ACTES DU COLLOQUE
du 26 novembre 2004

Diversité culturelle et relations amoureuses

Accompagner les jeunes

HQ
27
B335
2005

INSPQ - Montréal
3 5567 00006 6305

ACTES DU COLLOQUE
du 26 novembre 2004

INSTITUT NATIONAL DE SANTÉ PUBLIQUE DU QUÉBEC
CENTRE DE DOCUMENTATION
MONTRÉAL

Diversité culturelle et relations amoureuses

Accompagner les jeunes

ERRATUM :

Actes du colloque : Diversité culturelle et relations amoureuses

Veuillez prendre note que quelques erreurs se sont glissées dans la publication. Nous nous en excusons.

Page 33	Titre, on devrait lire : ***le métissage*** au lieu de *la métissage*.
Page 92	Colonne 2, lignes 2 et 3, on devrait lire : ***occidentalocentrisme*** au lieu de *centrisme occidental*.
Page 88	Colonne 1, paragraphe 1, avant-dernière ligne, on devrait lire : ***quelque chum particulièrement solide*** au lieu de *quelques chums particulièrement solides*.
Page 94	Colonne 2, ligne 33, on devrait lire : ***a interpellée*** au lieu de *a interpellé*.

Crédits

Comité organisateur du colloque :
Alex Battaglini, Direction de santé publique de Montréal;
Jocelyne Guillon, Chantal Hamel, Lorraine Rondeau, *Projet Relations amoureuses des jeunes*;
Pierre H. Tremblay, Direction de santé publique de Montréal.

Production des actes : Comité organisateur du colloque

Retranscription des allocutions : Anne Préfontaine

Conception graphique : Jocelyne Guillon

Révision linguistique : Comité organisateur du colloque

Impression : Laurier Litho

Distribution : Direction de santé publique de Montréal

Ce document est une co-production :

Projet Relations amoureuses des jeunes
CSSS Jeanne-Mance - Installation des Faubourgs
1250 rue Sanguinet
Montréal (Québec) H2X 3E7
Tél. : (514) 527-9565 poste 5698 (boîte vocale)
Courriel : jeunesamour@santepub-mtl.qc.ca

Direction de santé publique de Montréal
1301 rue Sherbrooke Est
Montréal (Québec) H2L 1M3
Tél. : (514) 528-2400

Ce document est disponible sur le site Internet de la Direction de santé publique de Montréal : www.santepub-mtl.qc.ca. Vous pouvez également vous procurer des copies en remplissant le bon de commande se trouvant à la fin du document.

Dépôt légal 4e trimestre 2005
Bibliothèque nationale du Québec
ISBN 2-89494-465-9

Toute reproduction de ce document est autorisée à condition d'en mentionner la source :
Actes du colloque *Diversité culturelle et relations amoureuses – Accompagner les jeunes*, 26 novembre 2004, *Projet Relations amoureuses des jeunes* et Direction de santé publique de Montréal.

Tables des matières

Mot du directeur 7

Remerciements 8

Avant-propos 9

Présentation de la journée 11

Conférences :

Choc culturel, choc amoureux : témoignage de Taher - Taher Mohamed Said 15

Traditions culturelles et religieuses : influence sur les relations amoureuses des jeunes Rachida Azdouz 23

La rencontre amoureuse et la métissage des mondes : repenser la prévention et l'intervention Cécile Rousseau 33

Carrefour d'idées : *échanges entre les conférenciers et les participants* 45

Préjugés : *un outil pour prévenir le racisme chez les jeunes* - Alex Battaglini 53

Carrefour des pratiques - Panel :

Présentation des panelistes 65

Intervention auprès des garçons dans une classe d'accueil - Serge Veilleux 67

Écouter les jeunes - Danielle Monast 73

La médiation culturelle : stratégie d'intervention auprès des familles immigrantes Marcia Da Silva 79

Point de vue d'un enseignant - Bélaïd Serkhane 87

Échanges avec la salle 97

Conclusion 101

Bon de commande 103

Mot du directeur

Comme le mentionne le Rapport annuel 2004-2005 sur la santé de la population montréalaise *Objectif jeunes : comprendre, soutenir*, les jeunes Montréalais d'âge scolaire sont nombreux – près de 270,000 – et, pour beaucoup, issus de l'immigration. La diversité culturelle qui en résulte nous interpelle quotidiennement dans nos actions de santé publique et nous demande d'adapter, parfois de revoir, nos interventions préventives.

Le Directeur de santé publique a pour mandat d'informer la population sur son état de santé, sur les problèmes de santé prioritaires, sur les principaux facteurs de risque ainsi que sur les interventions qu'il juge les plus efficaces. Dans ce contexte nous avions toutes les raisons de nous réjouir de la tenue de ce colloque qui avait pour but de stimuler une réflexion sur de nouvelles façons d'intervenir auprès des jeunes en contexte de grande diversité culturelle. Se concentrer sur la question des relations amoureuses tombait sous le sens. Il s'agit d'un thème qui, de l'avis de tous, occupe une place prépondérante dans la vie des jeunes puisque les relations amoureuses cristallisent les similitudes autant que les différences entre les cultures.

Le *Projet Relations amoureuses des jeunes : promouvoir, prévenir, accompagner*, que nous soutenons de façon tangible depuis plusieurs années, a pris l'initiative d'organiser cette journée avec la collaboration des équipes *Culture et migration* et *Jeunesse* maintenant regroupées au sein du secteur *Écoles et milieux en santé*. La journée fut fructueuse et nous sommes très heureux de nous associer à la publication de ces actes.

Le directeur de santé publique,

Richard Lessard, M.D.

Remerciements

La réalisation de ce colloque a été rendue possible grâce à la collaboration de nombreuses personnes. Nous tenons à remercier tout particulièrement les personnes suivantes :

- Francine Trickey, de la Direction de santé publique, pour avoir appuyé notre démarche ;
- Les conférenciers qui nous ont ouvert de nouvelles pistes de réflexion et sans qui cette journée n'aurait jamais eu lieu : Rachida Azdouz, Alex Battaglini, Maria Da Silva, Taher Mohamed Said, Danielle Monast, Cécile Rousseau, Bélaïd Serkhane et Serge Veilleux ;
- Les membres du groupe conseil du *Projet Relations amoureuses des jeunes* pour leur soutien et leurs judicieux conseils : Marie Bellavance, Collège Régina-Assumpta; Suzanne Lortie, CLSC de la Petite-Patrie; Nicolas Roy, L'Ancre des jeunes; Ani Sabri, GCC La violence ! ;
- Les personnes de la Direction de santé publique de Montréal qui ont participé à l'organisation de cette journée : Danielle fortin, Lucie Roy-Mustillo et Louisette Cloutier pour leur précieuse collaboration à différentes étapes de l'organisation du colloque, de même que Charles-Henri Bissonnette, Rachid Hilali et Steve Blumenthal pour leur soutien technique, ainsi que Charles Tétrault pour l'accueil lors du colloque et pour sa collaboration à la révision linguistique des actes.

Enfin, nous tenons à remercier tous les intervenants qui nous ont fait part, depuis de nombreuses années, de leurs expériences, de leurs questions et de leurs réflexions concernant la diversité culturelle et les relations amoureuses, de même que tous les participants dont l'intérêt et le dynamisme ont fait de cette journée un succès.

Avant-propos

Le 26 novembre dernier se tenait, à la Direction de santé publique de Montréal (DSP), un colloque intitulé « Diversité culturelle et relations amoureuses : accompagner les jeunes ». Ce colloque a accueilli près de 150 personnes et a été organisé conjointement par le *Projet Relations amoureuses des jeunes* (rattaché au CLSC Saint-Louis-du-Parc) et les équipes *Jeunesse* et *Culture et migration* de la DSP.

Un des objectifs majeurs de la journée était de stimuler une réflexion sur nos pratiques auprès des jeunes en milieu pluriethnique. Deux questions ont orienté le contenu de cette journée : Comment agir au-delà de nos préjugés ? Comment peut-on fournir une intervention adéquate et efficace qui tienne compte de la pluralité des valeurs, des croyances et des façons d'agir des jeunes tout en respectant nos propres valeurs ?

Ce colloque a suscité beaucoup d'intérêt et a souligné, encore une fois, l'importance de s'interroger sur nos pratiques en contexte de grande diversité culturelle. Les présentations et les échanges furent, tant de l'avis de l'ensemble des participants que des organisateurs, extrêmement éclairants et enrichissants. Ils ont notamment permis de constater qu'il n'y a pas de voie simple, et qu'il faut apprendre à tirer profit de la richesse qu'offre la diversité culturelle.

Plusieurs commentaires recueillis auprès des participants ont souligné la pertinence de rendre accessible à un plus grand nombre de personnes la richesse des réflexions que ce colloque a suscitées. En réponse à cette demande, nous sommes heureux de vous présenter les actes de cette journée.

Vous trouverez dans le présent document le contenu des présentations de même que l'essentiel des échanges qui ont eu lieu avec les participants. Les présentations ont été transcrites à partir de leur enregistrement audio. Dans le souci de préserver la qualité et l'originalité propres à chaque conférencier, nous avons conservé le style verbal.
En espérant que ces actes puissent alimenter votre réflexion, nous vous souhaitons une bonne lecture.

Le comité organisateur du colloque :

Alex Battaglini, Jocelyne Guillon, Chantal Hamel, Lorraine Rondeau, Pierre H. Tremblay.

Présentation de la journée

Diversité culturelle et relations amoureuses

Chantal Hamel

Responsable du Projet Relations amoureuses des jeunes

Je vous souhaite la bienvenue au colloque « Diversité culturelle et relations amoureuses : accompagner les jeunes » au nom du Projet et des équipes qui ont collaboré à l'organisation de cette journée. Je vous les présente : madame Lorraine Rondeau et madame Jocelyne Guillon du *Projet Relations amoureuses des jeunes*, monsieur Pierre-H. Tremblay, de l'équipe *Jeunesse* à la DSP, fidèle partenaire du Projet depuis plusieurs années et monsieur Alex Battaglini, de l'équipe *Culture et migration* de la DSP.

Pour le *Projet Relations amoureuses des jeunes*, le colloque d'aujourd'hui s'inscrit dans la mission de transfert de connaissances que nous effectuons depuis quelques années déjà. Pour ceux et celles qui ne connaissent pas nos activités, nous offrons du soutien aux intervenants jeunesse qui agissent sur les questions de promotion des relations harmonieuses et égalitaires, de prévention de la violence dans les relations amoureuses et d'accompagnement avec les jeunes, qu'ils soient victimes, agresseurs ou témoins de cette violence. Les différentes facettes de la vie amoureuse et de la sexualité, le continuum des difficultés qu'on peut y rencontrer, allant des questionnements

aux différentes formes de violence, les modèles, les nouvelles réalités du contexte de vie des jeunes et, bien sûr, le contexte interculturel, sont toutes des questions d'intérêt pour le Projet. Entre autres choses, nous organisons des formations et des séminaires et nous travaillons avec des intervenants et des groupes pour avancer dans la réflexion et dans le développement d'outils d'intervention.

Dans le cadre de nos activités, nous avons entendu vos questions et les difficultés émergeant de vos interventions auprès des jeunes en contexte pluriethnique à Montréal. Vous nous avez parlé du choc des valeurs, et je cite : « Ce qui est normal pour eux est pour moi inconcevable ». Vous nous avez exprimé votre sentiment d'impuissance quand un jeune se rattache fermement à sa religion : « Je ne peux pas aller au-delà de Dieu ». Vous aviez parfois l'impression de frapper un mur et vous cherchiez des moyens pour percer ce mur. Vous nous avez parlé du tiraillement des jeunes entre la culture de la société d'accueil et celle de la famille. Vous nous avez manifesté votre ambivalence face à la question des mariages arrangés, allant de « Moi, je ne comprends pas ça » à « Comment je peux composer avec cela ? », ainsi que face à la différence dans les rôles entre les garçons et les filles, question qui vient nous chercher particulièrement. Nous avons senti que vous cherchiez vraiment la meilleure manière de parler d'amour et de sexualité avec les jeunes, pour que le message soit reçu par eux sans les heurter, sans démolir leurs croyances et leurs valeurs de base et sans dénigrer leur famille.

Vos préoccupations, conjuguées aux observations d'activités de sensibilisation effectuées dans les milieux par le Projet, nous ont amenés à nous poser des questions sur les perceptions et les conceptions de l'amour chez les jeunes Montréalais, qui sont de cultures très différentes et très variées. Il en va de même sur leur réceptivité aux messages de relations harmonieuses et égalitaires proposés par les programmes, donc, sur le contenu et la pertinence de nos programmes de prévention.

Avec le colloque d'aujourd'hui, nous souhaitons pouvoir répondre du mieux possible à vos questions. Nous voulons réfléchir ensemble aux meilleures manières de faire une intervention sur les relations amoureuses et la sexualité qui tienne compte de la pluralité des valeurs, des croyances et des façons d'agir des jeunes que l'on côtoie chaque jour. Nous espérons aussi mieux comprendre comment, derrière les apparences, s'actualisent les rapports entre les jeunes concernant la séduction, les relations interpersonnelles, les relations amoureuses : est-ce si différent d'une culture à l'autre ?

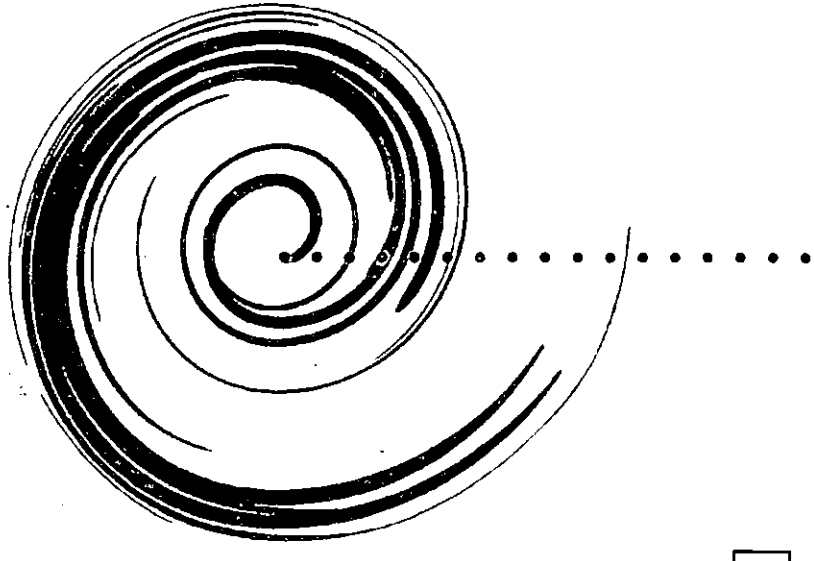
Des intervenants ont exprimé le désir d'assister à des formations sur les conceptions de l'amour pour chaque culture : est-ce la solution quand on sait qu'il peut y avoir entre 50 et 100 cultures dans un milieu ? C'est important de tenir compte des jeunes, mais il est aussi essentiel de tenir compte de nous-mêmes. Comment travaille-t-on lorsque les valeurs culturelles auxquelles nous sommes confrontés sont en

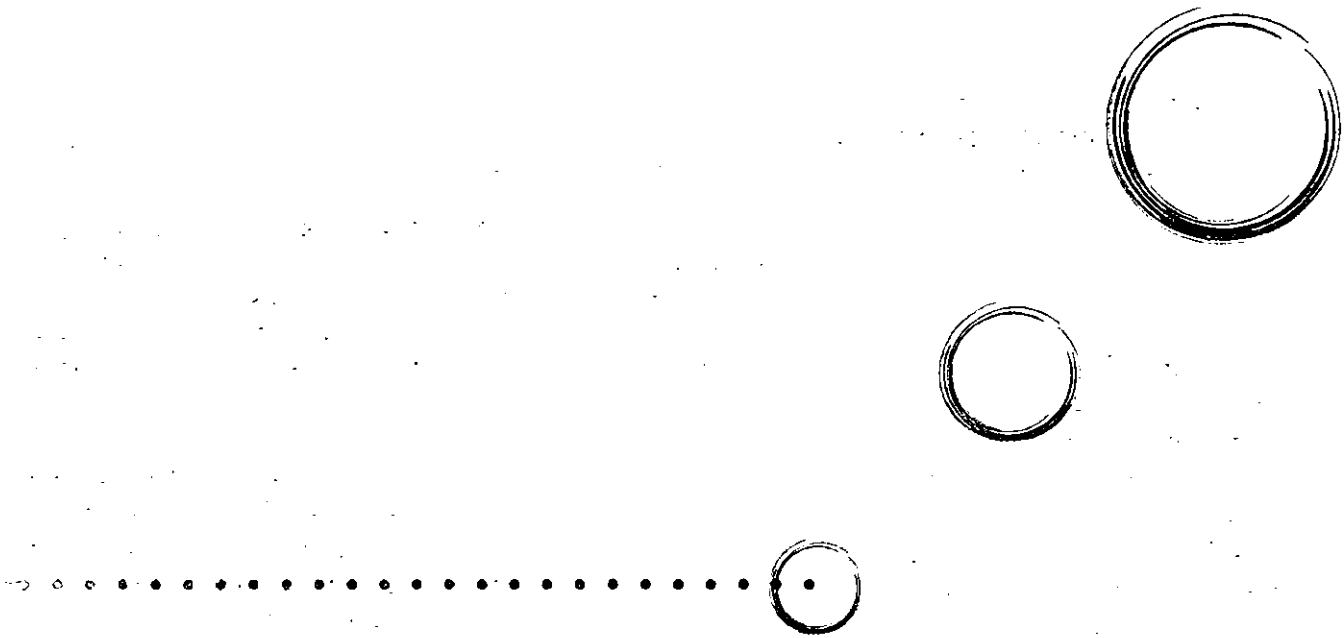
tout ou en partie opposées à nos propres valeurs ? Comment agir au-delà de nos propres préjugés ?

Les présentations d'aujourd'hui nous permettrons de traiter des enjeux et des défis de l'intervention. Nous allons commencer avec monsieur Taher Mohamed Said qui va, à partir de son témoignage, de ses réflexions et de son humour aussi, nous faire réfléchir au sujet du choc culturel et du choc amoureux. Nous allons poursuivre avec madame Rachida Azdouz, qui nous entretiendra des traditions culturelles et religieuses et de leur influence sur les relations amoureuses chez les jeunes. Nous prendrons ensuite une pause pour reprendre avec madame Cécile Rousseau, qui nous parlera de la rencontre amoureuse et du métissage des mondes afin de repenser la prévention et l'intervention. Suivra le carrefour d'idées avec des échanges entre les conférenciers et les participants où il nous importe que vous partagiez vos impressions et vos questions. Les opinions différentes sont les bienvenues, car nous sommes ici pour brasser nos conceptions et nos valeurs relatives à notre pratique avec les jeunes. Le carrefour sera animé par madame Lorraine Rondeau.

L'après-midi sera centré davantage sur les pratiques. Nous allons l'entamer avec la présentation de l'outil *Préjugés* par monsieur Alex Battaglini, incluant le visionnement d'une vidéo. Compte tenu que nous ne sommes que des adultes ici aujourd'hui, nous sommes contents d'avoir cette vidéo qui donne la parole aux jeunes où ils vont, entre autres, nous parler de séduction. Nous allons poursuivre avec le carrefour des pratiques, un panel composé de quatre intervenants : monsieur Serge Veilleux, madame Danielle Monast, madame Marcia Da Silva et monsieur Bélaïd Serkhane. Ils vont nous entretenir de leurs expériences et des constats qu'ils dégagent de leurs pratiques, lesquelles se déroulent dans des milieux distincts. Le panel sera suivi d'une période d'échanges avec la salle.

Bon colloque !





Choc culturel, choc amoureux

Témoignage de Taher

Une conférence présentée par
Taher Mohamed Said

Taher Mohamed Said est anthropologue et détient une maîtrise en technologie éducationnelle. Il est formateur en relations interculturelles et concepteur d'ateliers sur mesure depuis une dizaine d'années. Plus spécifiquement, il est formateur dans différents ministères et sociétés parapubliques en communication interculturelle et en counselling d'emploi.

Aujourd'hui, en m'inspirant de ma trajectoire personnelle, je vais tenter de vous mettre dans la peau des nouveaux arrivants. Je vais vous faire voir en 20 minutes comment j'ai vécu mon adaptation à la société québécoise. Avec mes anecdotes, je vous ferai voyager entre ici et l'Afrique, entre votre culture et la mienne, pour illustrer comment la diversité se vit au quotidien.

Quand je suis arrivé ici, j'avais environ 17 ou 18 ans. Je parlais le français. Je suis né en Somalie, mais j'ai vécu en Éthiopie à partir de 6 ans, puis je suis venu au Québec en 1982 comme réfugié éthiopien. En arrivant ici, je ne connaissais personne. Je ne connaissais également rien de la culture québécoise.

Un beau matin, je suis allé au YMCA de Montréal. La dame de l'immigration qui m'avait accueilli m'a dit : « Tu parles le français, alors vas rencontrer les Québécois ». C'est dans ce contexte que j'ai pris la résolution de sortir de mon hôtel et d'aller rencontrer les Québécois sur la rue Sainte-Catherine. Ma première stratégie d'intégration était simple : partir du connu pour affronter l'inconnu. Aller dehors et trouver un frère de couleur noire, qui

me dirait où trouver un Africain et l'Africain m'indiquerait où dénicher un Éthiopien qui à son tour me présenterait à un Somali de ma tribu. Et le Somali m'aidera à trouver un emploi. C'est ainsi que commença ma première aventure interculturelle.

Dans la rue, les piétons se croisaient à vive allure. C'était la première fois que je voyais autant de Blancs. J'avais plein de préjugés sur les Blancs; on m'avait dit de les éviter si possible, mais il y en avait trop. Je ne pouvais pas les éviter. Il en sortait de partout. On était en 1982. Il n'y avait pas beaucoup d'Africains dans les rues et puis finalement, au bout d'un certain temps, j'ai aperçu au loin un Noir habillé à la Michael Jackson qui venait vers moi. Mon cœur s'est mis à battre de joie. Enfin, un Noir comme moi. Comprenez-moi, c'était la première fois que je me trouvais face à la différence. J'étais tellement content de trouver cette peau sombre, que j'ai couru comme un fou à sa rencontre en criant : « Frère ! Frère ! » Et je l'ai attrapé par la main pour lui exprimer ma joie en le saluant à l'africaine. Il se détacha d'un coup sec de ma main en me criant : « Fuck you ! Lâche-moi, sale pédale ! Va te coller ailleurs ! » Ma surprise était telle que je suis resté figé sur place.

C'est ainsi que j'ai appris qu'il ne fallait pas juste avoir la peau noire pour comprendre un Noir. Il lui manquait mes conceptions culturelles. Dans la culture somalienne, les hommes se promènent la main dans la main. Ma seconde stratégie était d'aller dans un endroit calme et de rencontrer des Québécoises. Je suis entré dans un bar non loin de là. Il n'y avait que des hommes à l'intérieur. Je me suis dit : « Tiens, ils sont comme chez nous, les hommes ensemble et les femmes entre elles ». Je m'assois au comptoir du bar. Je prends une consommation et puis il y a un gars qui vient me voir, il s'assoit à côté de moi et me dit : « Est-ce que je peux m'asseoir à côté de toi ? » Je lui ai dit : « Aucun problème ». Je ne cherchais que ça. On bavarde, il me paie une consommation, et ainsi de suite. Au bout d'un moment, il met une de ses mains sur mes épaules. Entre gars, en Somalie et en Éthiopie, on se tient parfois par les épaules. Je le tiens aussi par les épaules. Je me dis : « Ils sont merveilleux, ils sont comme nous ! » Et au bout d'un moment, il me tient par la main. Cela aussi se fait chez nous. Les gars se promènent main dans la main. Il se comportait comme chez moi. Il était juste blanc et moi noir. C'était la seule différence.

Au fond du bar une fille chantait. Elle avait un truc ici, sur la gorge, je crois qu'on nomme ça une pomme d'Adam. Par contre, les femmes n'avaient pas ça chez moi, mais comme elle avait des seins et qu'elle chantait avec la voix d'une femme, je me suis dit que peut-être les femmes d'ici étaient comme ça. Puis finalement, il commence par me toucher la jambe ! Ça, ça ne se faisait pas chez moi. Là j'ai paniqué et je me suis sauvé. J'ai ensuite compris dans quelle sorte d'endroit je me trouvais.

Ce n'est que plus tard que j'ai appris que les signes, les actions et les comportements qui composent ma culture étaient propres à mon groupe et n'avaient pas les mêmes

significations dans ce pays. Chez moi, les gens du même sexe se touchent en public, surtout les gars alors que les hétéros se fréquentent en cachette. C'est l'inverse d'ici.

Même maintenant, après 22 ans, quand je suis avec ma femme qui est Québécoise d'origine, chaque fois qu'elle me touche ou m'embrasse en public, c'est la panique générale. Avant de l'embrasser, je regarde à proximité et puis s'il n'y a personne, je l'embrasse à la sauvette. Manifester ses sentiments en public est une pratique qui ne rentre pas dans ma tête. C'est comme s'il y avait une barrière culturelle qui dictait certains de mes comportements. J'ai vécu dans un endroit où les hommes devaient refouler leurs sentiments depuis l'enfance. Donc, comment voulez-vous qu'un beau matin, j'extériorise le tout et embrasse une femme en plein métro ? Même si je camoufle le tout en lui achetant des fleurs ou des bijoux, elle revient toujours à l'expression des sentiments : « Dis moi que tu m'aimes ».

Un autre exemple : Quand j'étais à Djibouti, dans le bidonville où j'habitais, les Français (Djibouti était à l'époque une colonie française) ont décidé d'installer des lampadaires pour éclairer les ruelles. Chaque soir, les jeunes cassaient les ampoules des lampadaires. Les Français, ne comprenant pas pourquoi on faisait cela, les réparaient de nouveau. Et tous les matins, ils se disaient : « Mais, ils sont cons ! On leur amène la civilisation gratuitement et ils la détruisent tous les soirs ». Ce qu'ils n'avaient pas compris, c'est que les ruelles sombres appartenaient le soir aux jeunes qui flirtaient à la sauvette en se cachant d'une communauté qui ne permettait pas les rapports sexuels avant le mariage. Exprimer son intimité en public, amener une amie ou une copine à la maison, tenir une jeune fille par la main étaient des concepts impensables pour moi. Je me souviens encore de la peur que j'ai eue quand ma copine québécoise m'a demandé de me présenter et de dormir chez ses parents qui habitaient à Laval! Toute une panique !

Exprimer son intimité en public, amener une amie ou une copine à la maison, tenir une jeune fille par la main étaient des concepts impensables pour moi.

LE RAPPORT ENTRE FEMMES ET HOMMES

Je vais vous amener vers une autre dimension : le rapport entre femmes et hommes. C'est drôle, on accompagne des jeunes femmes et hommes pour leur apprendre à vivre de saines relations amoureuses. Qu'est-ce qu'on entend par « jeune » ? À quel âge doit-on leur apprendre ces relations ? Devient-on femme au même âge dans toutes les sociétés ? On connaît les stratifications de l'âge en vigueur au Québec. On est enfant, adolescent ou adulte à des âges délimités par nos conceptions culturelles. On introduit également les concepts de la sexualité en fonction de ces âges. Mais, qu'est-ce qui nous dit que les autres communautés venant de l'immigration sont prêtes à entendre les mêmes concepts sur la sexualité, âge pour âge ? Y a-t-il une certaine manière de leur présenter les choses ? Ont-elles les mêmes conceptions du rôle et du rapport entre les femmes et hommes ?

Je vais vous donner un exemple pour illustrer ces propos. Trois semaines après mon arrivée

Depuis mon enfance, c'est une femme qui me préparait à manger : ma mère, une cousine, une tante... Jamais personne ne m'avait préparé à l'idée que je me ferais un jour à manger.

au Québec, en juillet 1982, je me suis trouvé un logement. Puis, l'immigration m'a fourni du matériel pour faire la cuisine, un lit et des draps pour meubler mon un et demi. Après avoir tout installé, je me suis décidé à me cuisiner une sauce à spaghetti. Je m'étais préparé pour l'immigration. Je me disais que j'allais rencontrer des peuples différents. J'étais prêt à toutes les aventures sauf à me faire à manger. Alors, je me suis demandé : « Mais, comment on se fait à manger ? ». Je n'avais jamais fait attention à cela. Depuis mon enfance, c'est une femme qui me préparait à manger : ma mère, une cousine, une tante... Jamais personne ne m'avait préparé à l'idée que je me ferais un jour à manger. Étant donné que ma sauce à spaghetti ne devenait pas rouge comme celle de ma mère, j'ai décidé de voir la voisine d'à côté. J'ai cogné à sa porte (j'habitais dans un bloc appartement) et je lui ai dit : « Écoute, ma sauce ne devient pas rouge, je ne sais pas ce qui se passe. Veux-tu venir m'aider ? » Elle a répondu : « J'appelle la police, va t'en d'ici ! » Une voisine qui appelle la police pour une sauce ! Une femme qui ne veut pas aider un homme à faire à manger ! Dès que j'ai entendu le mot police, je me suis sauvé vers mon appartement.

Vous voyez, j'appliquais automatiquement mes schèmes culturels. J'étais dans mon monde culturel. Et il était organisé ainsi. Je n'étais ni contre les femmes, ni sexiste. On m'a simplement appris depuis mon jeune âge que les rôles des femmes et des hommes étaient séparés. Pour moi, il n'y avait pas de bonne ou de mauvaise tâche. Les femmes faisaient certaines tâches et les hommes, d'autres.

Voici un autre exemple qui illustre bien cette séparation des femmes et des hommes. En 1992, je suis parti avec ma femme qui est d'origine Québécoise et mes deux enfants en Somalie. On voyageait en pleine brousse quand l'autobus s'arrêta enfin dans une ville pour aller manger. Le restaurant était partagé en deux sections. Une pour les femmes et une autre pour les hommes. Les enfants pouvaient aller dans une section ou dans une autre selon leur âge. Comme ma femme est entrée dans la section des hommes avec moi, le serveur m'a averti de l'amener dans l'autre puisque cela dérangeait tous les hommes. Je lui ai dit qu'on voulait rester ensemble moi et ma femme (un concept très occidental) sans me rendre compte que j'appliquais des notions culturelles apprises ailleurs. Mais l'autre ne me comprenait pas et se demandait qu'est-ce qui me prenait de me conduire de même en tant que Somalien. Comme c'était l'impasse, on lui a proposé de mettre une table à l'entrée, devant la véranda. Comme cela, on ne dérangeait ni un groupe ni l'autre. Il a dit : « Ah oui, ça, ça peut marcher ». C'était un compromis qui satisfaisait les deux cultures.

Donc on peut se sortir de ses valeurs, de ses croyances, je ne veux pas dire s'en sortir, mais trouver un compromis et négocier quelque chose d'acceptable. J'aurais pu m'encarcaner et dire à ma femme d'aller chez les femmes. Je savais que je ne pouvais pas lui imposer subitement des conceptions culturelles qui ne lui étaient pas familières ni imposer aux autres en une seconde des conceptions étrangères. Je ne veux pas dire qu'on trouvera toujours des compromis

heureux dans chaque situation. Mais, au moins rien ne nous empêche de chercher des solutions.

Tout ceci, pour vous dire simplement, qu'il ne faut pas prendre à la légère la conception du rôle des femmes et des hommes ainsi que la stratification des âges, quand on veut enseigner les relations amoureuses aux jeunes des communautés issues de l'immigration.

J'ai un autre exemple sur ce thème du rôle des femmes et des hommes. Un jour, une conseillère en employabilité arriva dans mon bureau furieuse, m'expliquant que le client musulman qu'elle voyait en entrevue ne voulait pas lui donner la main parce qu'elle était une femme. Comme je suis également musulman, elle commença à se défouler sur moi, sur les hommes musulmans et les « traditions archaïques de cette religion ». Elle pleurait et criait. Je ne savais pas comment la calmer. Le geste bousculait en elle des valeurs et des croyances profondément enracinées. Le choc culturel était tellement intense qu'elle avait les idées confuses. Elle avait fait sortir le client de son bureau sous prétexte qu'il avait un comportement déviant. Pourtant, c'était une bonne intervenante, qui avait une formation en relation d'aide et qui connaissait bien son métier. Elle était tellement désemparée que je lui ai dit de revenir me voir une fois reposée.

Quand on s'est revu, je lui ai demandé si elle avait compris le point de vue de l'autre avant de le renvoyer de son bureau. « Pourquoi ? », me dit-elle. Je lui ai répondu qu'il y avait peut être un motif religieux, une explication quelconque, qu'il fallait voir comment les choses se présentaient dans sa tête pour mieux intervenir par la suite. Elle pouvait prendre le problème comme un objectif de travail en lui disant par exemple : « Tu veux te chercher un emploi, mais tu ne veux pas prendre la main d'une femme. Est-ce que cela est aidant pour toi ? » Cela permettait ainsi de lui montrer l'implication de son geste dans la nouvelle société.

Pour arriver à cela et être plus objectif, il faut prendre une distance avec ses propres pratiques culturelles. Je ne vous dis pas d'accepter tout, mais d'apprendre à travailler avec la différence. Il y a pas de rencontres culturelles sans conflits ni perturbations et sans erreurs. L'homme n'apprend qu'en faisant des erreurs et ni la culture de l'autre, ni la vôtre n'est inscrite quelque part. Notre culture est dans notre inconscient et c'est en présence de l'autre qu'elle refait surface, souvent brusquement. Comment puis-je aider l'autre si moi-même je suis en choc culturel ?

Notre culture est dans notre inconscient et c'est en présence de l'autre qu'elle refait surface, souvent brusquement. Comment puis-je aider l'autre si moi-même je suis en choc culturel ?

Ceci dit, pour aider l'autre, il faut avant tout se connaître et faire un travail sur soi. Connaître ses ressources et ses limites personnelles, être, dans la mesure du possible, en possession de ses émotions et de ses comportements. Même si l'autre nous cherche profondément, si nous sommes en relation d'aide avec lui, il y a un minimum de règles à respecter en tant qu'intervenant. Comment justifier qu'on ne l'aidera pas parce qu'il n'a pas donné la main à une femme ? On

Comment le nouvel arrivant peut-il apprendre sans faire d'erreurs si la culture québécoise n'est inscrite nulle part ?

ne l'aidera pas parce qu'il est lui-même en choc culturel ? Comment le nouvel arrivant peut-il apprendre sans faire d'erreurs si la culture québécoise n'est inscrite nulle part ?

FLIRTER, RENCONTRER

J'avais environ 18 ans quand je suis venu ici. Je ne connaissais rien de la culture des gens d'ici, comme je vous l'ai dit un peu plus tôt. La seule manière de draguer ou de rencontrer les filles que j'avais apprise, c'était en insistant. Parfois, en insistant pendant des mois, ça marchait. Quand on sortait dans les bars à Montréal, les filles me demandaient : « Pourquoi vous êtes si collants et insistants, vous les Africains ? ». Dans mon pays d'origine, il fallait insister. Plus on insistait et plus l'autre s'ouvrait à vous. Si elle disait oui trop rapidement, on la traitait de prostituée. Il fallait faire durer l'affaire le plus longtemps possible pour être bien vu. Ici, si elle vous dit oui ou non, vite ou pas vite, cela n'a pas d'importance. Rapide ou pas rapide, cela dépend du choix de la personne. Par contre, quand elle vous dit non et en plus, plusieurs fois, alors il faut arrêter sur le champ.

Ce qui est harcèlement pour l'un peut être interprété comme insistance par l'autre. Quand l'insistance devient-elle harcèlement ? Moi, c'est quand on m'a remis à ma place deux ou trois fois que j'ai appris, mais beaucoup n'arrivent pas à trouver un juste milieu, même après plusieurs années.

Ce n'est pas un homme, mais une chienne, une dalmatienne avec des tâches brunes comme ma peau, qui m'a appris que la manière d'aborder une femme était totalement différente ici. Voici comment c'est arrivé. À cette époque, j'habitais avec des amis d'ici. Ils me louaient une chambre dans une maison située à Outremont. L'appartement n'était pas cher, tout était correct, mais les colocataires habitaient avec une chienne. Comme je suis musulman et qu'il est interdit par la religion de vivre avec les chiens, il fallait faire un compromis culturel. Finalement, j'ai accepté l'offre à condition que le chien n'entre jamais dans ma chambre. Mais, dès le premier jour, la maudite chienne entre dans ma chambre et dort sur mon lit! Je lui ai donné un coup de pied, elle hurla de douleur puis elle se sauva. La chienne baissait la tête à chaque fois qu'elle me voyait de peur que je ne la frappe de nouveau. Les maîtres du chien, voyant le comportement de l'animal m'ont demandé ce que j'avais fait à leur chienne. C'est là que j'ai découvert qu'ici, il y avait une relation un peu poussée entre le chien et l'humain. Ils traitaient l'animal comme un être humain. Ils lui parlaient, lui demandaient comment il allait et l'autre répondait par des gémissements comme s'il comprenait le tout! La maîtresse du chien m'appela un jour et elle me dit : « Le chien va pisser dans la maison, veux-tu s'il te plaît le sortir ? » J'ai accepté, il fallait qu'il pisse dehors plutôt que de mouiller la maison. Je restais dans Outremont. En le promenant, toutes les jeunes filles d'Outremont que je croisais me disaient : « Ta dalmatienne est belle, elle a des tâches brunes ». Je ne savais même pas c'était quoi une dalmatienne. D'un seul coup, je lui ai trouvé une fonction. Les gens me parlaient à cause du chien ! C'est ainsi que j'ai appris qu'il y avait d'autres manières de rencontrer les femmes que d'insister.

LES JEUX DE MOTS ET DE PAROLES

Si, chez nous, les jeunes femmes et les jeunes hommes n'osent pas se tenir la main dans les rues ou flirter en public, il en est tout autrement pour la parole. Je me souviens quand je marchais seul dans les rues du bidonville où j'habitais, les jeunes filles du quartier se moquaient ouvertement de moi. En élevant la voix pour que j'entende, elles disaient : « Tu le vois ce pauvre type, je lui parlerai même pas. Regarde comment il est. En plus il se prend pour un autre quand il est avec ses copains », et ainsi de suite. Si par malheur vous répondiez, là, elles se mettaient toutes à vous narguer en public. Jusqu'à vous faire trébucher en pleine rue. Nous, de notre côté, on les faisait payer quand, entre gars, on les voyait dans nos rues, jusqu'à les ridiculiser en public, les siffler. Ici, j'ai vu beaucoup d'amis faire cela : siffler des filles, faire les mêmes jeux de mots. Ce qu'ils ne comprennent pas, c'est qu'ici, c'est du harcèlement.

L'ÉDUCATION SEXUELLE

La première fois que j'ai parlé d'un acte lié à l'amour avec un adulte, c'était avec mon grand-père, sans le savoir. Lui non plus. J'avais 7 ans et je regardais un film en noir et blanc avec lui. Il venait juste d'arriver de la campagne pour se soigner en ville. Dans le film, une femme blanche rencontrait un homme blanc et lui crachait dans la bouche. Grand-père me demanda pourquoi ils se crachaient dans la bouche. Moi, je ne m'intéressais qu'à l'action. Comme je ne comprenais rien, je lui ai dit : « Je ne sais pas grand-père ». Si grand-père avait su que c'était un acte avec une connotation sexuelle, il ne m'aurait jamais posé la question. Dans mon pays d'origine, on ne discutait pas de sexualité avec les personnes plus âgées.

On l'apprenait dans la rue ou avec des amis, sur le tas. On faisait ce que les autres de notre âge faisaient. Il ne nous venait jamais à l'idée de discuter avec nos parents de nos rencontres et de nos déceptions amoureuses. Au contraire, il fallait tout dissimuler. Et il n'est pas rare que même à Montréal, en 2005, plusieurs jeunes issus de l'immigration cachent tout à leurs parents à propos de leurs relations sexuelles. Une raison de plus pour les sensibiliser, puisqu'ils ne peuvent discuter de ces problèmes ouvertement avec leurs parents.

Dernièrement, mon fils de 9 ans, Yonis, m'a révélé avec surprise que les fourmis communiquaient à l'aide d'un liquide qu'elles échangeaient. Il trouvait cela fantastique. Je lui ai répondu : « Qu'est-ce qu'ils font les jeunes quand ils s'embrassent sur la bouche ? C'est un moyen de communication aussi, non ? ». Il me regarda comme si j'étais tombé sur la tête. Aujourd'hui, je peux discuter sexualité avec mes enfants selon leur âge. Il y a cependant beaucoup de personnes issues de l'immigration pour qui il est inconcevable de parler de ces choses-là avec leurs enfants.

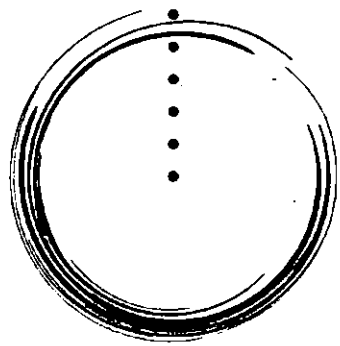
EN CONCLUSION

Avec tous ces exemples, on voit que c'est en vivant et en travaillant avec des personnes

d'autres cultures que nous prenons conscience de la culture dont nous sommes porteur, un exercice qui nous conduit à long terme vers une certaine décentration culturelle. Quand nous découvrons explicitement le système culturel qui dicte nos comportements, nos manières d'agir, de penser et de résoudre les problèmes, nous pouvons alors prendre une certaine distance par rapport à la culture que nous portons. Cette prise de distance nous amène à travailler, à aider et à négocier avec des personnes de différentes cultures sans nous sentir menacé et sans tomber dans les préjugés, les stéréotypes et le racisme.

Quand nous découvrons explicitement le système culturel qui dicte nos comportements, nous pouvons alors prendre une certaine distance par rapport à la culture que nous portons.

C'est au Québec que j'ai appris ma culture somalienne d'une manière explicite. Maintenant, je peux vivre et travailler avec d'autres sans me faire envahir par la différence comme aux premiers jours de mon arrivée. Pour travailler dans un environnement interculturel, il faut d'un côté prendre une certaine distance avec sa propre culture et explorer le point de vue de l'autre. Cela nous permet d'en savoir un peu plus sur les motifs qui le pousse à réagir à sa manière, tout en apprenant à négocier et à concilier des points de vue divergents. De l'autre côté, il faut faire un certain travail sur soi et se découvrir en tant que personne porteuse d'une culture spécifique. L'efficacité et la réussite des interventions en contextes interculturels résident dans l'équilibre entre ces deux points.



Remarque :

Les anecdotes figurant dans ce texte ne peuvent être reprises sans l'autorisation de l'auteur, Taher Mohamed Said.

Traditions culturelles et religieuses :
Influence sur les relations amoureuses des jeunes

Une conférence présentée par
Rachida Azdouz

Psychologue, spécialiste en éducation et en relations interculturelles, Rachida Azdouz est actuellement vice-doyenne de la faculté d'éducation permanente de l'Université de Montréal. Mme Azdouz s'intéresse à la question interculturelle depuis longtemps et ce, à de multiples niveaux. Elle a entre autres fait de l'accompagnement thérapeutique auprès de familles immigrantes aux prises avec des dysfonctionnements liés au choc des valeurs et au choc migratoire. Elle est aussi connue pour ses travaux sur l'accommodement raisonnable.

Je dois vous dire d'emblée qu'il est assez difficile, quand on traite de relations interculturelles, d'isoler la question des relations amoureuses et d'en traiter de manière distincte, un peu artificielle, en la séparant des autres types de relations que l'on vit dans un contexte interculturel : la relation au temps, la relation à l'espace, la relation à l'autorité, les rapports hommes/femmes, etc. Je vais donc tenter d'en traiter sous l'angle suivant : en quoi les traditions culturelles et religieuses des parents et celles du pays d'origine influencent-elles le comportement amoureux ? Par le fait même, en quoi le comportement amoureux des parents influence-t-il celui des jeunes, que ce soit dans le sens d'un renforcement de ce comportement, donc d'une continuité chez le jeune, ou au contraire, dans le sens d'une rupture ?

Pour ce faire, je vais utiliser une grille d'analyse, la typologie de Carmel Camilleri, qui explicite les stratégies identitaires pour faire face au choc culturel comme praticien. Cet outil peut vous permettre de décoder le comportement du jeune qui est face à vous ou de son parent, c'est-à-dire, quelle stratégie identitaire adopte-t-il pour concilier des valeurs contradictoires ou décalées, ou pour concilier deux conceptions de l'amour et des rapports hommes/femmes, totalement opposées ou en tout cas,

En tant qu'intervenante, plus je vais être capable de décoder la stratégie identitaire qu'utilise le parent ou le jeune, plus je vais être capable de faire une intervention adaptée.

différentes ? Ainsi, en tant qu'intervenante, plus je vais être capable de décoder la stratégie identitaire qu'utilise le parent ou le jeune, plus je vais être capable de faire une intervention adaptée.

CONTEXTE GÉNÉRAL

- * *Redéfinition des rôles sexuels et des rapports amoureux (effet du travail des femmes)*
- *Diversification des modèles amoureux (couples hétéros, homos, interraciaux, mariés, non mariés, etc.)*
- *Construction d'une conception inclusive/ pluraliste de la relation amoureuse (ex.: débat sur le mariage homo)*

Auparavant, j'aimerais situer la question qui nous réunit aujourd'hui : Les rapports amoureux des jeunes dans le contexte multiethnique de la société québécoise de 2004. Les jeunes issus de l'immigration ne sont pas tous au même stade dans leur processus d'intégration; certains ont déjà développé les référents culturels de la société d'accueil, d'autres sont nés ici, mais ont quand même développé leur conception de la relation amoureuse dans le cadre de la tradition familiale plutôt que dans le cadre de la tradition. Mais, il y a quand même des similitudes et des différences.

LES SIMILITUDES ENTRE LES JEUNES QUÉBÉCOIS ET LES NOUVEAUX ARRIVANTS

Des similitudes, il y en a autant pour la société d'accueil que pour les nouveaux arrivants. Quelle que soit la vague migratoire à laquelle ils appartiennent, on fait face à une unité de sens à restaurer dans la question des rapports hommes/femmes et de la relation amoureuse. On essaie de redonner une cohérence, un sens : Qu'est-ce que l'engagement amoureux ? Qu'est-ce que l'amour ? Dans ce sens-là, on est tous dans la même galère. À la différence près que le nouvel arrivant, et je parle du nouvel arrivant et non de l'immigrant, est en choc culturel et il se pose cette question non pas par rapport à l'avant, mais par rapport à l'ailleurs. Surtout quand il arrive d'une société où la relation amoureuse est balisée par un code religieux prescrit, mais très clair, il doit la redéfinir et se demander comment il se situe là-dedans.

L'autre élément de similitude est quand on balance vers la nostalgie du passé – l'avant – le mythe du paradis perdu. Certains Québécois dits de souche le disent : « Avant c'était clair, un couple c'était un homme, une femme, des enfants et ça vivait ensemble jusqu'à ce que mort s'ensuive. Et c'était simple. Aujourd'hui c'est tellement difficile, peut-être que revenir à un modèle plus traditionnel éviterait des dysfonctionnements ». Ce mythe du paradis perdu existe donc autant chez l'immigrant qui a la nostalgie de la conception de l'ailleurs que dans nos propres rangs.

On oscille donc entre cette nostalgie de la tradition qui balise, qui rassure et qui structure et la modernité qui libère. Rousseau disait : « Je préfère être un homme de paradoxes qu'un homme de préjugés ». Ainsi, autant chez les immigrants que dans la société d'accueil, beaucoup disent : « Oui,

* Ce signe ( ) introduit les acétates présentées par les conférenciers.

c'est inconfortable; oui, on ne sait pas ce qu'on est en train de dégager, on construit. Mais on préfère vivre avec les contradictions de la nouvelle relation amoureuse et avec les difficultés et les malaises que ça suscite. Je préfère vivre avec ces contradictions et cet inconfort que de revenir à un modèle à ce point balisé qu'il ne laisse pas de place à la différence ». Et on retrouve ce discours chez certains immigrants qui disent : « J'ai émigré justement pour sortir d'un carcan – celui qui vient de sociétés plus traditionnelles, plus codées – et je préfère me laisser déstabiliser par des référents culturels qui m'obligent à réviser complètement ma conception des rôles hommes/femmes et la représentation même que je me fais de moi-même. Je préfère cet inconfort et les paradoxes qui vont avec, au carcan de la certitude ». Et à ce niveau-là, on retrouve des similitudes autant chez les nouveaux arrivants que chez des membres de la société d'accueil.

LES DIFFÉRENCES

Il y a aussi des différences, parce qu'il ne faut pas non plus verser dans l'angélisme et dire : « Finalement, quand on creuse, on est tous pareils ». Ce n'est pas vrai, et si c'était vrai, vous n'auriez pas de difficulté à concilier dans votre pratique les différences culturelles. C'est vrai qu'elles existent et qu'elles complexifient l'intervention clinique ou d'autres formes d'intervention.

Les différences, bien entendu, vont être influencées et accentuées ou minimisées par l'intensité du choc culturel et de la crise d'identité qui en découle. Plus le choc culturel est fort, plus la différence, l'écart entre la conception du couple et la relation amoureuse dans le pays d'origine et celles que l'on retrouve ici, est grande. Les différences vont être influencées aussi par les stratégies identitaires adoptées par les parents ou par le jeune lui-même pour retrouver une unité de sens. Plus le parent va dire à l'enfant : « Ici c'est ici; chez nous, c'est chez nous. Nous, on a une conception du couple qui est balisée par la religion, et c'est à l'intérieur de ça que tu vas rentrer », plus, bien entendu, le jeune va développer à son tour des stratégies qui vont vous donner – comme intervenants, comme praticiens – du fil à retordre, parce qu'il faut les décoder.

Les différences vont être influencées et accentuées ou minimisées par l'intensité du choc culturel et de la crise d'identité qui en découle.

Pour comprendre ou identifier les stratégies identitaires qui sont utilisées par les parents ou par le jeune lui-même, je vous propose une grille d'analyse, comme je vous le mentionnais tout à l'heure, d'après la typologie de Carmel Camilleri. Pour éviter que ce soit trop théorique, je vais illustrer chacune des composantes de la typologie par un exemple concret qui touche à la relation amoureuse.

TYPOLOGIE DE CARMEL CAMILLERI

- *Stratégies d'évitement des conflits identitaires par la cohérence simple (rejeter un terme de la contradiction)*
- *Stratégies d'évitement des conflits identitaires par la cohérence complexe (résoudre les contradictions)*
- *Stratégies de modération des conflits (vivre avec les contradictions)*

Selon cette typologie, devant une contradiction entre deux référents culturels et entre deux systèmes de valeurs, il y a un certain nombre de stratégies pour éviter ou composer avec les différences culturelles et, notamment, avec les contradictions.

Il y a ce que C. Camilleri appelle les stratégies d'évitement des conflits identitaires par la cohérence simple. En français, cela veut dire que face à des référents culturels contradictoires qui viennent ébranler l'unité de sens, donc l'identité, l'intégrité identitaire, la personne va rejeter un terme de la contradiction et faire un choix identitaire exclusif. Elle fait quand même certains aménagements pour fonctionner minimalement dans la société, mais elle ne négocie pas. Elle se dit : « Je vais quand même conserver un des deux modèles ». Et c'est vrai aussi chez les francophones. Par exemple, un francophone catholique pratiquant qui va à l'église va continuer quand même de rejeter les autres modèles de couples en refusant l'idée même que des homosexuels puissent se marier et, encore moins, adopter un enfant.

C'est vrai aussi pour des familles immigrantes. Dans ce type de choix-là ou de stratégie, le jeune, ou son parent, va dire : « Moi, je ne fréquente pas de garçons en dehors de l'école, les fréquentations mixtes sont interdites dans ma culture d'origine. Alors, plutôt que d'essayer de composer avec la mixité à l'extérieur, je vais me contenter de la vivre à l'école. C'est l'aménagement que je fais pour être fonctionnel, mais dans ma vie privée, je ne reçois pas de garçon ou de fille chez moi, et je ne me place pas dans une situation douloureuse ». Il fait donc un choix identitaire exclusif et chez lui, à la maison, dans sa vie sociale, il s'en tient à ce qui est acceptable dans sa société d'origine et dans sa culture d'origine.

Il y a ceux qui optent pour des stratégies d'évitement. Quand je dis opter, bien entendu, c'est un grand mot, ce sont des stratégies inconscientes, ce n'est pas nécessairement des stratégies réfléchies, négociées. Des stratégies d'évitement par la cohérence complexe, c'est un peu plus difficile, mais en même temps, plus efficace pour l'intégration. La personne va dire : « Je vais essayer de résoudre mes contradictions. C'est sûr qu'il y a deux modèles très différents de relations amoureuses, entre ma société d'origine et ici, et pour retrouver l'unité de sens et essayer de me trouver une intégrité identitaire là-dedans, je vais essayer de concilier les contradictions ».

Et il y a enfin une troisième composante de la typologie de Camilleri, qui est la stratégie de modération des conflits. « Je vais vivre avec les contradictions. Je vis avec certains comportements chez mon jeune. Par exemple, il ramène des filles à la maison, je ne suis vraiment pas à l'aise avec ça, mais il se trouve que c'est un peu généralisé dans la société d'accueil. Je vais donc vivre avec cela, mais si j'avais à choisir, je choisirais de ne pas permettre à mes enfants d'avoir des fréquentations mixtes à l'extérieur de l'école ». Cette personne décide de vivre avec les contradictions. C'est entre la résignation et, en même temps, un

certain sens des réalités en se disant : « On a décidé d'émigrer en sachant qu'on allait être exposés à des valeurs contradictoires ».

STRATÉGIE D'ÉVITEMENT DES CONFLITS IDENTITAIRES PAR LA COHÉRENCE SIMPLE

La stratégie d'évitement des conflits identitaires par la cohérence simple, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce qu'une stratégie d'évitement par la cohérence simple et qu'est-ce qu'une fonction ontologique et pragmatique ? En fait, quand on fait face à une disparité culturelle, c'est-à-dire à la nécessité de composer avec deux codes culturels de référents, la gestion de cette disparité varie entre deux pôles : un pôle pragmatique et un pôle ontologique, entre « l'être » et « le faire ».

La fonction ontologique de l'activité identitaire, c'est « être » : « Moi, j'ai émigré, je suis obligé de composer avec mon code culturel, mes référents culturels et un autre code, mais je veux, je me réserve le droit de choisir, de constituer mon être. Ce que je suis, il n'y a personne d'autre qui va le définir à ma place. Et je me réserve cette possibilité de définir mon être en choisissant ce que je retiens et ce que je ne retiens pas de ce qui m'est offert par la société d'accueil ».

L'autre pôle, c'est « le faire ». C'est ceux qui disent : « Je veux bien choisir ce que je retiens et ce que je ne retiens pas, mais il faut que ce soit pragmatique, il faut que ce soit fonctionnel. Et pour que ce soit fonctionnel, il faut que je sois en mesure de concilier ce que je veux et ce que je choisis d'être avec ce que je peux être à l'intérieur des contraintes que la société m'impose. Si je considère que la polygamie est une nécessité ou un choix amoureux comme un autre, et bien, je ne peux pas préserver mon droit, parce que je vis dans une société qui l'interdit ». C'est pareil pour le mariage avec des mineurs.

La gestion de la disparité culturelle est donc vraiment une recherche d'équilibre entre les deux fonctions, « l'être » et « le faire » : ce que je suis, ce que je veux être et ce que je peux être à l'intérieur des contraintes qui me sont imposées par la société dans laquelle je vis. Et là encore, je reviens à des personnes francophones, donc des citoyens de naissance, qui vivent la même difficulté. La personne qui va dire : « Moi, je suis catholique, pratiquant, je refuse que mon enfant soit homosexuel, c'est un choix amoureux immoral et incompatible avec ma croyance religieuse ». Elle peut bien mettre son enfant dehors si elle le veut, mais elle ne peut pas le poursuivre en justice, puisque c'est une réalité et une forme de vie amoureuse tout aussi acceptable et légale qu'une autre pour la société.

Ainsi, certaines personnes qui veulent éviter les conflits identitaires, autant des jeunes que des parents, vont faire un choix exclusif. Ils vont survaloriser l'une ou l'autre. Il y a ceux qui survalorisent la préoccupation ontologique de « l'être », c'est-à-dire qu'ils ne veulent pas négocier « le faire », donc ils privilégient un code culturel sur l'autre. Exemple : « Je veux bien que mon enfant fréquente l'école publique, se soumette au programme du ministère de l'Éducation, avec

La gestion de la disparité culturelle est vraiment une recherche d'équilibre entre «l'être» et «le faire».

L'objectif est toujours d'essayer de retrouver une cohésion, une façon de rendre la chose vivable, supportable et surtout fonctionnelle.

tout ce que ça comporte : un programme qui permet aux jeunes de s'exprimer, qui permet des sorties mixtes, où les jeunes vont découcher, mais il est hors de question que ma fille fasse une classe-neige où elle doit découcher avec des garçons. Donc, je construis mon « être », puis pour préserver mon intégrité identitaire, je refuse de faire cette négociation ». Alors que le pragmatique va dire : « Bien, si je ne veux pas que ma fille ou mon fils soit complètement isolé à l'école, il va falloir que je fasse aussi cette concession ».

Et il y a, à l'opposé du spectre, ceux qui vont survaloriser la préoccupation pragmatique : les identités « caméléon ». L'exemple typique, c'est l'exemple de la petite musulmane ou de la petite asiatique qui a une double vie. À la maison, elle fait exactement ce qui est conforme au code familial et aux valeurs familiales, et à l'école ou avec les amis elle se conforme à ce qui est considéré acceptable, faisable, normal ou courant. Malheureusement, beaucoup de praticiens considèrent que c'est de l'hypocrisie, mais parfois, c'est vraiment une stratégie de survie. C'est ça ou la scission totale. Il est sûr que l'idéal, c'est une gestion saine des disparités culturelles, un équilibre entre les deux préoccupations, mais dans les faits, on retrouve encore beaucoup de personnes qui optent pour l'une ou l'autre des stratégies.

STRATÉGIE D'ÉVITEMENT DES CONFLITS PAR LA COHÉRENCE COMPLEXE

La deuxième composante de la typologie de Camilleri, c'est la stratégie d'évitement des conflits par la cohérence complexe. Cette stratégie consiste à tenter de résoudre les contradictions entre les deux systèmes de valeurs pour retrouver l'unité de sens. Parce que l'objectif est toujours d'essayer de retrouver une cohésion, une façon de rendre la chose vivable, supportable et surtout fonctionnelle. Alors il y a deux modes dans les stratégies d'évitement des conflits identitaires par la cohérence complexe : il y a un mode qui joue sur la logique affective et à l'opposé, il y a la logique rationnelle.

● Logique affective

On parle d'une logique affective, selon ce que l'on considère comme étant bon ou mauvais pour soi. On choisit, on puise dans chacun des deux codes des référents, et on en rejette d'autres.

Exemples :

- Les parents qui disent à leurs enfants : « Nous, on prend le meilleur des deux mondes. On est ici pour mieux vivre, alors prenez donc ce qui est bon ici, comme une bonne éducation, la liberté de s'exprimer sans s'exposer à des représailles, une école de qualité, etc. Mais sur le terrain des mœurs, prenez plutôt ce que nous dit notre croyance religieuse, notre tradition culturelle, parce que chez nous, en favorisant plutôt des mariages rationnels et arrangés, on évite de tomber dans l'éclatement des familles, le divorce, etc. ».
- Un jeune peut dire : « Moi, je ne mange pas de porc, c'est interdit dans ma religion » (Je ne veux pas stigmatiser les musulmans, mais j'essaie de donner

les exemples les plus marquants). Par contre, il boit de la bière quand il sort avec ses amis. Or l'alcool est aussi interdit. Alors, selon son bon plaisir et selon une logique affective, le jeune va choisir dans ses référents culturels ce qui fait son affaire ou pas.

- Comme le parent qui va dire : « O.K. pour la classe-neige, mon garçon va y aller, mais ma fille n'ira pas ». C'est une façon de dire qu' il y a un ambassadeur de la famille qui s'en va sur le terrain de l'autre, il manifeste donc sa volonté d'aller à la rencontre de l'autre, mais il ne veut pas que cela soit trop préjudiciable, que cela porte atteinte à son unité de sens, son intégrité identitaire. Pour nous, c'est du sexisme; pour le parent, c'est un pis-aller.

Logique rationnelle

Il y a une autre stratégie par la cohérence complexe qui consiste à adopter une logique rationnelle. La personne essaie de rationaliser, d'objectiver ses choix (pourquoi je prends ou je ne prends pas, j'adopte ou je n'adopte pas un modèle ou une valeur de la société d'accueil ou de la société d'origine). Elle se décline en cinq variantes.

- Il y a la réappropriation des contraintes qui consiste à dire : « Je vais accepter cette valeur de la société d'accueil, mais pour me la réapproprier, pour ne pas avoir le sentiment qu'on me l'impose, je vais essayer de l'intégrer dans mon système de valeurs et de pensée ».
  Exemple : « Je suis favorable au mariage arrangé, au mariage de raison, mais je sais qu'ici, mon enfant va me dire : "Non, j'ai le droit de choisir mon mari ou ma femme". Je vais l'accepter, car je me dis que finalement, dans la société québécoise, si on préfère les mariages par choix et les mariages d'amour, c'est pour que cela dure. La valeur sous-jacente est donc l'engagement, la pérennité du mariage, le refus du divorce. Ainsi, je me réapproprie la valeur de l'autre en l'intégrant à mon système de valeurs, puisque de toute façon, elle répond tout à fait à ma conception du mariage ».

- Il y a une deuxième variante de la logique rationnelle : la dissociation des contraintes. « Je vais accepter ou intégrer dans mon système de valeurs ou dans mon mode de fonctionnement des valeurs du système de l'autre, mais il faut que j'aie le sentiment qu'on ne me les impose pas. Donc, je les reformule dans une terminologie qui est mienne ». Ainsi, on supprime la contradiction.

  Par exemple, à l'école, on dit aux jeunes qu'il est tout à fait normal d'avoir du désir sexuel à partir de la puberté. Le jeune se dit donc qu'il a le droit d'avoir une vie sexuelle active et il dit cela à ses parents qui lui refusent ce droit : « Tu n'as pas le droit d'avoir des relations sexuelles en dehors des liens sacrés du mariage et d'ailleurs, il n'y a pas de contradictions avec la société d'accueil, puisque dans la tradition judéo-chrétienne aussi on refuse l'adultère et les relations sexuelles en dehors du mariage. Donc,

ne me dis pas qu'ici c'est accepté ». Ainsi, ils suppriment la contradiction ou dissocient les contraintes.

- La troisième variante de la logique rationnelle est l'articulation des contraintes.

  Exemple : « Je suis hindouïste du Sri Lanka et, dans ma religion, les femmes sont les gardiennes du temple. Elles sont faites pour rester à la maison, conserver et préserver l'équilibre familial. Cependant, ici, je suis obligé de laisser ma fille ou ma femme aller travailler parce qu'on n'a pas les moyens de composer juste avec le salaire de l'homme. Mais à une condition : elle travaillera dans un monde féminin ou dans un monde ou un type d'emploi traditionnellement réservé aux femmes (exemple : éducatrice en garderie), dans un milieu où elle ne sera pas trop exposée à la présence masculine ».

- Autre variante de la logique rationnelle, c'est la séparation de l'esprit et de la lettre. Je m'explique : la personne se dégage des aspects contraignants, de la valeur d'origine qu'elle veut que son enfant conserve, mais elle en préserve l'esprit.

  Par exemple, je vois des parents dire à leur enfant : « Idéalement pour nous, on fait l'amour seulement quand on est amoureux et quand on est mariés. Mais ici, je vois bien que tu as 18 ans ou 20 ans et que tu habites encore à la maison, je ne peux donc pas te priver de faire l'amour. Et si je t'en empêche, tu vas quand même le faire ailleurs, en cachette. Alors, je vais te permettre de le faire chez moi, mais à une seule condition : je veux que tu fasses cela quand tu es amoureux et engagé; c'est-à-dire que je ne veux pas que tu amènes une fille à toutes les semaines. Je veux que ce soit une fille ou un garçon avec lequel tu entretiens une relation stable ». C'est une façon de séparer l'esprit et la lettre, en disant : « Ce que je veux que tu conserves dans ton esprit, c'est qu'on fait l'amour quand on est engagé et pas seulement pour le plaisir ». On retrouve également beaucoup de parents francophones qui tiennent le même discours.

- Et une dernière variante de la stratégie d'évitement des conflits par la cohérence complexe, c'est la suspension d'application des valeurs, c'est-à-dire que la personne se dit qu'elle est dans un environnement tellement différent du sien qu'elle ne peut pas imposer à son enfant cette valeur-là, car elle est inopérante au Québec.

  Par exemple, si on prend les familles italiennes de la deuxième génération qui acceptaient à contrecoeur que leur enfant vive en concubinage. Ils se disaient : « Pour moi, c'est inconcevable, mais qu'est-ce que vous voulez, ils vivent tous en concubinage et ont des enfants. Je ne peux quand même pas ne pas les inviter à Noël dans ma famille parce qu'ils ne sont pas mariés. Ce sont mes enfants et mes petits-enfants ». Alors, ils suspendent l'application de cette valeur-là (couple=mariage).

STRATÉGIE DE MODÉRATION DES CONFLITS

La troisième composante de la typologie de Camilleri est la stratégie de modération des conflits. Il y a trois variantes.

- **La pondération différentielle des valeurs en opposition**
  Cela consiste à dire : « Je vais vivre avec des valeurs contradictoires, puisque de toute façon je ne suis pas dans mon pays d'origine ou dans mon époque d'origine (quand c'est un parent francophone de souche). Je vais donc redéfinir mon échelle des valeurs et situer les choses différemment dans la hiérarchie des valeurs ».
  Par exemple, dans certaines familles juives pratiquantes, mais non orthodoxes, certains se disent : « Je voudrais que ma fille se marie avec un juif pour la pérennité de la culture et de la tradition juive. Mais je ne peux pas l'empêcher d'avoir des fréquentations jusqu'à ce qu'elle rencontre la personne avec laquelle elle aura envie de fonder une famille. En attendant, elle peut fréquenter qui elle veut, mais le jour où elle devra se marier, ce sera quelqu'un de la même religion que nous ». Une pondération différentielle signifie donc qu'on n'accorde plus une importance capitale à la même origine, sauf au moment où cela devient quelque chose de sérieux (comme une filiation qui s'en vient).

- **La limitation des valeurs considérées trop contraignantes**
  Cela veut dire que la personne va essayer de concilier les valeurs d'origine et les valeurs de la société d'accueil, mais quand cela devient trop pénible, elle pose des limites.
  Exemple : « J'accepte que ma fille aille au bal des finissants du secondaire V pour éviter de la marginaliser, même si pour moi, les bals pour des jeunes filles de 15-16 ans peuvent provoquer des rencontres sexuelles. Mais il est hors de question qu'elle ait un cavalier, parce que c'est vraiment trop pénible ». Le parent accepte donc l'idée du bal même si, dans son registre à lui, c'est quelque chose qui est absolument inconcevable, mais il en élimine les effets pénibles.

- **L'alternance systématisée des codes**
  La personne va se dire qu'elle va compenser l'immersion dans la modernité en exposant son enfant, symboliquement, à des éléments de la tradition.
  Exemple : Les fameux mariages mixtes (interraciaux ou interreligieux) où l'on fait deux mariages; un mariage selon la tradition d'origine et un mariage selon le bon vouloir des jeunes.

EN CONCLUSION

En fait, la typologie de Camilleri peut vous aider concrètement dans votre pratique, quand vous avez devant vous un parent ou un jeune. Elle vous permet de le situer selon la stratégie qu'il adopte.

Je me souviens quand je faisais de l'accompagnement de parents qui étaient aux

On est face à des adolescents qui sont, eux-mêmes, dans une étape de leur vie où ils développent des stratégies identitaires, qu'ils soient immigrants ou pas.

prises avec la DPJ, quand je voyais le parent qui était dans le choix identitaire exclusif, c'est-à-dire qu'il choisissait de conserver ses valeurs d'origine, j'essayais, pour le sortir de cela et éviter la confrontation et l'antagonisme, de lui dire : mais ici aussi, il y a un éventail de conceptions de l'éducation et de la sexualité. Ainsi, il finissait par se retrouver dans une des modalités et l'on pouvait entrer en relation. Le parent n'avait plus le sentiment qu'il faisait face à une société à ce point opposée à ses valeurs qu'il n'y avait aucun moyen de se réapproprier son rôle parental.

Ainsi, il est certain que les stratégies identitaires des famille immigrantes influencent la conception des jeunes. Mais, il ne faut pas perdre de vue qu'on est face à des adolescents qui sont eux-mêmes dans une étape de leur vie où ils développent des stratégies identitaires, qu'ils soient immigrants ou pas. Ils font donc aussi des choix amoureux, soit par identification, soit en opposition aux parents. Cependant, pour se forger une identité personnelle, ils le font en rupture avec l'identification infantile aux parents. Alors comme intervenant, savoir décoder, c'est déjà une façon d'être en mesure de faire une intervention appropriée.

La rencontre amoureuse et la métissage des mondes: repenser la prévention et l'intervention

Une conférence présentée par
Cécile Rousseau

Cécile Rousseau est pédopsychiatre et spécialiste de l'aide aux enfants réfugiés de guerre. Elle est directrice de l'équipe de psychiatrie transculturelle à l'Hôpital de Montréal pour enfants. Elle est aussi professeure associée à l'Université McGill. Elle a également produit des travaux sur les liens entre l'immigration et la santé mentale, sur les stress post-traumatiques et sur les enfants victimes de la guerre.

Je vais redire la même chose que Rachida Azdouz et Taher Mohamed Said, mais de façon différente. Vous savez l'histoire qu'on raconte toujours aux enfants : « La petite bête qui monte, qui monte, qui monte...», pourquoi ça fait rire les enfants ? Tobie Nathan dit que c'est parce qu'il y a trois répétitions : la main monte, la voix monte et les mots dans la phrase indiquent que cela monte. En fait, c'est la répétition des trois qui donne l'effet, l'une des trois composantes séparée n'a aucun effet. Alors, je vais répéter d'une autre façon ce que Taher et Rachida ont dit, en prenant d'autres mots. C'est de la même chose dont il s'agit dans le fond : de la complexité de la question des relations amoureuses des jeunes, une complexité qui doit toujours être repensée en situation, ici et maintenant, et pour laquelle il n'y a pas de recette.

Comme le thème est assez large, je suis partie de l'idée de relations amoureuses plus que de l'idée de sexualité. De façon évidente, les deux sont très liées, mais les deux ne sont pas superposables non plus. Il est certain qu'en mettant le focus sur la relation, je ne couvrirai pas de façon extensive d'autres dilemmes qui se posent plus au niveau de la sexualité.

Dans la relation amoureuse, notre identité se bâtit en réaction à cet autre que nous rencontrons.

LA RENCONTRE DE « L'AUTRE »

Je pense que dans la relation amoureuse, il y a deux fils que l'on retrouve au niveau du processus, que je dirais universel. On est dans ce que Rachida Azdouz appelait les similitudes. Donc ce qui est ici et là-bas, avant et après, reste le même dans la rencontre amoureuse. Il y a toujours un élément de la rencontre de l'autre, donc de l'étrangeté profonde qu'il y a à rencontrer un autre humain, quelqu'un qui nous renvoie le fait que nous existons et qui nous sommes. Finalement, notre identité se bâtit en réaction à cet autre que nous rencontrons, quelqu'un dans le processus amoureux, quelqu'un que nous allons conquérir, qui va nous conquérir, quelqu'un que nous allons transformer ou rêver de transformer, quelqu'un que nous allons devenir ou rêver de devenir et quelqu'un avec qui nous allons créer des enfants, mais aussi autre chose.

Donc l'autre n'est pas juste transformé. Il y a aussi cet espace tiers où le couple devient quelque chose d'autre que les deux composantes qu'il est, quelque chose d'autre que leur transformation mutuelle : un plus, un autrement et un ailleurs. Cette rencontre de l'autre pose ainsi toute la question de l'altérité, mais d'une façon bien particulière, car cet espace duel va évidemment impliquer des espaces collectifs aussi. C'est une rencontre duelle, une rencontre de deux singularités, mais de deux singularités qui intègrent des collectivités. Quels sont alors certains des défis qui vont se poser à ce niveau-là ?

LA CONTINUITÉ FONDAMENTALE

L'autre question, qui est différente de celle de l'altérité, est spécifique à la question de la relation amoureuse : la continuité fondamentale, et tout d'abord la continuité d'espèce. Parce qu'en fait, pourquoi est-ce que les hommes et les femmes, et au-delà de cela les couples de même sexe, se rencontrent ? Le moteur de la sexualité, quel que soit ce qu'on en a transformé, se situe au niveau d'une continuité d'espèce, donc, au niveau d'une reproduction qui est repris dans les systèmes culturels. L'homme étant un animal fondamentalement culturel, la culture est toujours en évolution, elle est reprise au niveau de tous les systèmes de filiation et au niveau de la « trans-mission ». Il y a la transmission au niveau de la filiation, il y a la transmission des noms, la transmission d'identité, la transmission de l'espèce, mais il y a aussi l'idée de mission, d'un envoi en mission. Et là, je fais référence à une vieille fable que Lacan reprenait : c'est l'histoire du vieux maître asiatique mourant qui dit à ses disciples, avant de mourir : « Je vais vous faire à chacun un cadeau, approchez-vous », et à chacun, il donne un mot. Les disciples s'en vont de par le monde et vont créer chacun une école, une église, une organisation ou une société basée sur le mot que leur a donné le vieux maître. Or, il leur a dit le même mot à tous, mais ils ont tous compris quelque chose de différent.

Il y a donc transmission du collectif au singulier, il y a transmission des parents aux enfants. Cette transmission s'actualise en partie dans la relation amoureuse, mais cette

transmission, comme toute mission, est au niveau du médire, c'est-à-dire que quand il y a quelque chose de transmis, il y a quelque chose d'autre qui se construit. On est quand même dans la continuité, mais aussi dans la discontinuité. C'est à mon avis ce qui existe dans toute rencontre amoureuse. Entre ces deux pôles, un certain nombre de choses vont se construire.
Aujourd'hui, je vais donc regarder ce qui se passe entre ces deux pôles en prenant une grille qui est complémentaire à celle de C. Camilleri. Dans chaque situation, je vais essayer de resituer les choses en termes d'intervention, soit clinique, soit préventive, en parlant autour d'histoires. Et je ramasserai un petit peu les concepts de base qui les sous-tendent à la fin.

LA RELATION AMOUREUSE

Donc, une relation amoureuse peut se situer dans la continuité, dans la transgression et dans le métissage. Évidemment, aucune de ces catégories n'est fermée ou n'est close. Elles se chevauchent et elles se superposent toutes.

● Les rencontres dans la continuité

Dans les rencontres de la continuité, il y a la question du maintien de la tradition, et je prenais la question du mariage arrangé, parce que c'est une question qui surgit fréquemment au niveau clinique. Elle fait beaucoup réagir les intervenants et elle confronte tous les préjugés occidentaux sur la question du mariage. Le mariage idéal, pour nous, est un mariage romantique, c'est-à-dire la rencontre passionnée, le coup de foudre : les gens se rencontrent, s'aiment, se plaisent, s'attirent.

J'en parlais à un moment donné avec des amis indiens et hindous qui me disaient : « Mais ça ne marche pas votre mariage romantique ». Nous le voyons idéalement comme une garantie de continuité et de stabilité, mais dans les faits c'est le contraire : les mariages romantiques tiennent beaucoup moins longtemps que les mariages arrangés. Si vous regardez au Québec, les mariages plus ou moins arrangés et traditionnels du début du siècle étaient beaucoup plus stables que ce qu'on observe actuellement au niveau des mariages romantiques. Il y a donc une idéalisation du mariage romantique, même s'il ne s'agit pas d'aller de l'autre côté et d'idéaliser le mariage arrangé. Simplement, c'est une des cristallisations qui est absolument dérangeante pour beaucoup d'entre nous. Cette question qu'un mariage puisse être décidé entre des familles, entre des clans, entre des collectivités est donc, essentiellement, un geste social, un geste de filiation, avant d'être un geste d'amour individualisé.

Quand il y a quelque chose de transmis, il y a autre chose qui se construit.

Mais ça ne veut pas dire que l'amour est absent. Je vous conseille, pour ceux qui lisent un peu l'anglais, un très beau livre d'une écrivaine indienne qui s'appelle « Interpretor of Malady », dans lequel il y a une superbe nouvelle sur le mariage arrangé. Il permet de pouvoir redécouvrir la tendresse et l'amour au travers d'autres structures sociales; finalement, il explique une autre façon de codifier la rencontre.

Le problème n'est pas le mariage arrangé versus mariage romantique. C'est plus le fait que ce genre de situation, quand il y a maintien de la tradition, se situe dans un univers de relations inégales. Parce que si, en fait, on se retrouvait entre deux univers de traditions, de communautés qui ont des relations, des visions différentes, il s'établirait une négociation, entre les systèmes de valeurs, avec un certain pragmatisme et beaucoup d'autres références. Cependant, il faut être conscients, dans nos prises de position, que l'héritage judéo-chrétien, qui valorise l'individualisme, a un pouvoir normatif absolument énorme en ce moment et qu'il peut réveiller en écho une résistance et une colère. C'est pourquoi la plupart des gens, des familles et des jeunes ne vous parleront pas beaucoup du mariage arrangé, sauf les jeunes qui vous utiliseront dans cette bataille qui les oppose à leurs parents. Parce qu'ils savent très bien quels sont nos préjugés, ils savent très bien où se situe ce pouvoir énorme de la marge. Et ce n'est pas la seule pratique comme cela.

Il faut donc se rendre compte de notre relation de pouvoir quand on leur dit : « Nous voulons négocier, nous voulons savoir. »

Il faut donc se rendre compte de notre relation de pouvoir quand on leur dit : « Nous voulons négocier, nous voulons savoir ». Pourquoi ne nous le disent-ils pas, pourquoi ne nous font-ils pas confiance ? Je vous référerais à Baudriard, un philosophe, qui parle de la violence de la globalisation, de la violence d'une société ou d'un monde qui veut donner de façon unilatérale, sans qu'il soit possible de refuser. C'est très violent, on impose des normes, on dicte la bonne façon d'être en couple, la bonne façon d'être parent, d'éduquer les enfants. On donne, on donne, on donne, sans qu'il y ait moyen de questionner. Or, il est loin d'être évident que c'est toujours bénéfique, et il est loin d'être évident qu'on ait toujours les bonnes réponses, des réponses sociales que nous avons créées.

Mais à cause de ce rapport de force énormément asymétrique, on se retrouve souvent dans une position d'imposition et de violence qui amène des stratégies de résistance, d'opposition et de silence. Il faut donc se dire que nous ne sommes pas dans une négociation horizontale, nous ne sommes pas dans une négociation symétrique, mais nous sommes dans un rapport de pouvoir. Et un certain nombre de pratiques à la marge au niveau amoureux, au niveau de la sexualité aussi et au niveau des rencontres ne nous seront pas dites, ne seront pas partagées à cause de cette asymétrie de pouvoir. C'est le premier principe d'intervention : soyez toujours conscients de cette asymétrie de pouvoir qui implique des expériences de discrimination, qui implique des stratégies de résistance et qui implique une certaine méfiance, normale pour les familles et pour les jeunes qui vous rencontrent face à l'univers que vous représentez.

Le côté positif du maintien de la tradition et du mariage arrangé est qu'il situe et représente les jeunes dans la force des ancrages familiaux. Je l'ai d'ailleurs constaté chez plusieurs jeunes. Et, c'est un élément extrêmement structurant et rassurant, entre autres, pour des jeunes vulnérables. Ainsi, avant d'opposer nos conceptions, il faut bien voir de quelle façon, dans certains

moments, ces pratiques peuvent être protectrices, même individuellement, même singulièrement, car certains jeunes vont avoir besoin de cet ancrage familial et de ce cadre, de cette structure de tradition pour les maintenir. Essayer de les en éloigner peut alors être très déstabilisant pour eux.

C'est aussi une institution en tiraillement, un tiraillement énorme actuellement. Par exemple, beaucoup de négociations avec des jeunes filles qui sont loin d'être majeures se font avec le statut de résident comme dot. Je parle de jeunes filles qui ont, entre autres, des problèmes de santé mentale ou qui ont transgressé en perdant leur virginité. Comme on ne peut plus les marier normalement dans la communauté, on les marie quand même à des gens au pays, en offrant comme dot au fiancé potentiel le statut de résident. Et cela représente une dot énorme. Mais cela amène aussi un certain nombre de tiraillements, de violence et de négociations économiques au niveau du mariage arrangé. C'est une réalité nouvelle, une réalité migratoire et il faut en tenir compte. Le parrainage devient une réalité très importante pour les jeunes femmes, surtout de 18 à 25 ans. Et cette question du parrainage nous questionne : Qu'est-ce que cela suppose ? Comment le système traditionnel familial se reproduit ? Mais en dehors du cadre et des ancrages familiaux, il peut aussi amener des situations de violence, même si parfois ces situations protègent de la violence.

Donc, le mariage arrangé et le maintien de la tradition n'est pas en soi une source de violence ni une protection de la violence. Il peut être les deux, dépendamment de comment cela se passe. Et cela nécessite, au niveau de l'intervention, le besoin d'une évaluation fine de ce qui se passe, avec une multiplicité de perspectives. Vous avez besoin d'avoir des perspectives singulières des jeunes impliqués, mais aussi des perspectives au niveau des familles, et des échos au niveau de ce que cela représente dans la famille et dans les communautés en général.

Dernier point, et je n'entrerai pas là-dedans, car c'est très complexe, c'est le phénomène grandissant, avec la globalisation, du marketing de l'amour. Il y a évidemment les « mail-order brides », qui consiste à acheter des fiancées à l'extérieur, aux Philippines en particulier. Et cela se passe de façon absolument massive dans certaines régions des États-Unis et de l'Ouest du Canada, et ça s'en vient au Québec. Mais cela amène aussi une augmentation des réseaux de trafic de jeunes femmes, d'enfants, etc.., et donc, de la pédophilie. Et souvent, le marketing de l'amour est vu comme un problème des réseaux de trafiquants, or c'est un problème mineur. C'est plutôt un problème de nos sociétés : tant qu'il y aura de la demande, il y aura de l'offre. Il y a donc une perversion des modes traditionnels d'institution de la relation amoureuse au travers de phénomènes modernes qui appartiennent beaucoup plus à la globalisation.

● La transgression risquée

À l'opposé de la question du maintien de la tradition et de ce que ça suppose comme réaction en nous, il y a la transgression et je dirais en premier lieu, la transgression risquée.

Le mariage arrangé et le maintien de la tradition n'est pas en soi une source de violence ni une protection de la violence.

La transgression n'est pas toujours risquée, mais certaines formes de transgression le sont.

La transgression n'est pas toujours risquée, mais certaines formes de transgression le sont parce qu'elles vont mettre en danger les jeunes qui transgressent et souvent les mettre en danger par rapport à l'ambivalence profonde qu'ils portent en eux. Alors je vais prendre des exemples qui appartiennent plus au Sud-Est asiatique et au Moyen-Orient, mais attention, évitez de les généraliser et de les reprendre en termes de stéréotype.

- **Le mythe de Cendrillon**
  C'est en fait l'histoire d'une jeune maghrébine que j'ai rencontrée. Elle vivait dans un univers où le père avait dit : « On ne sort pas avec les garçons, on ne rencontre pas les garçons. On ne sort pas le soir avec les amis et on ne sort pas la fin de semaine.» Alors, elle sortait par la fenêtre et se retrouvait dans la rue la nuit. Et qu'est-ce qu'elle emmenait dans son sac ? Et bien, elle emmenait des habits de strip-teaseuse et des souliers dorés. C'est comme si, quelquefois dans la transgression des normes familiales, les jeunes se retrouvaient à incarner ce que la famille pensait d'elles si elles transgressaient comme ici, elle pensait qu'elle était éventuellement une putain et une prostituée. Comme s'il fallait finalement qu'elle paie le prix de la transgression et donc, qu'elle se mette dans une situation risquée.
  Et l'absence d'une bénédiction familiale par rapport à la sortie les met dans une situation de risque, parce que, finalement, cela pousse les jeunes à l'extrême. Elles sont dans une situation où elles se sentent coupables de transgresser l'interdit paternel et donc elles vont agir d'une certaine façon, dans ce monde extérieur. Le fait de sortir la nuit peut être dangereux pour elles, mais aussi le fait de se mettre alors dans des situations, où, effectivement, quand on est danseuse dans les boîtes, avec des souliers dorés, il y a des risques de violence potentielle, où elle va se faire abuser et où elle va se faire traiter de façon non respectueuse, comme une prostituée.
  L'idée est donc que la transgression peut s'accompagner d'un sentiment de culpabilité interne. Il est alors important dans l'intervention de s'en rendre compte. Ce n'est pas une mauvaise jeune, ni un mauvais papa, c'est juste une situation de souffrance et il faut faire très attention en négociant avec la famille pour éviter que cela ne dérape vers une condamnation unilatérale d'un père trop rigide ou une condamnation de la fille. C'est comme cela qu'on peut comprendre la question de la transgression risquée, une transgression qui finalement reproduit un drame familial, en essayant différentes avenues de négociation.

On transgresse parce qu'il nous est impossible de respecter la loi, la loi du père et la loi du groupe.

- **La rupture dans le corps**
  Je reprends en le déguisant un cas vu par un collègue pédopsychiatre, d'une jeune fille venant d'Asie du sud qui a subi un viol collectif après avoir rencontré des hommes dans le métro et qui ensuite s'est remise dans des situations de transgression en sortant avec des garçons. La deuxième fois, elle a aussi été extrêmement blessée et mutilée

personnellement, parce qu'un garçon l'a agressée.

On peut tout expliquer en termes accidentel, en se disant que la première fois, elle n'a pas fait exprès de se faire violer, même si elle est quand même montée dans la voiture d'hommes qu'elle ne connaissait pas; la deuxième fois, que ce n'était pas de sa faute si l'accident a dérapé. Mais on peut aussi le voir comme une façon de se mettre dans une situation où finalement, la punition, le châtiment va lui retomber dessus. Ainsi, on transgresse parce qu'il nous est impossible de respecter la loi, la loi du père et la loi du groupe et en même temps, on en paie immédiatement le prix et un prix extrêmement cher.

Dans la transgression risquée, il y a donc beaucoup de souffrance et cela peut être extrêmement difficile dans l'intervention, car il faut absolument éviter les deux pôles; c'est-à-dire, celui qui disqualifierait et blâmerait unilatéralement les parents ou la loi du père, ou celui qui blâmerait et disqualifierait comme traumatophilique, finalement, la position de la jeune fille. Je parle des jeunes filles parce que c'est plus fréquemment chez les jeunes filles qu'on a observé cela, mais on peut le voir aussi chez les garçons.

- **Amour et suicide**

Dans les transgressions risquées, il y a aussi toute la question de l'amour et du suicide. Le lien entre amour et suicide est un lien très ancien. D'ailleurs, l'histoire de Roméo et Juliette, le mythe fondateur de l'amour romantique en Occident, est avant tout une histoire de suicide. C'est le prototype d'un amour romantique, c'est le prototype aussi de l'affrontement entre les clans, donc du fait que l'affrontement entre le collectif et le singulier mène à la mort.

Je vais vous conter l'histoire de deux adolescents canadiens qui se sont suicidés ensemble dans une piscine, en s'accrochant à des blocs de béton. En fait, ce qui est intéressant, c'est que les explications fournies par les parents et celles fournies par les enfants pour expliquer comment est-ce qu'ils avaient compris ce drame-là étaient très différentes. Pour les parents, les adultes et les intervenants, c'était des enfants qui étaient attirés par le culte satanique, par les sorcières, etc. Il est intéressant d'ailleurs de constater que l'attrait pour le satanique représente aussi un besoin de représenter le mal dans une société qui ne veut plus le représenter; qui veut être entièrement bonne. Tandis que les enfants et les compagnons de ces enfants-là reprenaient finalement exactement le mythe de Roméo et Juliette. D'ailleurs, les deux jeunes avaient laissé une lettre à cet effet-là en disant : « Nous sommes comme Roméo et Juliette, nos familles ne veulent pas que nous nous voyions, mais nous nous aimons ». Pourquoi est-ce que les familles ne voulaient pas qu'ils se voient ? Parce que les jeunes avaient des comportements à problème, des comportements à risque, et les familles avaient considéré que ce n'était pas une bonne relation. Ainsi, ce mythe, le lien entre amour et suicide est présent

Le lien entre amour et suicide est présent même dans notre culture, car c'est un mythe fondateur pour notre culture et il est repris par des jeunes actuellement.

même dans notre culture, car c'est un mythe fondateur pour notre culture et il est repris par des jeunes actuellement.
Rappelons-nous aussi cette histoire très triste : celle des adolescents sud-asiatiques qui avaient sauté ensemble devant le métro parce que les familles refusaient leur union. On est encore dans le mythe de Roméo et Juliette, qui n'est pas un mythe unique. Je lisais «Les héroïnes chinoises», il y a beaucoup d'histoires en Chine où il y a un lien très fort entre suicide et amour. Se tuer par amour n'est pas uniquement propre à la tradition occidentale de Roméo et Juliette. On le retrouve dans beaucoup de traditions, soit sous forme de suicide, soit sous forme de folie. Si vous allez en Turquie ou en Iran, on parle beaucoup de la folie associée à l'amour.
Donc, ces choses arrivent, même s'il s'agit de cas extrêmes. Mais si on parle de tentative de suicide, ce n'est pas si extrême que cela, car il y a beaucoup de tentatives autour de l'amour impossible. Et je dirais que la chose la plus fréquente que vous allez voir en clinique et dans vos bureaux, ce sont des jeunes qui jouent avec la mort dans ses diverses représentations, autour de l'amour. Et là, c'est toute la question des relations non protégées, de l'avortement et de certaines formes d'utilisation des drogues intraveineuses.
Ce que je veux dire, c'est que cela peut aller très loin et que oui, il y a des liens entre amour et suicide, et cela soulève la question : Est-ce que les clans peuvent s'entendre ? Est-ce que les Capulet et les Montaigu pouvaient laisser Roméo et Juliette s'aimer ? Qu'est-ce qui est de l'ordre du possible et qu'est-ce qui est nécessaire ? Les négociations entre clans ne sont pas faciles. On ne refait pas les pièces de Shakespeare comme ça.

La transgression n'est pas toujours risquée, elle est quelques fois un refuge.

● La transgression refuge

La transgression n'est pas toujours risquée, elle est quelques fois un refuge. Un refuge qui n'est pas sans risques, mais qui peut être plus protecteur que risqué. Et là, c'est quelquefois difficile à savoir et je vais prendre des exemples un peu provocateurs exprès.

Par exemple, un certain nombre d'adolescentes ou d'adolescents qui viennent ici ont eu recours à des formes de prostitution comme mode de survie économique et comme forme de protection de la famille. Je vais vous parler d'une adolescente de 14 ans qu'on avait suivie, qui s'était prostituée dans les rues de Kinshasa pendant plusieurs années, étant orpheline, pour protéger et nourrir son jeune frère. Quand elle est arrivée ici comme mineure non accompagnée, elle a continué à avoir des comportements de promiscuité et sans doute de prostitution ici. Et la question est : jusqu'où faut-il intervenir ? Je sais que dans certains cas, ces jeunes ont été placées dans des centres fermés pour les empêcher d'avoir ces comportements, et cela a donné des tentatives de suicide.
Ainsi, malgré notre bonne volonté, quelques fois notre façon de vouloir protéger les jeunes peut les mettre encore plus à risque. Même dans le cas de prostitution, il faut comprendre d'où cela vient, comprendre quel rôle vient jouer la prostitution. Et il

faut essayer qu'elle se protège pour ne pas attraper un VIH parce que c'est irréversible. Mais, il faut éventuellement penser que certaines stratégies de résistance peuvent avoir besoin de subsister un certain temps avant de pouvoir disparaître et qu'infantiliser une enfant qui a été extrêmement parentifiée, qui a dû résister et se débrouiller toute seule peut être extrêmement dangereux.
Ainsi, la protection n'est pas toujours protectrice, elle peut quelques fois mettre à risque. Et ça, je dirais que c'est un autre des paradoxes de l'intervention. Nous voulons beaucoup, nous voulons toujours le mieux, mais en voulant toujours le mieux, quelques fois nous mettons les adolescents plus à risque que si nous les laissions prendre des risques.

Deuxième exemple : Plusieurs jeunes filles en Centre jeunesse font des fugues répétées et vont se trouver des partenaires dans la rue et, classiquement, se retrouver sous l'influence d'un homme plus âgé qu'elles. Ce qui est intéressant, c'est de penser que oui, ce sont des comportements à risque, oui, ce sont des jeunes hommes qui peuvent être dans des gangs, oui ça peut comprendre des aspects de prostitution encore une fois, mais il faut se demander pourquoi ces jeunes filles tiennent autant à nous échapper. On peut se dire que c'est une transgression risquée, qu'elles ne veulent que se faire du mal, peut-être, mais ce n'est pas toujours cela. Il faut aussi se rendre compte que, quelquefois, nous représentons une violence plus grande pour ces jeunes filles que la violence qu'elles trouvent dans la rue. Dans l'intervention, si nous nous situons toujours du côté de ce qui est bon, de ce qui est protecteur, nous ne pouvons pas entendre cette autre partie-là et nous mettons les jeunes à risque parce que justement, il va falloir qu'ils fassent beaucoup de choses pour nous échapper, et des choses éventuellement très dangereuses.

La protection n'est pas toujours protectrice, elle peut quelques fois mettre à risque.

● Les mondes clivés : vivre en parallèle

Vivre en parallèle peut être une stratégie réussie, mais pas toujours. Parfois, vous allez avoir des jeunes qui vivent dans des univers clivés et vous allez vouloir défaire le clivage en lui disant qu'il vaut mieux que les choses soient plus transparentes : « Il faut que tes parents sachent, il faut que ton entourage sache, il faut que ton chum sache, etc.». C'est parfois nécessaire, mais même les clivages et les vies en parallèle peuvent être des stratégies de résistance, des stratégies de survie appropriées. Je donnerai deux exemples.

On a fait une recherche, une ethnographie avec des jeunes gais vietnamiens de 16 à 25 ans qui étaient arrivés à Montréal. Ce n'était ni des jeunes en détresse, ni des jeunes qui cherchaient de l'aide. Ce qui nous a frappé, ce sont les histoires qu'ils nous racontaient. Plusieurs avaient deux vies totalement parallèles, totalement séparées pour préserver à la fois la famille et l'amour. D'un côté, ils sortaient dans des bars gais, ils avaient un conjoint ou plusieurs relations; une vie où ils appartenaient à la société vietnamienne et asiatique gaie. De l'autre côté, et de façon complètement clivée, ils avaient une vie familiale où leur famille continuait à faire des plans de mariage pour

Même les clivages et les vies en parallèle peuvent être des stratégies de résistance, des stratégies de survie appropriées.

Dans quelle mesure est-ce que la stratégie de clivage est un mal nécessaire? Est-ce vraiment mieux d'éclaircir les choses, de les dévoiler?

eux, à penser qu'ils étaient inscrits dans un univers familial. Et c'était, je pense, pour eux la seule façon de préserver une famille qui était absolument essentielle, et l'amour, mais en clivant les deux univers. Ainsi, avant de dire : « Il faut qu'il y ait transparence », il faut penser soigneuse-ment à ce que cette révélation, ce dévoilement implique en tant que pertes. Toute transparence n'est pas nécessairement bonne, tout dévoilement non plus, même si vivre dans des mondes clivés se paie très cher.

Autre exemple d'un couple, où la fille est Québécoise et le garçon, asiatique. Ils se sont rencontrés étant adolescents, cela fait presque 10 ans. Et finalement, maintenant, le garçon a deux appartements, un appartement au-dessus de sa mère et un appartement où il vit avec la fille. Il vit avec sa mère et avec sa conjointe. Elles ne se rencontrent jamais et elles ne se sont jamais rencontrées. Et la mère sait bien qu'il a une autre relation. Mais les apparences sont sauves et elle continue de penser que son garçon se mariera avec une asiatique. Ainsi, dans notre intervention, il faut se demander chaque fois : dans quelle mesure est-ce que la stratégie de clivage est un mal nécessaire ? Est-ce vraiment mieux d'éclaircir les choses, de les dévoiler ? Dans certains cas, oui, et dans certains cas, non, car le clivage est une meilleure situation.

LES MULTIPLES VISAGES DU MÉTISSAGE

On fait du théâtre à l'école secondaire, depuis 4-5 ans à peu près. On utilise deux techniques théâtrales. La première, c'est ce qu'on appelle le théâtre play-back, qui se base sur des histoires personnelles. On y rejoue les histoires apportées par les jeunes avec un groupe d'acteurs qui sont aussi des gens de notre équipe, une intro, de la musique et les jeunes viennent jouer aussi. Ce n'est pas un théâtre représentation, c'est un théâtre minute : on raconte une histoire et on la met en scène. La deuxième, c'est le théâtre transformation, qui est le théâtre forum : les participants vivent des défis communs et ils peuvent transformer la réalité.

Je vais vous raconter une des histoires qui nous avaient été amenées. C'est l'histoire d'un jeune mexicain qui était en amour avec une fille musulmane, il nous racontait donc une très jolie histoire. Il disait combien il était fier d'être mexicain et combien il n'était pas d'accord avec tous les aspects de sa culture comme le machisme, etc. Mais il ne pouvait pas appeler la fille au téléphone, parce que ses parents ne le permettaient pas. Lui n'était pas croyant ni religieux alors qu'elle l'était. Et il trouvait cela très difficile. Il voulait parfois revenir au Mexique parce que là-bas au moins, il connaissait les règles. Il regrettait finalement un monde plus simple.
On lui a demandé de quelle façon il pourrait transformer la fin de l'histoire. Il a alors proposé une transformation, bien qu'il était très ému et personnellement bouleversé. Il aurait pu choisir un retour au Mexique et tomber en amour avec une mexicaine, mais il a imaginé qu'il partait pour un autre pays avec la fille qu'il aimait. Il est intéressant de constater que, dans son idée de transformation, la solution était un espace tiers; ni ici, ni là-bas, ni chez lui, ni chez elle, ni même dans cet espace commun, mais ailleurs

encore. Cela exprimait donc un besoin de métisser encore plus pour que la rencontre soit possible.
Il est important de voir comment les jeunes se sont beaucoup exprimés sur ces sujets dans les espaces de théâtre. C'est une façon non pas de trouver des solutions, mais de jouer avec cette complexité multiple, de s'écouter les uns les autres et de se soutenir face aux difficultés.

Autre exemple : dans une discussion en classe d'accueil, un beau grand gars avait demandé : « Peut-on aimer deux filles ? ». Alors ce qui est drôle, c'est la discussion très forte que cela a suscitée dans le groupe. On a joué son histoire, et il y avait d'un côté, les positions morales et traditionnelles qui sortaient : « Non, on ne peut pas aimer deux filles ! » et de l'autre: « On peut comprendre cela, s'il les aime vraiment toutes les deux », et même des filles disaient cela. Ainsi, même si ici on ne peut pas être polygame (notion légale), personne ne dit qu'on ne peut pas avoir deux amants ou deux blondes. Comment est-ce qu'on joue entre ces paradoxes ? Comment est-ce qu'on fait circuler les paroles sur cette complexité et sur cette oscillation entre une position morale, une position de désir de rencontre de l'autre et les différentes positions de transgression ?

Les jeunes ont aussi touché la question de l'intimidation dans les relations amoureuses. Certaines filles, durant le cours de théâtre, ont parlé du fait qu'elles vivaient des relations difficiles avec leurs chums et qu'elles avaient plus ou moins peur de lui. Et les garçons de la classe ont pris une position très solidaire en disant : « On va aller lui casser la gueule ! ». C'était intéressant de voir que, d'un côté, cette position était très supportante et rassurante pour la fille, mais en même temps, elle ne voulait pas vraiment qu'on lui casse la gueule.

L'idée est donc d'ouvrir un espace de discussion. Ce n'est pas de dire : il y a une bonne ou une mauvaise solution, mais plutôt de voir comment il peut y avoir un discours non moralisant, non normatif possible sur ces questions-là. Un discours qui ne dit pas « Il faut faire ceci ou cela », mais plutôt qui émerge à partir des différentes positions des jeunes pour voir qu'est-ce qui est possible, qu'est-ce qui est supportable, qu'est-ce qui est protecteur dans ces situations-là et qui suscite la solidarité du groupe. Je pense que c'est très important, parce que très souvent, quand on essaye de protéger les jeunes, ils se retrouvent isolés après. C'est toute la question de : est-ce que nos interventions sont source d'isolement ou de solidarité et de support ?

L'idée est donc d'ouvrir un espace de discussion [...] et de voir comment il peut y avoir un discours non moralisant, non normatif possible sur ces questions-là

RECHERCHER LA DIFFÉRENCE CHEZ L'AUTRE

Il y a donc des stratégies d'appartenance. C'est-à-dire, on peut vouloir sortir de la marge en devenant Québécois(e), par le mariage, par exemple. C'est une façon d'appartenir, un ancrage très important. Ou on peut, au contraire, décider qu'on ne sera surtout pas cela, tout, sauf un Québécois. On souhaite creuser la marge, creuser la différence, en choisissant quelqu'un de son groupe ou même quelqu'un d'un autre

Est-ce que nos interventions sont source d'isolement ou de solidarité et de support?

groupe pour être sûr qu'on ne sera pas comme eux. Donc, ça peut être une façon de réaffirmer la marge : « Moi, je suis d'ailleurs, lui aussi, il est d'ailleurs, nous deux on est différents de tout cela, de nos communautés, de nos familles et de vous ».

Il y a aussi l'altérité en écho : qu'est-ce qu'on recherche dans la différence de l'autre ? Derrière cela, il y a toute la question des couples mixtes et des enfants de ces couples mixtes. C'est très intéressant parce que dans la littérature clinique, la question des enfants de couples mixtes est souvent vue comme un problème, alors que cela peut plutôt être protecteur. D'ailleurs, les enfants le disent très bien : « Moi, je peux appréhender le monde de deux façons : J'ai la façon indienne et j'ai la façon québécoise... ». C'est donc l'idée d'un univers du possible plus vaste.

EN CONCLUSION

Au plan de l'intervention, il faut donc :

- Cerner le champ du possible (J'en ai parlé plus haut).
- Éviter les situations de non-retour, c'est-à-dire éviter qu'il y ait une transgression totale qui ne permette pas un retour dans la communauté d'origine ou éviter une criminalisation dans la société hôte.
- Être conscient des dangers de la « séduction » dans l'intervention. Je ne parle pas de l'érotisation de la relation d'intervention qui est possible et peut être problématique, mais je parle plus du danger d'être le bon, du danger d'être un allié inconditionnel des jeunes (ce qu'on aime souvent) ou des parents. Les deux sont très dangereux.
- Éviter de normaliser l'amour. Nous avons nos normes, nos lois, ce qui est important, mais attention à la normalisation abusive. Il faut vraiment laisser des espaces de liberté, de création et de construction pour les jeunes.
- Soutenir l'indépendance et l'interdépendance, est-ce un paradoxe ? Est-ce qu'on peut à la fois permettre aux jeunes d'être indépendants, ne pas les cantonner dans une position d'interdépendance traditionnelle et respecter cette position d'interdépendance ? Il faut voir comment encore une fois peut se faire le va-et-vient.
- Prendre des risques.
- Permettre le mouvement entre ancrages et métamorphoses.

Carrefour d'idées : Échanges entre les conférenciers et les participants

Un carrefour animé par
Lorraine Rondeau

Responsable du contenu
et du développement,
Projet Relations amoureuses des jeunes.

Je suis frappée de voir que le fait de vouloir comprendre l'autre et son point de vue nous ramène à nous-même et nous oblige à nous comprendre un peu plus. Ce matin, nous avons eu une grande leçon sur comment l'être humain est dans sa beauté et dans sa complexité, n'est-ce pas ? Je vais résumer très brièvement ce que nous avons entendu.

Monsieur Taher M. Said nous a rappelé l'importance d'accéder au point de vue de l'autre. Il a illustré comment son expérience, faite d'essais et d'erreurs, lui a appris beaucoup. Il nous a parlé de l'importance du temps, parce qu'apprendre à vivre dans un autre contexte et dans un autre milieu ne se fait pas du jour au lendemain. Il nous a donné des exemples de ce que veut dire avoir des codes et des conceptions différentes que ce soit dans la cuisine, dans ses contacts dans la rue, dans le flirt ou dans la séduction. Et finalement, il nous a rappelé l'importance de bien se connaître, de connaître ses ressources et ses limites, si l'on veut avoir une intervention appropriée.

De son côté, madame Rachida Azdouz nous a présenté un cadre conceptuel nous aidant à reconnaître les stratégies identitaires des adultes et des jeunes immigrants. Elle nous a parlé de nos

similitudes et de nos différences. C'est intéressant à entendre parce qu'on est souvent très inquiets de ce qui se passe actuellement avec les immigrants, mais dans le fond, cela ressemble beaucoup à ce qui se passait avec nous au Québec il n'y a pas si longtemps. Elle nous a rappelé l'importance de donner du sens par rapport à « l'avant » et par rapport à « l'ailleurs ».

Madame Cécile Rousseau a poursuivi en traitant de l'intervention et de la prévention. Elle nous a entre autres rappelé l'importance de nous rendre compte de la relation asymétrique dans laquelle nous sommes comme intervenants, de la relation de pouvoir que nous avons parfois, de même que de l'influence que cela peut avoir lors d'une intervention. Elle a également situé les relations amoureuses du point de vue de la continuité, de la transgression et du métissage.

Ces réflexions ont sans doute suscité chez vous plusieurs interrogations, alors je vous laisse maintenant la parole :

- Participante :

  Au sujet des jeunes qui séparent des parties de leur vie, comme ce garçon qui vit à la fois chez sa mère et chez sa copine, je me demande dans quelle mesure ces jeunes se représentent l'avenir ? Est-ce qu'ils croient qu'ils vont avoir à changer ou est-ce qu'ils envisagent de conserver ce mode-là ?

- C. Rousseau :

  Je reviendrai à des réalités québécoises. On a eu pendant longtemps des personnes homosexuelles qui vivaient en couple hétérosexuel et qui avaient souvent une famille qui ignorait cela. Avec la libéralisation et l'ouverture de la société à l'homosexualité, elles ont affirmé leur orientation sexuelle et ont choisi un mode de vie ouvert qui leur convenait mieux. Avant, ils avaient respecté ce clivage et cette double vie pendant très longtemps. Je dirais que les jeunes que l'on rencontre pensent que le clivage peut être une solution temporaire. Ils la voient comme un moindre mal, dans une société en évolution très rapide. Je pense que cette idée de vie différente se traduit aussi, comme le disait Taher, dans des espaces différents, parce que finalement, il n'y a pas juste l'espace d'ici et maintenant, il y a aussi l'espace de là-bas. Avec les réseaux transnationaux, avec l'Internet, avec le téléphone, les gens vivent de plus en plus dans plusieurs espaces simultanés en même temps. Et cette réalité du clivage les fait vivre dans plusieurs mondes, de façons différentes. J'aimais beaucoup l'image de Taher du restaurant en Éthiopie avec le côté pour les hommes et le côté pour les femmes. Sa conjointe et lui ont opté pour une solution entre les deux en mettant la table au milieu. Cette solution ne fait violence ni à un monde ni à l'autre. Je pense que c'est quelquefois possible, mais pas toujours. On s'inscrit dans un temps et dans un espace particulier, mais avec l'accélération des changements, dans quelle mesure est-ce qu'on peut tout mélanger ou dans quelle mesure

essaie-t-on de garder des espaces et des temps séparés et clivés, même si cela a un prix ? Ce n'est pas une réponse précise, mais on est dans un courant de changement qui est au-delà des capacités d'adaptation de beaucoup de personnes et de collectivités. Et est-ce qu'il faut toujours tout mélanger ? Pour moi, c'est une question.

- Participant :

Je suis intervenant social dans un Centre jeunesse et je m'identifie à chaque présentation. En effet, je suis Latino-Américain et je connais le cheminement des immigrants. De plus, je travaille avec des adolescents immigrants qui sont sous la protection de la jeunesse. Ma question est pour madame Rousseau. Il est vrai que les adolescents tombent en amour tout le temps, mais qu'il y a une crise de l'amour en Amérique du Nord, comme vous en parliez. En Amérique Latine, l'amour c'est quand un garçon tombe en amour, c'est tout. Ici, c'est toujours un problème et cette dramatisation de l'amour dérange les adolescents. Comme intervenant social, je suis le médiateur entre les parents qui veulent la réalisation de l'amour sain et les ados qui sont pris dans cet amour dramatique, impossible, dans cette idéalisation suicidaire. Alors, comment puis-je faire une intervention plus efficace ?

- C. Rousseau :

Je vais répondre à côté de votre question. J'ai l'impression que la nécessité de dramatiser la vie, comme j'en parlais ce matin quand je vous faisais le lien entre amour et suicide, est aussi reliée à l'attirance pour Satan, pour les sorcières, etc. C'est une façon de vouloir ramener des représentations du mal dans une société qui nie sa propre violence. J'ai l'air d'être très loin de votre question, mais ce n'est peut-être pas si loin que cela. Vous savez, quand on intervient en protection de la jeunesse ou même en psychiatrie avec un jeune, on va toujours lui dire : « Si je te garde à l'hôpital, c'est pour ton bien. Si je te garde en centre protégé, c'est pour ton bien. En fait, je veux ton bien. » On ne lui dira jamais : « Je t'agresse, tu as tout à fait raison d'être fâché contre moi. »

- Participant :

Ma question s'adresse à Taher. Vous dites que l'on doit être en position d'écoute dans l'intervention. Est-ce qu'il y a des phrases clés que vous vous dites pour être sûr de ne pas déraper ?

- T. M. Said :

Si je parle de mon vécu et de ce que je conseille aux intervenants en employabilité lorsqu'ils me disent : « Je vais voir quelqu'un dans une entrevue maintenant, et je ne sais pas quoi lui dire parce que l'on ne se comprend pas. » La plupart du temps je les ramène d'abord à eux-mêmes : comment l'intervenant voit-il le problème ? Il me le dit et je l'interprète comme je le sens et comme je le vois. Ensuite, je leur dis souvent de chercher le point de vue de l'autre : comment vit-il cette situation-là ? Où

Comprendre ne signifie pas adhérer. Comprendre, c'est se donner les moyens de décoder adéquatement l'autre pour faire une intervention adaptée.

Rachida Azdouz

est-il rendu dans sa réalité ? Qu'est-ce qu'on peut lui demander ? Comment puis-je accéder à cette personne pour faire une alliance de travail, aussi minimale soit-elle, et sans perdre le contact avec lui ? Une fois que j'ai son point de vue, il peut me déranger ou être contraire à toutes les règles que j'ai apprises. Vous allez me demander : « Alors qu'est-ce que j'en fais ? » Je vous répondrai d'être vous-même. Un va dire que ça ne le touche pas, tandis qu'un autre est trop touché et il n'entend rien, il est dans l'émotion. C'est donc un travail sur soi qui commence ou qui est déjà commencé avec ce que vous me dites, et qui ne se terminera jamais.

- Participante :
  Je suis travailleuse sociale scolaire. J'ai été très touchée par les trois présentations de ce matin et je faisais l'exercice pendant la matinée de vraiment me mettre dans la peau d'un jeune qui arrive ici au Québec et qui doit s'adapter à notre culture. En même temps, j'ai aussi beaucoup de questions sur le choc que nous on vit ici, quand on accueille l'autre. Je travaille dans une école. C'est un milieu où on doit beaucoup s'adapter, entre autres par rapport aux cours d'éducation à la sexualité, aux cours d'enseignement religieux. Je suis sensible à ce que l'autre doit faire pour s'adapter à nous, mais je me demande jusqu'où doit-on s'adapter aussi pour faire de la place à l'autre ?

- R. Azdouz :
  Il y a un non-dit, un malaise qui est tout le temps derrière nous. Oui, on veut bien comprendre, mais nous aussi, on est bousculé. Alors je suis contente que vous ayez le courage de le dire. Quand on dit se mettre à la place de l'autre, comprendre ne signifie en aucun cas adhérer au code de l'autre. Comprendre, c'est se donner les moyens de décoder adéquatement l'autre pour faire une intervention adaptée. Et si cette intervention ne va pas dans le sens du souhait et de la volonté de l'autre parce que ce n'est pas possible pour des raisons pragmatiques, et bien, c'est acceptable. Donc, comprendre ne signifie pas adhérer. Alors de grâce, pour ceux qui interviennent, il est extrêmement important de se rappeler cela. Il n'y a personne qui demande aux intervenants d'accepter, de modifier leur pratique à un point tel qu'ils se reniraient eux-mêmes. On ne peut pas réclamer, on ne peut pas accorder à l'autre ce qu'on se renie à soi-même. Cela ne répond pas à votre question du point de vue pratique, mais ça y répond peut-être sur le plan philosophique, sur le plan du principe. Par exemple, lorsque vous avez à composer en clinique ou dans une situation de résolution de conflit avec un parent qui a une conception extrêmement codifiée des rôles hommes/femmes, il ne sert à rien de chercher à en faire un homme rose, il ne le deviendra jamais. Si vous êtes une intervenante, que vous avez 60 ans et que vous avez été une militante féministe de la première heure, il est bien évident qu'on ne vous demande pas d'épouser une conception conservatrice

et traditionnelle des rapports hommes/femmes. Personne ne vous le demande, cela serait inhumain.

- Participante :

  Les présentations de ce matin m'ont aidée à clarifier certains questionnements que j'avais dans ma pratique, et je crois qu'elles vont beaucoup enrichir mes réflexions. Merci. Mon expérience de travail avec les familles immigrantes m'a appris que les parents ont très souvent une conception de leur culture arrêtée dans le temps et dans l'espace. Ils sont ici et ils pensent que leur pays et leur culture là-bas sont restés comme il y a 15 ou 20 ans. Or, on sait que là-bas a aussi évolué. Même ici, comme a dit Rachida, on est en train d'évoluer, on est en train de réfléchir à nos propres valeurs. Et je me demande si ces familles immigrantes, surtout de certaines cultures, ne sont pas parfois obligées d'être encore plus rigides dans leurs valeurs culturelles pour survivre à toutes ces transformations. Est-ce possible qu'il se passe un phénomène où elles doivent maintenir certaines valeurs d'origine pour pouvoir se définir et survivre dans notre société en bouleversement ?

- C. Rousseau :

  Oui. C'est rare d'avoir une réponse simple, mais je pense que oui. Les questions identitaires et les questions de valeurs familiales n'arrivent pas dans un vacuum, je pense que Rachida en parlait tantôt. Peut-être que certains d'entre vous constatent que depuis le 11 septembre, le contexte international est un contexte d'aggravation des tensions entre les communautés, entre les pays musulmans et l'Occident, mais aussi entre le Nord et le Sud. C'est donc toute une série de clivages qui se répercutent au niveau des familles, en termes de stratégies identitaires et de résistance. On va affirmer notre différence, par exemple en portant davantage le voile, en emmenant les enfants à l'école coranique le vendredi, etc. C'est la même chose pour les Cambodgiens. Certains peuvent devenir beaucoup plus Khmers à Montréal qu'ils ne l'étaient au Cambodge. Alors, il faut tenir compte à la fois des questions de survie individuelle et communautaire, mais aussi du contexte international, car ils interagissent dans ces moments-là. Cela rajoute simplement à la complexité, on ne peut pas regarder la stratégie d'une famille comme si elle était isolée.

- R. Azdouz :

  Moi-même au début, quand j'ai commencé ma clinique, je ne savais pas quoi faire avec les parents qui me disaient avec désarroi : « Mon enfant commence à adopter des pratiques que je n'aime pas trop, alors je vais le renvoyer dans le pays d'origine au moins tout l'été. » Dans les premiers temps, je dois vous avouer que ça m'indisposait. De plus en plus, je m'aperçois que c'est une bonne chose, parce qu'en y retournant, le parent s'aperçoit que le pays a évolué. Je vais vous raconter une histoire très rapide, celle d'une jeune fille paniquée

qui devait s'en aller en Algérie un été. Elle me disait : « Ils me ramènent en Algérie et ils m'ont fait acheter un maillot de bain de grand-mère, c'est horrible, parce qu'ils pensent que là-bas le bikini n'est pas permis ». Elle s'est retrouvée avec ses parents sur la plage et c'était la fille la plus couverte. Les parents ont alors pris conscience que les mœurs avaient évolué. Ainsi, contrairement à ce qu'on peut penser, ce n'est pas un retour vers une tradition, cela peut être aussi un apprentissage pour le parent, une occasion de constater que le pays d'origine évolue.

Le grand défi est de multiplier, même pour nous intervenants, des espaces d'expression libre qui peuvent être des espaces potentiels de transformation et de créativité.

Cécile Rousseau

- T. M. Said :

Moi, je vois actuellement des jeunes de la communauté somalienne qui n'étaient pas voilées dans leur pays et qui se voilent en arrivant à Montréal. Je me dis c'est drôle, en arrivant à Montréal, elles devraient se dire : « Youpi ! Je ne suis pas obligée de le porter ». Mais ça fait l'inverse. Je me demande pourquoi elles retournent à des traditions dont elles ne connaissaient même pas l'existence avant. Dans ma famille, c'était assez laïc, mais là mon frère emmène sa fille tous les matins dans une école coranique. Pourquoi maintenant le Coran est-il important ? Je me suis rendu compte depuis le 11 septembre que je m'appelais Mohamed Said. Ce sont les gens de mon bureau, avec qui j'ai travaillé douze ans, qui m'ont dit : « Eh ! Tu t'appelles Mohamed Said ? » Avant, je ne me voyais ni Mohamed, ni Said, je me voyais un être humain qui vivait ici, c'est tout. Pendant les mois qui ont suivi, j'ai acheté le Coran traduit en français parce que je ne parle pas l'arabe. Je me voyais lire et je me disais : « Qu'est-ce qui se passe ? T'as jamais lu le Coran, tu te disais anthropologue, tu te disais laïc, mais une situation donnée va ébranler toute ton identité ? ». Je me demandais : « Dans quel camp dois-je me placer ? ». Et cela pourra changer encore dans dix ans, c'est en évolution constante. L'être humain n'est pas arrêté.

- C. Rousseau :

J'ai l'impression que ça vaut pour beaucoup de programmes de promotion et d'intervention. On a des soucis d'efficacité, c'est bien. On a des soucis de cibler, de préciser et de standardiser nos interventions, c'est pas mal. On a des soucis de pouvoir les évaluer de façon précise, c'est valable, j'essaie de faire la même chose aussi. En même temps, tout cela a un prix. Car en spécialisant de plus en plus nos interventions, en les ciblant et en adoptant des modèles toujours plus éducatifs, on risque, même en adaptant culturellement nos interventions, de les rendre davantage normalisantes. Et je pense que les jeunes en ont ras le bol de la standardisation et de la normalisation. Le grand défi est de multiplier, même pour nous intervenants, des espaces d'expression libre qui peuvent être des espaces potentiels de transformation et de créativité. C'est extrêmement important en intervention, mais très difficile à justifier ces jours-ci à cause des modes dominantes d'efficacité.

Nous avons des modèles d'intervention qui viennent directement des États-Unis, qui réduisent la réalité et la complexité à ce qui est mesurable. Cela a des impacts directs en termes d'interventions, ce qui, à mon avis, est très dangereux.

- R. Azdouz :

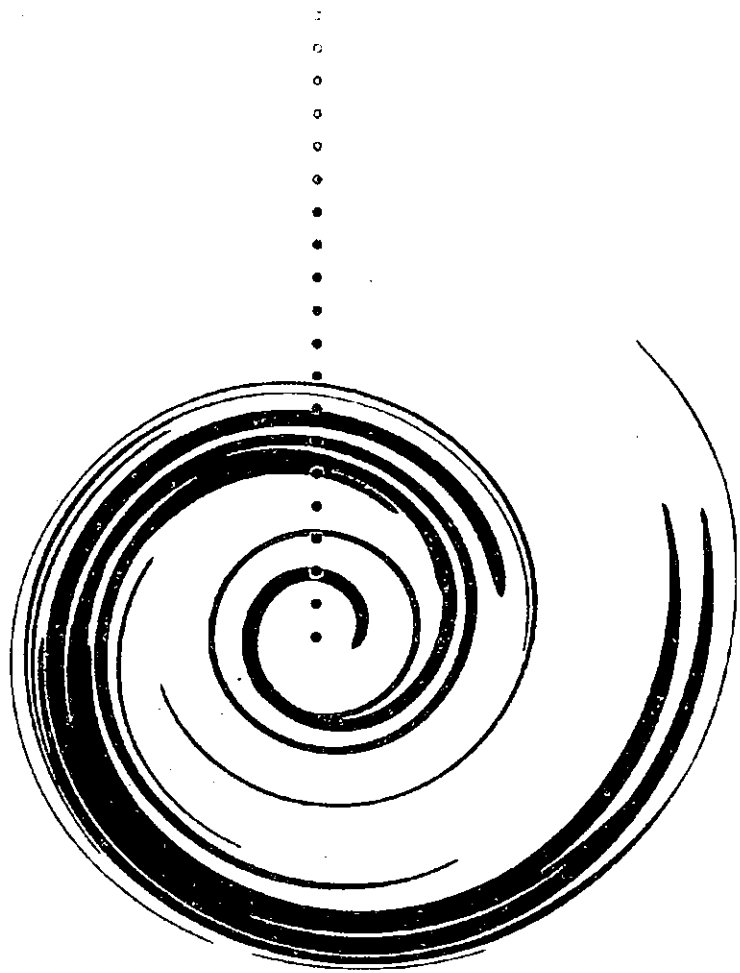
  Les jeunes que vous recevez dans le cadre de vos fonctions ne sont pas des jeunes qui vont très bien. En général, le conflit est déjà assez avancé. Vous ne pouvez donc pas vous demander : « Quelle est la solution idéale ? » mais plutôt : « Quelle est la solution la moins préjudiciable pour éviter la scission totale ? ». C'est-à-dire, comment éviter la fragmentation identitaire, d'être acculé à un choix entre la culture d'origine et celle des parents ? Ainsi, la recherche de la solution idéale peut encourager cette scission totale. Alors qu'en se posant d'emblée la question, ou en partant du postulat qu'on est dans une situation du « moins pire », où l'on cherche le moins préjudiciable - le plus préjudiciable étant la fragmentation et la scission, parce que bien entendu, cela déracine – déjà, cela vous déculpabilise et vous libère de cette obligation de trouver la meilleure solution.

- T.M. Said :

  Je vous laisse en disant que c'est avec les erreurs et c'est sur le terrain qu'on apprend. Si vous connaissiez déjà tout, vous ne feriez pas d'erreurs. Je vous dis donc de ne pas figer, de vous laisser aller. Et si vous êtes réellement empathiques aux gens et que vous prenez en considération ce qu'ils amènent, ils ne tiendront pas compte de cette rigueur ou de cette erreur-là.

C'est avec les erreurs et c'est sur le terrain qu'on apprend. Si vous connaissiez déjà tout, vous ne feriez pas d'erreurs.

Taher M. Said



Préjugés
Un outil pour prévenir le racisme chez les jeunes

Une conférence présentée par
Alex Battaglini

Anthropologue, Alex Battaglini est agent de recherche depuis dix ans et il a coordonné pendant cinq ans l'équipe Culture et migration à la Direction de santé publique de Montréal. Il travaille principalement sur les déterminants de la santé associés à l'expérience migratoire ainsi que sur l'adéquation des services de première ligne aux besoins des personnes immigrantes.

Je vous présente aujourd'hui l'outil *Préjugés* qui a été conçu pour intervenir spécifiquement dans un contexte pluriethnique. Il vise à prévenir le racisme chez les jeunes et met l'accent plus particulièrement, comme son nom l'indique, sur les préjugés. Il existe une parenté intellectuelle entre cet outil et ce que l'on a entendu ce matin, car il est inspiré du travail de Margalit Cohen-Émerique qui a développé l'approche interculturelle. Notons qu'elle est aussi une grande amie de Carmel Camilleri, dont nous a parlé Rachida Azdouz. On est donc en continuité avec l'esprit interculturel et le type d'intervention qui a été préconisé ce matin.

On peut avoir l'impression, en abordant la notion des préjugés, d'être en marge du thème général de la journée, à savoir les relations amoureuses. Toutefois, si on s'arrête un peu, on réalise que les préjugés agissent sur les relations interpersonnelles et, bien sûr, sur les relations amoureuses en particulier dans un contexte où la diversité culturelle est très importante. L'outil *Préjugés* vise avant tout à favoriser un rapprochement interculturel entre les jeunes, à les aider à prendre conscience de leurs préjugés et à aller au-delà de la différence pour trouver certaines similitudes

avec les autres. On souhaite briser ce filtre déformant que l'on utilise parfois pour comprendre le comportement, les croyances et les valeurs des autres qui sont culturellement différents de soi.

L'ORIGINE DE L'OUTIL *PRÉJUGÉS*

Cet outil a pris naissance suite à l'observation de conflits dans le quartier Sainte-Marie, juste ici au sud de Sherbrooke et à l'est de Papineau. C'est un quartier où traditionnellement, résident des personnes québécoises de souche et où sont venues s'installer assez rapidement des personnes immigrantes. Malheureusement, des tensions ont vite pris naissance chez les jeunes, notamment sur les terrains de basket, dans les parcs du quartier et dans les écoles. La police a dû intervenir à plusieurs occasions pour éviter que cela ne dégénère en conflits violents. Ces tensions ont rapidement rejoint les parents qui se taxaient les uns les autres de racisme. Bref, face à une situation qui était relativement explosive et qui risquait de dégénérer, différents organismes du quartier ont mis en place une table de concertation interculturelle. Cette table avait le mandat de développer des actions favorisant le rapprochement interculturel et d'intervenir en cas de problèmes, autant auprès des jeunes que des parents. C'est donc dans le cadre de cette table de concertation qu'est née l'idée de produire une vidéo et, ultérieurement, un guide d'animation pour intervenir directement auprès des jeunes. L'outil était destiné au départ au quartier Sainte-Marie, mais sa diffusion s'est élargie à l'ensemble de Montréal et même ailleurs.

Le guide ne fournit pas de solution car il nous importait que les jeunes réfléchissent et proposent leurs solutions.

L'outil *Préjugés*, qui s'adresse aux jeunes de 13 à 18 ans, est une trousse pédagogique composée d'une vidéo, d'un guide et de fiches d'animation. La notion de préjugé est très importante, car parler directement de racisme peut être un sujet délicat ou menaçant pour plusieurs. Il est plus facile d'admettre que l'on a des idées préconçues par rapport aux autres que d'admettre avoir des attitudes ou des comportements racistes. C'est à partir des préjugés que l'on peut graduellement avancer et parler du racisme de façon plus concrète; cette notion est donc devenue notre porte d'entrée pour aborder la prévention du racisme chez les jeunes.

Voyons maintenant de plus près cette trousse. Je vais vous parler de ses objectifs, de la vidéo, des principes de base du guide d'animation et des étapes de l'animation. On aura aussi l'occasion d'expérimenter ensemble certaines activités.

LES OBJECTIFS DE LA TROUSSE

Les objectifs de ce guide sont essentiellement de fournir un outil d'animation permettant de sensibiliser les jeunes aux formes élémentaires du racisme et à la différence culturelle. Il s'agit également de les amener à suggérer des solutions pour prévenir le racisme en fonction de leur propre réalité, de ce qu'ils vivent et de leurs différentes sphères de vie, soit la famille, l'école, l'entourage et la société. Vous verrez que le guide ne fournit pas de solution car il nous importait plus que les jeunes réfléchissent et proposent leurs propres solutions, un processus qui nous semble plus percutant pour une démarche préventive.

LA VIDÉO

La pierre angulaire de la trousse est une vidéo produite avec l'aide et la participation de plusieurs jeunes. Cette vidéo agit comme un « teaser », c'est-à-dire un provocateur qui stimule la discussion chez les jeunes. La réalisation de la vidéo comportait deux étapes très intéressantes. Premièrement, nous avons formé trois groupes de jeunes d'origines différentes, soit des Africains, des Latino-Américains et des Québécois. Nous avons demandé à chacun des groupes pris séparément de nous livrer leurs perceptions des autres groupes, en fonction de différents thèmes comme la famille, l'amitié, la séduction et vivre ensemble dans une société pluriethnique. Donc ces jeunes, par exemple les Africains, nous livraient leurs impressions sur les jeunes Québécois, les jeunes Latino-Américains nous livraient leurs impressions sur les Québécois et les Africains, etc. Ça les a amenés à exprimer certains préjugés dûs à leur méconnaissance des autres, ce qui était déjà en soi intéressant. Par la suite, et c'est là où c'est devenu assez rock'n roll, on les a regroupés et confrontés à la perception des autres. Lors de cette rencontre, les jeunes ont eu la chance de répliquer aux impressions que les autres avaient d'eux et qu'ils pouvaient percevoir comme étant un préjugé. Donc, assez rapidement, les jeunes ont pu déconstruire les impressions parfois erronées que les autres avaient d'eux-mêmes.

La vidéo que vous allez voir est le reflet de ces dialogues assez rapides où sont exprimés des préjugés qui sont aussitôt déconstruits par ceux qu'ils visent. Les répliques remettent les pendules à l'heure par rapport à une perception qui n'est pas tout à fait juste ou qui relève d'une méconnaissance des groupes ou des personnes qui en sont la cible. C'était très formateur comme exercice et je dirais que les jeunes ont beaucoup apprécié, car on a des heures et des heures de tournage avec eux.

Parlons maintenant de l'utilisation de la vidéo avec les jeunes lors d'une activité de sensibilisation. Il y a deux stratégies d'animation possibles : une version longue et une version courte. Elles ont été pensées en fonction des possibilités de l'animateur, de la taille de son groupe et du temps dont il dispose pour faire l'animation. Il y a cinq fiches d'animation dans le guide. La première fiche vise à doter les jeunes d'un vocabulaire leur permettant d'identifier diverses manifestations du racisme, et qui va leur permettre par la suite d'analyser les extraits qu'on retient de la bande vidéo. Et bien sûr, chacune de ces fiches porte sur un des quatre thèmes qu'on a abordés avec eux, soit la famille, la séduction, l'amitié et vivre ensemble dans une société pluraliste. Et il y a une dernière fiche très importante qui fait office de conclusion, celle où les jeunes ont à proposer leurs solutions.

LES PRINCIPES DU GUIDE D'ANIMATION

Voyons maintenant les principes de base qui soutiennent l'ensemble du guide :

- Bien sûr, on soutient qu'on a tous des préjugés, peu importe notre origine.

- Pour contrer les effets de ces préjugés, il faut d'abord et avant tout en prendre conscience. Il faut d'abord se regarder soi-même et saisir ce qu'on pense des autres.

- Les préjugés et les stéréotypes sont réellement des formes élémentaires du racisme. On en parlera un peu plus après.

- Les préjugés reflètent toujours une vision partielle de la réalité, qu'ils soient positifs ou négatifs. L'exclusion, la marginalisation et la discrimination découlent du racisme lorsqu'elles sont fondées sur des différences ethniques, culturelles, physiques ou religieuses, ce qui distingue le racisme du sexisme ou encore de l'homophobie.

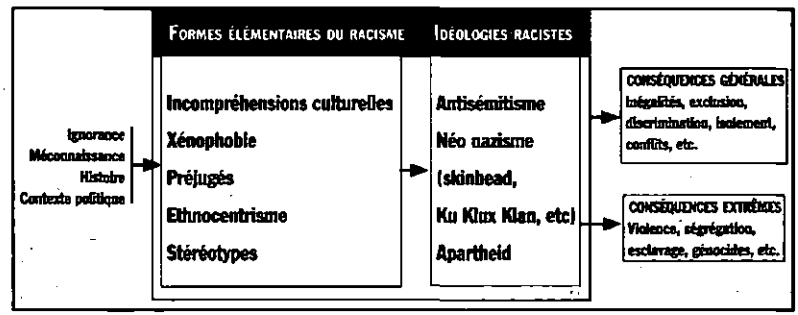
- Le racisme n'est pas nécessairement une explication qui est valable pour tous les conflits personnels.

- Finalement, on suppose qu'il est possible de vivre dans un contexte pluriethnique sans que naissent nécessairement des conflits fondés sur la race.

LES ÉTAPES DE L'ANIMATION

Je vais présenter brièvement les étapes de l'animation et nous allons les expérimenter ensemble, ce qui vous permettra de mieux connaître l'outil et de mieux saisir ce que vivent les jeunes lorsqu'ils participent à cette activité. Il s'agit de se familiariser avec le vocabulaire des manifestations racistes, l'appliquer à des énoncés, visionner la vidéo et échanger à partir d'extraits de la vidéo.

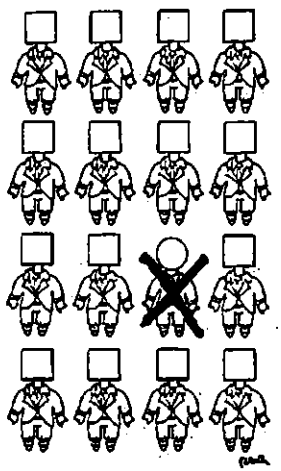
Les manifestations racistes et leurs impacts



Le vocabulaire permet de situer la notion de « préjugés » dans l'ensemble des manifestations du racisme. On peut dire qu'à la source de toute forme de racisme, il y a l'ignorance et la méconnaissance des autres, qui peuvent générer une certaine peur, des craintes, etc. L'histoire nous suggère de nombreux exemples de racisme. On peut penser aux conflits armés, aux conflits ethniques, à la colonisation, aux différentes situations conflictuelles qui font perdurer des perceptions erronées sur les autres, parfois très négatives. Et, bien sûr, tout ça se situe dans un contexte social et politique ayant sa propre histoire. On n'a qu'à se rappeler les événements du 11 septembre à New York qui ont engendré une recrudescence d'actes de racisme vis-à-vis les personnes arabes ou d'appartenance religieuse musulmane.

C'était vrai à New York et dans l'ensemble des États-Unis, mais aussi à Montréal. Ces éléments alimentent ce qu'on nomme les formes élémentaires du racisme, c'est-à-dire, les incompréhensions culturelles, la xénophobie, les préjugés, l'ethnocentrisme et les stéréotypes.

Pour ce qui est des incompréhensions culturelles, il ne s'agit pas en soi d'un problème ou d'une manifestation raciste. Par contre, les incompréhensions culturelles peuvent entraîner des réactions contre-productives, par exemple, lorsque l'on est choqué ou dérouté par une façon de faire que l'on ne comprend pas. Cela deviendra un problème si on ne passe pas à l'étape ultérieure qui nous amène à analyser ce qui se passe, d'abord pour identifier ce qu'on ne comprend pas, puis pour le mettre en perspective avec ses propres valeurs. Lorsque l'on ne règle pas les incompréhensions culturelles, cela peut mener à certaines formes de xénophobie, la xénophobie étant la peur de l'étranger, quel qu'il soit.



Les droits de l'Homme - José FERRON.
Dessins de PLANTU. Hachette (1987). Le racisme

En ce qui concerne les préjugés, on sait qu'il s'agit d'idées préconçues par rapport aux autres, où domine cette impression qu'on a de connaître quelqu'un en fonction de ce qu'on a entendu à gauche et à droite, avant même de l'avoir rencontré !

L'ethnocentrisme consiste à croire que notre façon de voir, nos attitudes, nos valeurs, nos comportements sont les meilleurs et sont supérieurs à ceux des autres, et qu'en fonction de cette perception, le groupe auquel on appartient est supérieur aux autres, tout simplement. On est tous un peu ethnocentriques à nos heures...

Quant aux stéréotypes, il s'agit bien sûr d'une notion apparentée aux préjugés : avoir des idées pré-conçues par rapport aux autres et les généraliser à l'ensemble de ces individus.

Il est important toutefois de distinguer les formes élémentaires du racisme des idéologies racistes. Les formes élémentaires du racisme peuvent être associées à des réactions qui sont parfois émotives et spontanées face à la différence. L'idéologie raciste est une façon de récupérer ces réactions spontanées et de les ériger en un discours rationnel et logique qui permettra éventuellement de légitimer des actions violentes, la ségrégation, etc. Il existe plusieurs exemples d'idéologies racistes, comme l'antisémitisme, le néo-nazisme, l'apartheid et les skin heads (bien que ces derniers se réclament de plus en plus d'un discours antiraciste à Montréal).

L'ensemble de ces manifestations, qu'elles soient élémentaires ou idéologiques, entraîne des conséquences générales comme

À la source de toute forme de racisme, il y a l'ignorance et la méconnaissance des autres, qui peuvent générer une certaine peur, des craintes, etc.

Les formes élémentaires du racisme constituent une manière particulière de traiter la différence, une manière de la traiter pour l'exclure du reste de la population.

l'inégalité, l'exclusion, la discrimination et l'isolement. Pour les idéologies racistes, les conséquences peuvent être plus extrêmes comme la violence, la ségrégation, l'esclavage et les génocides. Malheureusement, il y a actuellement plusieurs exemples dans le monde de ce genre de situations.

Mais, quoi qu'il en soit, les formes élémentaires du racisme constituent une manière particulière de traiter la différence, une manière de la traiter pour l'exclure du reste de la population. La discrimination et l'exclusion imposent un fardeau, des obligations, des désavantages à certaines personnes en fonction de leur origine ou encore de leur appartenance. Ces personnes vont également se buter à des obstacles dans l'accès aux possibilités qu'offre la société en général. Avons-nous tous une chance égale, avec une qualification égale, de trouver un emploi, un logement, etc ? Cette discrimination impose également plusieurs formes d'isolement; on n'a qu'à penser aux ghettos. Ce n'est pas toujours facile d'identifier une manifestation raciste, car elle se manifeste souvent de manière pernicieuse et insidieuse. C'est parfois le résultat d'une attitude hypocrite, mais les effets sont néanmoins très concrets.

L'emploi constitue une façon d'observer les effets de l'exclusion et de la discrimination. Par exemple, d'après le recensement de 1996, chez les jeunes entre 15 et 24 ans, 37 % des jeunes Noirs étaient sans emploi contrairement à 17% chez les non-Noirs. Chez ceux qui avaient terminé leur secondaire, ce pourcentage s'élevait à 29 % contrairement à 10 % chez les non Noirs. Pour ceux qui avaient un bac., le pourcentage était de 18 % chez les Noirs contre 6 % chez les non Noirs.[1]

Les manifestations racistes sont aussi présentes dans les écoles. Généralement, on dit de ces manifestations qu'elles sont subtiles. On les voit à travers les graffitis haineux, les blagues offensantes et l'exclusion de certaines personnes en fonction de leur apparence, de leur langue ou d'autres caractéristiques culturelles qui les particularisent.

● Animation à partir des énoncés

Maintenant, nous allons faire une animation à partir du guide. Je vais vous lire trois énoncés et vous allez me dire à quelle forme de racisme on peut les associer.

1. Le premier énoncé : « Le propriétaire d'un édifice à logement refuse de louer à un individu d'origine haïtienne parce que d'après son expérience, ces gens sont de mauvais payeurs ». De quel type de manifestation s'agit-il ?
   Il y a des éléments de stéréotypes et de préjugés dans cet énoncé. Ce qui est intéressant, c'est qu'on voit une conséquence directe du préjugé sur la vie d'une personne, c'est-à-dire qu'elle n'a pas accès à l'appartement à cause de la croyance ou du préjugé du propriétaire.

2. Le deuxième énoncé maintenant : « Un ami vous confie qu'il s'oppose

[1] Source : Torczyner J.L., Springer S. (2001). *L'évolution de la communauté noire montréalaise : mutations et défis*. Consortium de McGill pour l'ethnicité et la planification sociale, Université McGill.

à l'immigration, car, dit-il, la venue d'étrangers menace la culture nationale ». De quel type de manifestation s'agit-il ?
Bien sûr, il s'agit de xénophobie.

3. Le troisième énoncé : « Un proche parent vous raconte qu'il n'aime pas les immigrants de son voisinage parce qu'ils vivent plusieurs familles sous un même toit, et il vous explique que les gens civilisés n'habitent pas ainsi ». De quel type de manifestation s'agit-il ?
Il s'agit en effet d'ethno-centrisme, mais directement associé à des préjugés. Ici, on ne se pose pas la question à savoir pourquoi ils vivent plusieurs familles dans un même logement. Peut-être que les contraintes de l'immigration, une immigration récente par exemple, ne permettent pas à chacun d'avoir un logement. Le préjugé vis-à-vis cette famille suggère que ceci n'est pas la bonne façon de vivre, que c'est la nôtre qui est la bonne. En fait, on prend pour acquis que vivre à plusieurs dans un petit logement est un choix qui s'explique par des particularités culturelles, alors qu'il s'agit peut-être d'une obligation et d'une situation temporaire. Le jugement est très fort ici et repose sur une méconnaissance totale du contexte de vie de ces personnes et des circonstances qui entourent leur installation au Québec.

Quand on utilise ces énoncés avec les jeunes, ils ont entre les mains la fiche présentant le lexique des différents termes utilisés pour évaluer si ces situations sont des manifestations racistes. Cette fiche leur permet de suivre et de répondre plus facilement aux énoncés.

● Présentation de la vidéo [2]

Maintenant, si vous le voulez bien, je vais vous présenter la bande vidéo où nos trois groupes de jeunes, je vous le rappelle, parlent de leurs perceptions des autres cultures sur les thèmes que sont la famille, l'amitié, la séduction et vivre ensemble dans une société pluriethnique. La vidéo dure 21 minutes.

Par la suite, nous allons échanger sur nos perceptions à partir de quelques extraits.

● Animation à partir de la vidéo

1. Premier extrait :
Durant les échanges, un des jeunes Africains dit : « Tu vas être leur meilleur ami, aux Québécois, quand tu fais des choses illégales, comme la drogue ».
À votre avis, cette situation est-elle dûe à des préjugés ? Et si oui, lesquels ?
O.K. remettons-nous dans le contexte. Ce jeune soutient que les Québécois ne sont gentils avec lui ou ne deviennent son ami que lorsqu'il fait des choses illégales, comme lorsqu'il prend de la drogue. On associe toutes sortes de méfaits aux personnes noires. Ces préjugés, parfois alimentés par les médias, influencent le type de rapports que certains entretiennent avec eux. Les stéréotypes influencent notre façon d'aborder ceux qui en sont la cible, comme si on les

[2] Battaglini A. et Aymot Y. (2002) *Préjugés*. Vidéo. Le Centre Turbine.

Production : Direction de santé publique de Montréal-Centre et Centre Poupart.
Durée : 21 minutes.

Distributeur : CECOM, Hôpital Rivière-des-Prairies, 7070 boul. Perras, Montréal (Québec) H1E 1A4
Tél. (514) 328-3503
cecom.hrdp@ssss.gouv.ca

connaissait à l'avance. Dans cet énoncé, il est clair que cette attitude découle d'un stéréotype concernant la consommation de drogue chez les Noirs et des préjugés des Noirs vis-à-vis les Québécois.

2. Deuxième extrait :
Sur la séduction, un jeune Québécois mentionne : « Les Africains, je ne vous dis pas qu'ils sont tous comme ça, mais ils vont se rapprocher, se coller sur toi et dire « Alors salut, ça va ? » tandis que le Latino va dire « T'as des beaux yeux, tu sais », c'est le gros charme. Le Québécois dira « Tu sais, je te trouve de mon goût, veux-tu venir au cinéma avec moi ? ». Ça, ce sont les Québécois ». Y a-t-il une façon de séduire qui est mieux qu'une autre ? Pourquoi ?

- Participant : Je suis Latino-Américain, je suis Brésilien donc, je m'identifie aux Latinos. Je me comporte comme j'ai appris avec mon père, avec mon frère, mon oncle ou avec la société où j'étais avant. Depuis les 5 dernières années ici au Québec, être Latino c'est très cool, à cause de Ricky Martin, de Jennifer Lopez et autres... Les gens trouvent les Latinos très « hot ». Mais ce qu'on dit d'eux, ce n'ést pas vrai tout le temps. C'est pas tous les Latinos qui vont dire « T'as des beaux yeux » et tout ça. Comme les Noirs, les gens pensent que les Noirs ont un gros pénis, tu comprends ? C'est un préjugé de dire ça aussi.

- Participante : On peut voir ça comme un préjugé favorable !

A. Battaglini : Il peut y avoir des préjugés que l'on peut qualifier de favorables dans certains cas, mais cela demeure toujours une vision partielle de la réalité.

- Participant : J'ai l'impression que les jeunes filles ont été séduites de différentes façons, qu'il n'y avait pas une façon qui était meilleure, mais les trois façons de séduire ont semblé plaire aux jeunes filles.

- A. Battaglini : C'est un peu le sens de l'énoncé à mon avis. C'est-à-dire que, comme Tahir l'expliquait ce matin, il peut y avoir plusieurs codes de séduction. Mais la séduction c'est quoi ? C'est quand même un acte positif, un geste flatteur. C'est une façon d'entrer en contact avec quelqu'un d'autre. Par contre, il peut arriver que ce soit désagréable si on ne comprend pas tout à fait le code de l'autre. C'est là où finalement le jeune va réagir et dire « Oui je suis flatté, mais je me sens mal à l'aise là-dedans ». En fait, on peut comprendre la façon de l'autre, mais comme l'a dit Rachida Azdouz, on n'est pas obligé d'y adhérer. Oui, il y a de multiples façons de séduire et je pense qu'il faut s'ajuster afin de réagir adéquatement.

3. Troisième et quatrième extraits :
Ils s'opposent un peu un à l'autre; vous me direz si le deuxième extrait est raciste, et pourquoi ?
« Si tu trouves le gars de ton goût, tu ne vas pas t'empêcher d'aller le voir parce qu'il est d'une autre origine que toi. Tu

t'en fous, quand le gars t'intéresse, le reste tu l'oublies. »
« Moi, ce n'est pas que j'aime pas les Blancs ou les Latinos, mais jamais je ne sortirais avec un Latino ou un Blanc, j'aime plus les Noirs, c'est tout ».
Dans ce cas-ci, on ne peut pas dire qu'il s'agit de racisme. Les caractéristiques ethniques ou physiques font partie des critères de séduction, comme les cheveux, la taille, la couleur des yeux, la personnalité, etc. Par contre, il y a un risque de dérapage, parce que l'énoncé est presque érigé en principe : tous les Blancs et tous les Latinos, jamais! Donc, il y a possibilité de glissement si l'on devient trop catégorique; mais comme il est là, on ne peut pas taxer cet énoncé de raciste.

4. Dernier extrait :
Je vous propose un dernier commentaire d'une jeune fille africaine, qui servira également de conclusion à ma présentation : « Le raciste, c'est une personne qui a peur d'affronter ce qu'il y a en arrière du mur, c'est comme s'il y avait un mur entre nous, et la personne a peur de l'affronter, de le traverser, pour savoir ce qu'il y a de l'autre côté de ce mur. Si on traverse le mur, que risque-t-on de trouver ou de comprendre ? ».
Voilà, la question est posée. Vivre avec des personnes qui ont des valeurs, des croyances et des idées différentes n'est pas toujours facile. En fait, il est plus facile de rejeter ceux que l'on comprend mal et de se conforter dans nos valeurs. Dépasser le racisme, c'est aller au-delà de ces différences, sans nécessairement les adopter ni même être d'accord avec elles. Essayer de les comprendre et les respecter, comme on désire être respecté soi-même, est possible.

Dépasser le racisme, c'est aller au-delà de ces différences, sans nécessairement les adopter ni même être d'accord avec elles.

ÉCHANGE AVEC LA SALLE SUR L'ENSEMBLE DE LA PRÉSENTATION

- Participant : Premièrement, je trouve ça super intéressant comme matériel et comme outil. Je pense que ça rejoint beaucoup les jeunes, on le voit dans la vidéo. Mais j'aurais une question : à quel type de changement vous vous attendez ? Et si vous avez eu l'occasion d'évaluer les retombées positives de ce projet finalement ?

- A. Battaglini : Très bonne question que j'attendais et à laquelle je vais répondre partiellement. Les changements essentiels sont de favoriser un rapprochement entre les jeunes et de les aider à traverser, finalement, le mur dont parle la jeune fille dans le dernier extrait. Prendre conscience de ses propres préjugés, c'est la première étape, ensuite, il faut être capable d'établir un dialogue dynamique avec les autres. Pour ce qui est des retombées, j'ai commencé à faire des appels la semaine dernière en milieu scolaire, mais je n'ai pu rejoindre personne. Comme on doit rééditer le guide, je vais continuer à m'informer pour éventuellement apporter des améliorations au document dans son ensemble. Pour l'avoir pré-testé et

testé, je peux vous dire qu'en général, la participation des jeunes était assez extraordinaire. C'est au-delà de mes espérances : les jeunes ont embarqué, ils étaient fascinés par le sujet, ils écoutaient la vidéo et la regardaient avec des gros yeux. Les groupes de discussion ont donné lieu à des échanges riches et énergiques. L'animateur se devait d'être très attentionné mais généralement, cela fonctionnait très bien.

- Participant : On s'étonne parfois de réactions venant d'autres cultures. Mais si on se rapporte à la façon de séduire dans les années 60 au Québec, on se faisait siffler sur la rue et un gars pouvait très bien dire « t'as de beaux yeux ». Quand on entend un Latino dire la même chose, on se dit que c'est direct par rapport à ce que les Québécois peuvent dire aujourd'hui quand ils veulent séduire une jeune fille. Il ne faut pas oublier que certaines réactions semblent venir d'ailleurs, mais on les a déjà vécues ici.

- A. Battaglini : Effectivement, c'est sûr qu'il y a une évolution parallèle dans les différents espaces, entre ici et ailleurs, et ça n'évolue pas de la même manière nécessairement. Souvent, ce qui peut déranger les gens, c'est que, justement, une façon d'agir d'une autre personne peut paraître menaçante dans la mesure où ce sont des comportements auxquels on n'adhère plus. Par contre, on constate qu'il y a un retour à une certaine forme de séduction de la part des Québécois où le charme revient un peu en vogue. Peut-être pas comme il y a 30 ou 40 ans, mais certaines manifestions reviennent.

- Participant : Est-ce que vous avez développé une grille d'évaluation pour tester les croyances et les convictions avant et après ? Car c'est sûr que l'on trouve ça le fun comme animation et que les jeunes embarquent, mais pour mesurer l'efficacité réelle, est-ce qu'il y a quelque chose qui a été fait ?

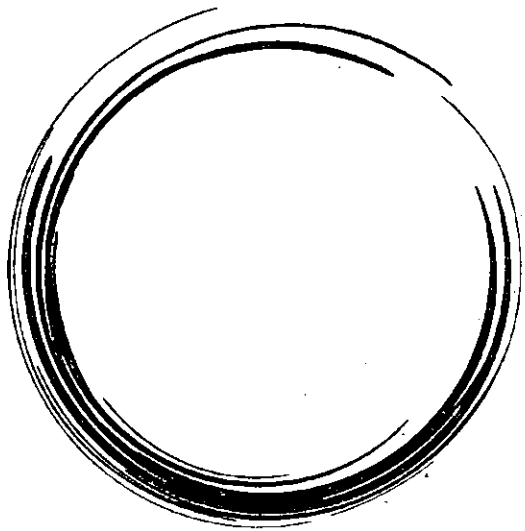
- A. Battaglini : Non, on ne l'a pas encore mesuré. Nous le ferons car nous voulons rééditer le guide, et cela nous servira à corriger ou à améliorer le guide.

- Participant : Est-ce que l'outil est disponible en anglais ? Est-ce que les jeunes anglophones vont avoir la même réaction ?

- A. Battaglini : Oui, je l'ai sous-titré en anglais. Pour ce qui est de la réaction des jeunes anglophones, je ne suis pas certain. Pour que l'intervention soit véritablement efficace, je pense qu'il serait préférable de refaire le travail avec des groupes de jeunes anglophones, pour être plus proche de leur réalité. On pourrait garder le même esprit mais en adaptant quand même la forme et le contenu.

- Participant : Ce serait très intéressant de comparer les réactions des anglophones avec ceux des francophones parce que je trouve que les Latinos, par exemple, sont très influencés par la culture américaine.

- T. M. Said : J'ai trouvé cet outil très intéressant. Par rapport aux retombées, je pense qu'on peut déjà dire que cela agit sur les préjugés et la culture, car ce sont des choses qui se vivent au niveau de l'inconscient la plupart du temps. Par la suite, chacune des personnes va cheminer et faire exactement selon son expérience et ce qu'elle a appris. Mais d'amener cela à la conscience, c'est déjà un grand pas.



Carrefour des pratiques : Présentation des panelistes

Un carrefour animé par
Lorraine Rondeau

Responsable du contenu et du développement, Projet Relations amoureuses des jeunes.

Nous allons entamer la dernière partie de notre journée, qui n'est pas la moindre parce que nous avons demandé à quatre intervenants qui travaillent avec des jeunes en milieu multiethnique de partager avec nous leur expérience et les leçons qu'ils en tirent. On leur a posé trois questions pour orienter leur présentation :

1) Comment, dans leur pratique, abordent-ils la question des valeurs avec les jeunes, quand les jeunes ont des valeurs différentes entre eux ou des valeurs différentes d'eux ?

2) Est-ce qu'il y a des choses dans leur façon de voir qu'ils ont été amenés à remettre en question ?

3) Est-ce qu'ils ont une clé à nous livrer par rapport à leur expérience ?

Sans plus tarder, je vous présente nos quatre panélistes.

- Monsieur Serge Veilleux est travailleur social à l'équipe jeunesse du CLSC St-Léonard depuis environ dix ans. Il a participé et animé pendant plusieurs années de nombreux

programmes de prévention, dont le programme *VIRAJ*, dans les classes régulières et en classe d'accueil, à l'école Antoine-de-Saint-Exupéry. Monsieur Veilleux va nous parler plus particulièrement de son travail auprès des jeunes garçons de ces mêmes classes d'accueil et il va partager avec nous ses constats et des réflexions qui résultent de son expérience.

- Madame Danielle Monast est psychologue et elle a travaillé pendant douze ans avec les jeunes du Plateau Mont-Royal. Elle travaille présentement au CLSC Côte-des-Neiges tout en poursuivant une pratique privée. Madame Monast va nous parler aujourd'hui de son expérience en consultation individuelle avec les jeunes et elle va aborder la question sous l'angle de l'importance des relations amoureuses comme espace de séparation et de distanciation d'avec les parents.

- Madame Marcia Da Silva est originaire du Brésil. Elle est travailleuse sociale au CLSC St-Louis-du-Parc depuis 1994, principalement avec l'équipe enfance/famille. Elle coanime également le programme de *Formation en violence conjugale et diversité culturelle* qui s'adresse aux professionnels des CLSC de Montréal. On a demandé à madame Da Silva d'aborder la question du point de vue de son travail avec les familles, en particulier lorsqu'il est question de relations amoureuses et de sexualité par rapport aux jeunes.

- Monsieur Belaïd Serkhane est professeur de français depuis 1973. Nous sommes très contents d'avoir un enseignant avec nous aujourd'hui car nous avons souvent de la difficulté à les rejoindre. Monsieur Serkhane a enseigné plusieurs années en Algérie, d'où il est originaire, et ensuite aux Seychelles. Il est au Québec depuis six ans. Il a enseigné un an en classe régulière et par la suite en classe d'accueil. Il enseigne présentement à l'école Monseigneur Richard. Monsieur Serkhane va nous parler de ses expériences d'enseignement et il va, entre autres, nous présenter comment il aborde les questions des différences relatives aux relations amoureuses et à la violence, sans que les jeunes ne se sentent menacés dans leur culture.

Panel
Intervention auprès des garçons dans une classe d'accueil

Serge Veilleux

Travailleur social
CLSC St-Léonard

Bonjour à tous, je suis très heureux d'être ici. Avant de vous présenter concrètement les projets d'intervention qu'on a faits à l'École Antoine-de-Saint-Exupéry, je vais vous demander de faire un petit voyage dans le temps.

RAPPELEZ-VOUS VOS 14 ANS

Alors, pour ce faire, vous allez essayer de vous rappeler vos 14 ans, essayez de vous souvenir de la tête que vous aviez à 14 ans..., déjà je vois vos sourires...; la coiffure que vous aviez, ou votre style vestimentaire, comment vous étiez avec vos amis... Essayez de voir l'image. Souvenez-vous aussi de l'assurance que vous aviez ou plutôt du manque d'assurance que vous pouviez avoir parfois. Il faut se souvenir comment, quand on est adolescent, cela peut être parfois difficile de négocier avec certaines choses. Donc on parle de style, d'habillement, de coiffure, de recherche d'identité, d'un début d'opposition face aux valeurs familiales. Évidemment, vous êtes presque tous des intervenants avec des ados, alors vous commencez à me voir venir, j'imagine... les amis, la gang, le besoin de se faire accepter avec tout ce qu'on pouvait faire parfois d'un peu ridicule pour être accepté par des jeunes de notre gang. On

était aussi assez impressionnables et assez influençables. Il y avait aussi l'éveil du désir et de la séduction qui commençait à prendre forme, alors on déployait beaucoup d'énergie autour de ces questions.

J'espère que, tranquillement, vous tracez votre tableau ? Je veux que vous gardiez à l'esprit que vous avez toujours 14 ans. Alors, certains d'entre vous viviez à cette époque un questionnement par rapport à votre orientation sexuelle. On n'en a pas beaucoup parlé aujourd'hui, mais on sait qu'à peu près une personne sur dix se pose cette question et va se définir une autre orientation sexuelle. C'est à peu près la même proportion que pour les gauchers. C'est une image que je reprends d'ailleurs avec les ados.

En résumé, vous étiez en pleine définition de vous-même, pas très sûrs de vous, même si certains l'étaient plus que d'autres. Vous vous posiez probablement une tonne de questions et vous aviez à trouver des réponses sans trop avoir l'air de ne pas savoir.... C'est tout cela, le défi de l'adolescence.

L'ADOLESCENCE DANS UN CONTEXTE INTERCULTUREL

Maintenant, ajoutons quelques éléments au portrait que vous aviez de vous à 14 ans. Pour une raison ou pour une autre, disons qu'on est en guerre, vous devez quitter le pays et vous vous retrouvez déraciné complètement, en attente d'un statut de réfugié au Burundi. Alors, imaginez que vous vous retrouvez soudainement dans une classe d'accueil, dans un autre pays, une autre culture, avec des jeunes qui, eux aussi, sont de toutes origines. Et ces jeunes entre 12 et 17 ans ont tous des histoires migratoires différentes. Parfois, certains ont participé à des guerres, d'autres en ont été victimes, certains ont été abusés ou dispersés dans des familles d'accueil. Chacun porte ses croyances, ses valeurs, ses interdits et ses tabous.

Vous êtes dans cette belle soupe à 14 ans au Burundi, n'oubliez pas. Alors évidemment, je pense qu'on peut conclure que nos repères et nos références deviennent caduques assez rapidement. Et je fais une petite parenthèse pour simplement illustrer mes propos à travers un exemple que j'ai vécu quand je suis allé en Inde, il y a quelques années. Vous savez comment on dit « oui » en Inde ? On ne fait pas comme ici; là bas on l'exprime en tournant la tête de gauche à droite. Ça m'a permis de réaliser que ce qui est une évidence pour nous ne l'est pas pour d'autres et que nos repères, nos schémas, nos références deviennent caduques quand on va ailleurs. Alors, aux questions que vous vous posez déjà s'en ajoutent d'autres. Dans ce pays qui m'accueille, comment entre-t-on en relation ? Comment j'aborde l'autre ? Comment témoigner de mon intérêt envers une personne qui m'intéresse ? Si j'avoue mon intérêt pour une personne du même sexe, comment vais-je être accueilli ? C'est la réalité d'une personne sur dix, il ne faut pas l'oublier. La contraception, qui s'occupe de ça ici ? Les garçons ou les filles ? De quelle façon est-ce qu'on aborde ça ? Est-ce qu'on a le droit de parler de tout ça ? Qui va répondre à toutes les questions que je me pose ? Qui

va me rassurer, me donner l'heure juste sur ce qui est vrai et sur ce que j'entends ici et là ? Parce que les légendes urbaines, ça vaut aussi dans les classes d'accueil.

Alors maintenant, je vous ramène dans votre peau d'intervenant. Vous avez assez voyagé. On revient ici, parce qu'on va avoir besoin de vous pour intervenir. Nous constatons donc que les jeunes, dans les classes d'accueil, arrivent avec beaucoup plus de questions que de réponses et il va falloir essayer d'y répondre. Ils arrivent avec leurs croyances, leurs valeurs culturelles, sociales, familiales, qui sont parfois très différentes des nôtres.

Malgré tout, ce sont des adolescents partageant les mêmes enjeux de développement. Ils sont tous dans l'éveil du désir, les hormones dans le plafond, en bon québécois, et ils abordent les jeux de séduction et l'apprentissage des relations dans les rapports amoureux. Ils ont donc besoin de repères pour se définir, que ce soit pour s'y conformer ou pour les confronter. Sans repères, ces jeunes risquent de se faire prendre aux jeux des préjugés sociaux et de l'ignorance. Et sans support, ces jeunes risquent de rencontrer des difficultés d'adaptation importantes.

À LA LUMIÈRE DE CETTE RÉALITÉ, QUE POUVONS-NOUS FAIRE ?

Considérant tout cela, à l'École Antoine-de-Saint-Exupéry, nous nous sommes demandé : qu'est-ce qu'on fait ? Cette réalité, on la palpait tous les jours. D'ailleurs, il y avait des tensions, des conflits à l'intérieur des classes d'accueil, et on se disait qu'il fallait faire quelque chose, intervenir d'une façon ou d'une autre. Je vous rappelle qu'à l'École Antoine-de-Saint-Exupéry, chaque année, il y a environ 50 à 60 ethnies différentes qui se côtoient. C'est un privilège de travailler dans un milieu où il y a autant de diversité culturelle. Il y a sept classes d'accueil, ce sont toutes des classes où il y a un assez grand roulement, parce que certains y passent très peu de temps, tandis que d'autres vont y passer quelques années. Ces jeunes sont de toutes origines : certains sont en attente de statut, d'autres sont réfugiés ou immigrants. Alors, les objectifs poursuivis par notre intervention étaient :

1. De les aider à s'adapter à une nouvelle réalité sociale, une nouvelle réalité relationnelle aussi. C'est-à-dire que tous les paramètres relationnels, on en a beaucoup entendu parler ce matin, sont très différents, et il faut qu'ils puissent avoir des repères, savoir où ils s'en vont avec tout cela.

2. De faire avec eux une mise à niveau concernant les valeurs et les choix de société que l'on s'est donné ici au Québec, bien qu'on ne prétendait pas avoir une vérité absolue. Mais on s'est demandé si on ne pouvait pas commencer à nommer un certain nombre de choses et se donner des valeurs communes. Il y a notamment ce qui concernait les rapports amoureux et les relations hommes/femmes, comme : l'égalité, le respect qu'on prône, je pense, à travers

Les jeunes, dans les classes d'accueil, arrivent avec beaucoup plus de questions que de réponses. [...] Ils ont besoin de repères pour se définir.

nos interventions et l'ouverture à la différence (exemple : l'homosexualité).

3. De leur permettre d'exprimer aussi leurs inquiétudes et leurs questionnements face aux relations de couple et de trouver un écho dans des propositions de nouveaux modèles.

4. De briser des préjugés sexistes.

5. De limiter le harcèlement et les tensions qui se développaient à l'intérieur des classes d'accueil parce que sans repères, les préjugés ressortent souvent et ce n'est pas toujours beau à voir. Parfois, aussi, se confrontent des idéaux et des valeurs pas toujours faciles à concilier quand on a une vingtaine d'ethnies à l'intérieur d'une même classe.

6. De les rendre plus responsables face à leur agir sexuel; je parle des garçons plus spécifiquement. Parce que certains arrivent aussi avec l'idée que c'est la fiesta au Québec, et qu'on peut à peu près tout faire sans conséquence.

LES ÉTAPES DE L'ACTIVITÉ DE MISE À NIVEAU

1. **Distribuer un questionnaire anonyme**
   Avant de commencer l'activité, on a demandé aux jeunes, dans l'ensemble des classes d'accueil, d'inscrire sur une feuille la liste des questions qu'ils se posaient concernant la sexualité. Évidemment on leur a assuré que cette liste demeurerait anonyme. Je vous résume quelques questions qui sont ressorties de ce petit sondage préalable :

- Pourquoi est-on gêné de parler de sexualité ?
- À quel âge une fille peut tomber enceinte ?
- Si je fais l'amour avec plusieurs filles, est-ce que je peux attraper le sida ?
- Qu'est-ce qui fait qu'on se masturbe si souvent ? (Il y en a qui étaient préoccupés par la rupture de stock, qui avaient peur de manquer de sperme en cours de route, ils nous l'ont dit très clairement. C'est une question très anxiogène si on n'y répond pas).
- Qu'est-ce qui va m'arriver si je refuse de faire l'amour avec un gars ?
- Comment je fais pour faire jouir une fille ? (C'est toute la question de la performance qui les préoccupe derrière cela versus ce à quoi ils sont témoins via Internet et tous les films pornographiques. Et cela peut donner l'occasion de débats intéressants).
- La première fois que tu fais l'amour avec une fille, quelle position tu dois prendre ? (On parle encore de performance).
- Pourquoi la jeunesse, c'est le temps où l'on est le plus excité ?
- Peut-on faire l'amour avec une fille qui a ses règles ?
- Peut-on avoir des bébés à 14-15 ans ?
- Peut-on gaspiller son sperme ?
- Est-ce qu'on peut devenir homosexuel ? (Grande question... et il y en avait

plusieurs qui avaient besoin de réponses là-dessus).

- Est-ce qu'on peut avoir des relations avec plusieurs filles ?
- Quelle est la grosseur normale du pénis ?
- Pourquoi les filles font des petits cris quand on fait l'amour ? Etc.

2. Séparer les garçons des filles pour une demi-journée par groupe de 12 à 15 jeunes

Ainsi vous voyez qu'ils nous donnaient beaucoup de matériel pour faire notre intervention, en parlant de toutes leurs préoccupations, comme : la performance, la communication (ne pas connaître l'autre, ne pas être capable d'entrer en contact avec l'autre pour poser les bonnes questions...). Par la suite, c'est là que le vrai plaisir commence. En fait, on sépare les garçons des filles pour une demi-journée complète et on s'enferme littéralement dans un local. On met même un carton dans la vitre pour être sûrs de pas être vus par personne, parce qu'on a des choses assez « horribles » à mettre au tableau...Moi, évidemment, en tant qu'intervenant masculin, je travaille strictement avec les garçons et dans ce cas-là, je pense que c'est un homme qui doit travailler avec eux parce qu'ils ne vont pas s'ouvrir de la même façon avec une femme. Donc, une fois la porte fermée, ce que je leur dis, c'est que maintenant, on est entre nous et qu'on va commencer à se dire les vraies affaires.

3. Remue-méninge sur le thème de la sexualité

Après avoir installé comme vous le savez toutes les règles de confidentialité et de respect de chacun, on part d'un *brainstorming* où au tableau je leur demande de me dire tout ce qui leur vient à l'esprit par rapport à la sexualité. Et croyez-moi, c'est le party ! Ce *brainstorming* nous permet de regrouper plusieurs de leurs intérêts, de leurs questionnements et de leurs préjugés. On commence alors à voir un petit peu ce qui les habite : les préjugés, les stéréotypes, les modèles, les messages sociaux (via la pornographie, les clips et compagnie). Tout sort, comme, par exemple : « Les Québécoises sont des filles plus faciles que les filles d'une autre origine ». Et d'ailleurs, très souvent, l'une des idées est qu'on s'amuse avec les Québécoises mais qu'on marie une fille de notre origine. Il y a donc beaucoup de travail de démystification à faire. Le rôle homme/femme, la contraception, la masturbation, l'homosexualité, le plaisir, la communication, la tendresse, l'amour, le respect du choix, du rythme et de l'intimité du couple, la responsabilité morale et la responsabilité légale sont tous des sujets qu'on aborde en fonction de ce qui est ressorti du *brainstorming*. Il faut ensuite regrouper les préoccupations des jeunes.

Je pense que c'est un homme qui doit travailler avec eux parce qu'ils ne vont pas s'ouvrir de la même façon avec une femme.

Ne prenez pas pour acquis que ce qui va de soi pour nous va de soi pour eux.

4. **Discussion réflexive et échanges sur les croyances, les préjugés et les questionnements qui sont mis à jour**

Alors l'activité est assez simple, c'est presque gênant de vous le dire... En fait, il s'agit de susciter une discussion réflexive et des échanges sur les croyances, les préjugés, et de tout ce qui est sorti au tableau. On se sert des contradictions en les reflétant, on se sert aussi des similitudes pour nommer, pour mettre en évidence certaines choses. Évidemment, je pense qu'on n'y échappe pas, on va saupoudrer un peu de nous-même, de nos biais personnels à travers les valeurs qu'on véhicule. On peut mettre l'accent sur les forces en présence et dire : « Ah, c'est intéressant ce que tu soulignes. Toi tu dis ça, l'autre dit le contraire. Pourquoi ? ».

- **Ce qui ressort de ces échanges**

C'est très simple, puisque ce sont les jeunes qui donnent toutes les réponses et qui arrivent par déduction à se remettre en question. Les résultats concrets de ces échanges, dans les classes d'accueil, ont été une baisse des conflits entre les garçons et les filles, parce que tout le harcèlement, toutes les façons maladroites d'aborder l'autre ont diminué.

Ce qui ressort également, c'est que la sexualité et les rapports amoureux peuvent servir deux causes :

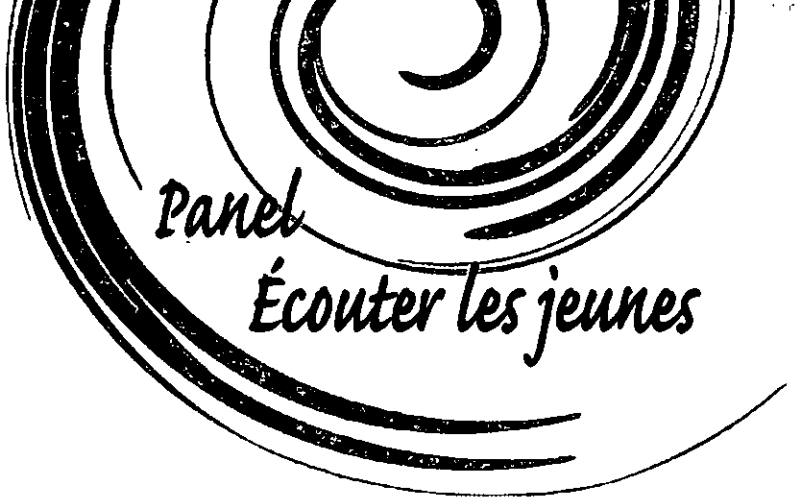
- Contrôler, abuser, dominer, consommer, impressionner, se valoriser.
- Communiquer, se rapprocher, partager, développer l'intimité et se développer comme personne, avoir du plaisir.

On envoie ainsi un petit message moral. L'image pour illustrer l'idéal, c'est l'alignement de la tête, du cœur et du corps.

LES CONSTATS PRINCIPAUX

Ainsi, le principal constat est qu'il n'est pas nécessaire de leur offrir nos valeurs. Il vaut mieux les mettre dans un contexte où ils peuvent questionner leurs propres valeurs, confronter leurs idées, créer des débats et susciter la réflexion à partir de toutes ces nouvelles données. Et toutes les contradictions, tous les éléments mis ainsi en relief créent une espèce d'incubateur de nouvelles pensées et de nouvelles valeurs, un moment tout à fait capital de leur développement d'adolescents.

Deuxième élément : ne prenez pas pour acquis que ce qui va de soi pour nous va de soi pour eux. C'est ça que j'ai appris dans les classes d'accueil, et demandez-vous aussi, finalement, si en tant qu'adolescent au Burundi, dans la confusion la plus totale, vous auriez aimé que quelqu'un vous aborde avec ces questions. Merci beaucoup.



Danielle Monast

Psychologue clinicienne
CLSC Côte-des-Neiges

Je veux d'abord remercier les organisateurs de ce colloque de me donner l'occasion de m'adresser à vous aujourd'hui. Malgré mes nombreuses années de travail auprès des adolescents, je n'ai pris que très rarement l'opportunité de parler de ma pratique clinique.

Les demandes des adolescents me sont adressées par des collègues, par des parents ou par eux-mêmes. Je les reçois dans un cadre volontaire, dans un espace confidentiel et individuel quoique parfois, ils viennent accompagnés d'une amie ou d'un petit copain, mais cela est beaucoup plus rare.

S'il est un thème pour lequel ils consultent en psychologie, c'est bien celui des relations amoureuses. Qu'est–ce qu'on peut bien entendre de leurs plaintes, de leur souffrance, de leurs questionnements sur ce sujet ?

Les adolescents viennent consulter en crise, au moment d'une rupture amoureuse, lorsqu'ils sont happés par cette expérience troublante pour eux qui est celle de la séparation et du manque. Ils sont alors envahis par le manque de l'autre et tout les ramène à ce manque...ils n'arrivent plus à penser, à vivre. La séparation

Les adolescents viennent consulter en crise, au moment d'une rupture amoureuse, lorsqu'ils sont happés par cette expérience troublante pour eux.

leur est insupportable. Ils ne se comprennent plus et veulent parler de cette souffrance.

Certains viennent consulter parce qu'ils souffrent de leur incapacité à entrer en contact avec l'autre sexe, et se demandent alors qu'est-ce qui leur manque et qui empêche la rencontre amoureuse ? Enfin, d'autres viennent et questionnent leur orientation sexuelle et la possibilité elle-même d'imaginer une relation amoureuse réelle.

La question des relations amoureuses chez les adolescents implique plusieurs dimensions et je ne peux pas toutes les aborder aujourd'hui.

1. La première dimension concerne notamment la question de leur sexualité, c'est-à-dire, la possibilité réelle d'une rencontre sexuelle.
2. La seconde concerne la condition humaine et l'impossible complétude subjective : « trouver sa douce moitié et ne faire qu'un avec elle ». C'est une découverte douloureuse pour les adolescents, puisque cela entame leur fantasme d'être TOUT pour l'autre et que l'autre soit TOUT pour soi, donc, être ainsi complètement à l'abri du manque.
3. Enfin la dernière dimension, et nous nous y arrêterons plus longuement, concerne la question de la séparation /distance avec les parents et engendre pour chacun un travail de subjectivation important et nécessaire qui n'est pas sans embûches et sans problèmes pour l'adolescent.

Nous allons donc insister sur cet aspect du passage à l'adolescence qui implique les parents, non pas concrètement, dans cet espace d'écoute où je les reçois, mais dans le discours des adolescents, lorsque ceux-ci sont amenés à prendre une distance et à s'engager dans ce passage.

LA PEINE D'AMOUR

La peine d'amour engage l'adolescent dans un temps de passage, un temps de deuil de l'enfance, mais surtout de mise à distance avec les parents. Précisons qu'il ne s'agit pas d'une distance physique mais bien d'une distance psychique qui, lorsqu'elle est impossible voire empêchée, peut s'exprimer par une distance physique, ce que l'on retrouve parfois dans la fugue qui est une mise à distance totale des parents.

Peut-on entrevoir et entendre la question des relations amoureuses à l'adolescence et donc de la séparation (indissociables à cet âge-là) comme une tentative de subjectivation, une expérience relationnelle qui vise à introduire un tiers, une altérité, un ailleurs, du non-familial ? Cette expérience amoureuse et son corrélat, la séparation, visent ainsi à produire un écart, un espace où est en jeu pour l'adolescent un véritable travail de mise à distance de ce qu'il était jusque-là, de ce que représentait pour lui sa famille et de ce qu'il représentait pour sa famille. Dans ce travail de séparation d'avec les parents, les adolescents inventent et créent des espaces de rencontres amoureuses qui sont déterminés par l'espace de subjectivation que la famille leur donne ou pas (à cet égard,

Internet et le clavardage jouent un rôle non négligeable pour certains adolescents).

Par exemple, une jeune fille d'origine chinoise profitera de ses cours de mandarin pour rencontrer son petit copain le week-end; une autre s'inscrira aux Cadets pour avoir la possibilité de sortir avec son copain. Une autre, qui est confinée totalement dans l'espace familial, utilisera le clavardage pour communiquer avec celui qu'elle nomme son amoureux, qui vit au Moyen-Orient... et qu'elle n'a jamais rencontré réellement. Ainsi ils mettent à l'épreuve leur capacité de se distancier /séparer de leur espace familial tout en préservant une position de respect face aux demandes parentales.

Lorsqu'ils consultent, le travail clinique avec eux consiste essentiellement à écouter les différents registres à partir desquels ils parleront de cette rupture amoureuse/ séparation avec les parents. Déjà, pour eux, venir en parler au CLSC, c'est un acte subjectif qui crée une certaine distance avec les parents! Il est toujours étonnant d'entendre la correspondance et l'écho des différents registres qui s'entremêlent. Tout en étant très attentive au registre immédiat de la rupture amoureuse, registre où se loge la demande de consultation de l'adolescent, il faut entendre ce qui se joue aussi de sa position subjective dans la constellation familiale en regard avec ce temps de mise à distance /séparation avec les parents ou avec un parent spécifiquement. Je constate, en effet, que les deux parents ne sont pas convoqués de la même façon pour chaque adolescent.

UN THÉ AU CLSC

Je vais brièvement présenter une vignette clinique pour illustrer ce travail d'écoute. Je l'ai intitulée : *Un thé au CLSC.*

Il s'agit d'une jeune fille de 15 ans, d'origine sino-vietnamienne, née au Québec et fréquentant l'école secondaire du quartier. Elle m'est référée par une infirmière à l'école qui est membre de l'équipe Jeunesse du CLSC où je travaille. La jeune fille présente alors des symptômes dépressifs en lien avec une rupture amoureuse récente. De plus, elle présente des symptômes d'auto-mutilation sous la forme d'impulsions (elle se « coupe » dit-elle, avec un exacto sur les avant-bras). Bien entendu, elle n'arrive pas à comprendre ses gestes impulsifs. Elle en parle ouvertement, mais l'important pour elle, ce qui la fait souffrir, c'est la rupture amoureuse et l'envahissement de ses pensées par cet événement, la nostalgie de cette relation amoureuse et sa conviction qu'il n'y aura plus jamais de rencontre amoureuse dans sa vie. Bref, c'est véritablement tragique pour elle. Elle ne peut pas en parler avec ses parents qui n'ont rien remarqué de son état actuel.
L'infirmière, de son côté, poursuit un travail important de soutien dans l'espace scolaire alors que la jeune fille consulte au CLSC. Elle est en droit de consulter sans l'autorisation de ses parents, mais l'infirmière et moi comprenons qu'il y a aussi, dans les symptômes qu'elle présente, un appel adressé aux parents. L'infirmière et la jeune fille conviennent ensemble de prévenir les parents de son malaise et s'entendent sur la façon de leur en parler sans mentionner

La peine d'amour engage l'adolescent dans un temps de passage, un temps de deuil de l'enfance, mais surtout de mise à distance avec les parents.

la rupture amoureuse, puisque les parents ne connaissaient pas l'existence de cette relation; la jeune fille n'a pas voulu parler de ses impulsions mutilatoires et, finalement, elles conviennent de parler « d'un mal-être lié à des questions d'adolescence et à un stress important à l'école ». Les parents, soucieux du bien-être de leur fille, ont été ouverts à entendre ce que l'infirmière leur a dit. De plus, celle-ci les a informés de la consultation en psychologie (avec l'accord de la jeune fille). Nous nous sommes donc entendues, elle et moi, sur ce que je pouvais révéler à son père qui avait demandé à me parler. Enfin, lors de ses interactions avec l'infirmière, celle-ci lui avait proposé de déposer son exacto à son bureau. Elle le lui redonnerait lorsqu'elle le demanderait. On peut voir ici le travail important et significatif de l'infirmière scolaire visant à contenir les impulsions et permettant une réouverture au dialogue entre la jeune fille et ses parents.

Aménager un espace de dialogue entre les parents et la jeune fille a été très important.

Aménager un espace de dialogue entre les parents et la jeune fille a été très important : ceux-ci ne savaient pas ce que représentent le passage adolescent dans un pays autre, différent de celui où ils ont traversé ce moment de leur vie. Ils ont à apprendre de leur fille dans cette expérience qui demeure étrangère à ce qu'ils ont vécu.

En ce qui concerne le travail psychologique, il a consisté à entendre la souffrance, le sens de cette perte pour cette jeune fille. Elle a fait un travail psychique important de mise en mots, de nomination de ce que représentait cette relation amoureuse, et un travail de deuil d'un idéal de complétude; bref, un travail de symbolisation de la coupure :

- coupure avec son enfance et entrée dans le passage adolescent, dans cet espace d'entre-deux, dans cette temporalité spécifique et irréversible;
- coupure avec les parents, mise à distance et temps de subjectivation où elle doit décider elle-même de ses investissements affectifs et relationnels, et ce, en dehors de la famille;
- coupure avec cet idéal qui relève du fantasme de complétude, de bonheur total et de l'absence du manque;
- coupure avec la culture de ses parents où la question des relations amoureuses ne se pose qu'après les études supérieures;
- enfin, coupure avec le pays d'origine des parents puisqu'elle doit, comme sujet et citoyenne, s'inscrire dans un champ social et culturel autre, traversé et métissé par une hétérogénéité de signifiants culturels.

C'est un travail psychique important que nous avons fait en avançant à petit pas avec ce qu'elle apportait dans son discours, ses symptômes et ses silences. Ainsi, l'écoute de ces multiples registres, comme autant de fils qui s'entrecroisent et qu'il faut arriver à suivre pour ne pas en privilégier un seul et qui est celui qui nous apparaît prédominant, celui de la différence ethnique. Et ce, même si dès le départ, elle avait parlé de l'interdit parental (qu'elle reliait à l'aspect culturel) concernant la fréquentation des garçons…

Au terme de notre travail, elle m'apporta un cadeau (c'était le premier cadeau que

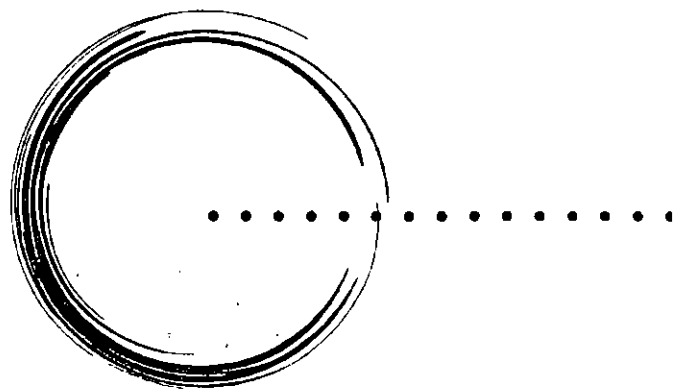
je recevais de la part d'une adolescente), un sac contenant quatre boîtes de thé chinois (son père importait du thé dans le cadre de son travail) et une carte. Elle exprimait sa reconnaissance du travail accompli et du fait qu'elle avait beaucoup appris sur elle-même et sur ce qu'était le travail psychologique. Après la lecture de la carte, elle m'a expliqué comment on doit faire le thé et m'énuméra toutes les vertus de cette boisson. Je l'ai alors écoutée, surprise et émue, pensant à la transmission et au partage d'une culture dans le cadre d'une rencontre authentique. Elle reprenait les effets de la transmission de la culture de ses parents, qu'elle faisait sienne, tout en maintenant cet écart avec eux, ce qui lui permettait de parler en son nom dans l'échange et la parole. Dans cet espace, nous avons pris le thé au CLSC.

EN CONCLUSION :

Écouter les adolescents et entendre la singularité de chacun

Ainsi, je dirai, pour paraphraser le thème du colloque, qu'au-delà de la diversité culturelle, il est important d'écouter les adolescents et d'entendre la singularité de chacun : comment parlent-ils de leur souffrance, de leur culture, de leur histoire, mais aussi entendre leurs désirs projetés dans le futur. Lorsque leur espace de vie est préservé, les adolescents sont soucieux de leur avenir même s'ils sont souvent pris dans l'ici et le maintenant qui, parfois, les débordent... Ainsi, comment entendre cette singularité en ne la rabattant pas sur le groupe culturel et la famille ? Le défi, pour l'adolescent, c'est de devenir un sujet tout en maintenant un dialogue et un lien avec sa famille et sa culture. Lui donne-t-on le droit et l'opportunité d'exprimer sa différence ? Le piège dans l'intervention serait de le confiner à l'espace familial sous prétexte que la dimension ethnique doit prévaloir et ainsi, de l'enfermer dans un espace qu'il ne pourra quitter qu'avec grand fracas en rompant le dialogue. La question de la différence est au cœur de l'adolescence, et elle concerne tous les adolescents lorsqu'ils ont à « s'exiler » de l'espace familial. EXISTER concerne cet exil psychique. Celui-ci est nécessaire pour leur devenir et leur inscription sociale dans le champ culturel métissé qu'ils investissent comme sujet et comme citoyen.

Le défi, pour l'adolescent, c'est de devenir un sujet tout en maintenant un dialogue et un lien avec sa famille et sa culture. Lui donne-t-on le droit et l'opportunité d'exprimer sa différence ?



Panel

La médiation culturelle: stratégie d'intervention auprès des familles immigrantes

Marcia Da Silva

Travailleuse sociale
CLSC St-Louis-du-Parc

Probablement à cause de mon intérêt tant personnel que culturel et professionnel envers la famille, je ne travaille pas avec un jeune sans faire une relation avec son contexte familial. Même si la loi me permet d'offrir mes services à des jeunes de 14 ans sans en référer à ses parents, quand je rencontre un jeune en bas de 16 ans, je travaille beaucoup à partir de son contexte familial, avec son consentement bien sûr. Je suis 100% d'accord avec tout ce qui s'est dit ici depuis ce matin, mais à chaque fois que je participe à un colloque comme intervenante, je pense souvent que c'est facile à dire, mais pas toujours facile à faire à cause des croyances, des valeurs et des pressions institutionnelles.

LE DÉCHIREMENT CHEZ LES JEUNES ENTRE LES VALEURS DE LA CULTURE D'ORIGINE ET CELLES DE LA SOCIÉTÉ D'ACCUEIL

- *Les conflits des valeurs*
- *La communication familiale*
- *Les comportements socioculturels*
- *Le processus d'acculturation*
- *La recherche identitaire*

Ne sommes-nous pas parfois en train de construire une fausse identité chez ces jeunes, les rendant encore plus confus quand ils sont pris entre deux réalités culturelles?

J'aimerais partager avec vous mes questions sur notre responsabilité professionnelle dans l'accompagnement des jeunes issus de familles immigrantes. Je vais également vous parler de mon travail avec les familles pour les aider dans leur processus d'acculturation (intégration). Je me questionne toujours, dans le but de favoriser une adaptation aux valeurs majoritaires et aux connaissances rapides de leurs droits dans la société d'accueil. Ne sommes-nous pas parfois en train de construire une fausse identité chez ces jeunes, les rendant encore plus confus quand ils sont pris entre deux réalités culturelles ? C'est important de les aider à comprendre ces deux réalités et de les aider à composer avec les contradictions de leurs valeurs familiales et sociales.

Mon inquiétude est qu'avec notre intervention, nous remettons en question leurs valeurs familiales sans par ailleurs être en mesure de leur donner un autre soutien, aussi important que celui du lien familial, pour les soutenir dans la construction de leur identité. Comment pouvons-nous vraiment aider les jeunes quand nous n'osons pas parler et aborder avec eux et leurs parents certains sujets tabous, comme les valeurs religieuses par exemple ? Au Québec, la société est passée d'un extrême à l'autre : d'une société très religieuse auparavant à une société où on ne parle plus de religion et parfois, cette omission se fait au nom du respect et de l'égalité. Ou encore, nous sommes gênés de parler de sexe aux parents qui viennent d'une autre culture. Parfois comme intervenant, quand on ne comprend pas quelque chose ou qu'on n'est pas d'accord avec, on préfère ne pas en parler.

LE MYTHE DE L'ÉGALITÉ SOCIOCULTURELLE

- *Culture majoritaire versus culture minoritaire*
- *Culture dominante versus culture dominée*
- *Manque d'opportunité socio économiquement égalitaire*
- *La survie culturelle et la non définition des valeurs : un piège dans l'ouverture à d'autres systèmes culturels*

Pour arriver à bien intervenir, je pense qu'il faut se demander, en tant qu'individu et professionnel travaillant auprès des populations immigrantes, quel est notre seuil de tolérance personnel à d'autres systèmes de valeurs. Comme le suggère Cohen-Émerique, le professionnel doit passer d'abord par les étapes préliminaires de sensibilisation et d'adaptation au respect des différences en prenant conscience de ses préjugés et de ses attitudes ethnocentriques. Le respect, l'ouverture, l'acceptation de la différence, c'est un défi indispensable au travail en contexte multiethnique. Il est également important de prendre conscience, au niveau sociopolitique, du pouvoir de la culture majoritaire versus les cultures minoritaires.

LE RESPECT, L'OUVERTURE ET L'ACCEPTATION DES DIFFÉRENCES : un défi indispensable au travail en contexte multiethnique

- *La reconnaissance de ses propres valeurs*
- *La confrontation à d'autres systèmes de valeurs*
- *Nos préjugés et attitudes envers « l'incompréhensible »*
- *La prise de conscience*

Il faut aussi faire une réflexion sur le processus de rupture identitaire vécu par ces jeunes aux plans individuel, familial et culturel. On a vu très clairement ce matin que ce processus est différent d'un individu à l'autre, d'une famille à l'autre. Il y a des personnes qui vont s'intégrer plus vite, d'autres qui vont assimiler complètement la nouvelle culture, d'autres qui vont s'adapter aux circonstances imposées par le processus migratoire. Cette réflexion sur où est rendu le jeune comme membre de la famille, je la fais avec lui et sa famille. C'est pour eux et avec eux qu'on fait cela, ce n'est pas pour nous.

RUPTURE IDENTITAIRE INDIVIDUELLE ET FAMILIALE

Dans mon intervention, je réfléchis aussi sur les rôles donnés à la famille et à chaque membre quand la situation change dans la nouvelle société; par exemple, les femmes qui ne travaillaient pas là-bas et qui vont travailler ici. Ou encore, l'enfant plus jeune qui apprend la langue de la société d'accueil plus rapidement que ses parents et qui leur sert d'interprète. C'est un changement de rôle, car les parents perdent un peu d'autorité.

RUPTURE IDENTITAIRE CULTURELLE

Quand l'écart culturel est grand, le membre de la famille qui est plus proche des valeurs culturelles de la société d'accueil s'éloigne des autres membres qui sont plus proches des valeurs culturelles d'origine. Cela génère parfois des conflits familiaux. Le psychiatre Carlo Sterlin a appelé cela « l'adaptation différentielle d'un même schéma familial ». Chaque membre de la famille est à un niveau différent dans son processus d'adaptation ou d'intégration à la culture d'accueil. La famille peut alors retenir certaines valeurs de la culture d'origine pour ne pas perdre l'adhésion des membres, surtout celle des enfants et des jeunes.

LA RECONSTRUCTION IDENTITAIRE DES JEUNES DANS LEUR CONTEXTE FAMILIAL

C'est important, à mon avis, d'aider les jeunes à la reconstruction de leur identité dans leur contexte familial. Cette reconstruction identitaire passe par la réflexion avec eux sur la différence des valeurs familiales et sociales, le recadrage de ces valeurs et la compréhension des pressions sociales. Il faut comprendre qu'ils vivent des pressions, qu'ils sont déchirés, comme nous avons entendu tantôt et il ne faut pas nier qu'il y a des pressions sociales qui exigent qu'ils se comportent comme les autres, comme la majorité.

À mon avis, notre intervention doit aider à rétablir les liens familiaux et à médiatiser des conflits. J'ai essayé de faire un schéma d'intervention pour qu'il soit un peu plus clair, même si c'est une intervention complexe, loin d'être simple.

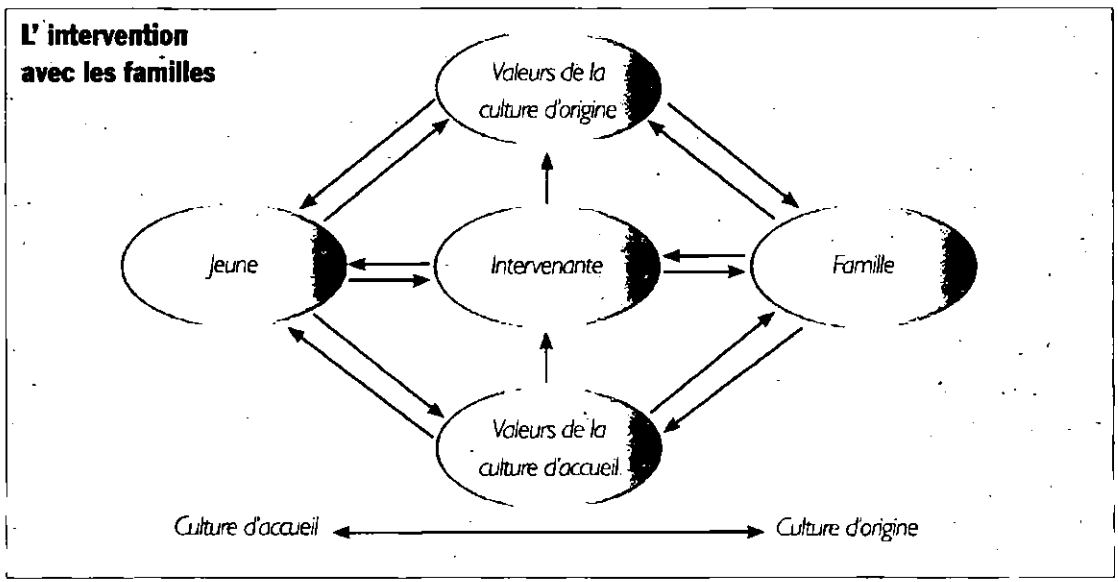
Quand le jeune transmet à l'intervenant sa souffrance, ce qu'il vit, il faut recadrer avec lui ses sentiments, l'aider à comprendre un peu les pressions culturelles qu'il subit de la part de la société d'accueil et l'aider à identifier ses valeurs, comment il perçoit les valeurs de la société d'accueil et celles de sa culture d'origine. Et le même processus pourra être fait avec la famille, si le jeune donne sa permission.

L'intervenant aussi reçoit des pressions de la culture d'accueil. Nous ne pouvons pas nier que comme travailleuse sociale en CLSC, nous représentons l'État, et l'immigrant nous voit comme représentante de la société majoritaire, de la culture majoritaire. Il est important d'être conscient de cette réalité. Mais, à mon avis, l'intervenant a le devoir de réfléchir aussi sur les valeurs de la culture d'accueil avec la famille et avec le jeune.

LE RÔLE DU PROFESSIONNEL

- *Observateur*
- *Apprenti*
- *Accompagnateur*
- *Conseiller*
- *Traducteur/Interprète*
- *Éducateur*
- *Intervenant*
- *Thérapeute*
- *Médiateur*

Avec mon expérience, je me suis rendu



compte que nous portons, comme intervenants, plusieurs chapeaux quand nous travaillons avec les familles immigrantes. Nous sommes des observateurs et il faut être attentifs à nos préjugés et ouverts aux autres cultures. Il faut aussi avouer que parfois, en tant que professionnels, nous avons beaucoup de difficulté à être dans une position d'apprentissage. Nous devons aussi les accompagner, les conseiller et parfois servir d'interprètes face aux valeurs culturelles de la société d'accueil. Nous sommes également des éducateurs, si la personne vit des deuils, nous irons faire un travail thérapeutique. Et nous faisons aussi beaucoup de médiation culturelle.

On peut dire que l'objectif même de l'intervention est d'aider le jeune dans son contexte familial, mais aussi d'aider la famille. Avec le jeune, nous allons chercher qu'est-ce qu'il peut faire, ce qu'il veut garder de sa culture d'origine et ce qu'il veut prendre de la culture d'accueil. Il faut que le jeune et sa famille soient conscients qu'au Québec, il y a une tolérance sociale pour certains comportements, mais pas pour d'autres, car il y a certaines attitudes que la loi ne leur permet pas d'avoir. Par contre, il y a d'autres comportements que la famille peut maintenir en vivant ici.

EXEMPLES DE SITUATIONS CLINIQUES DANS UN CONTEXTE MULTIDISCIPLINAIRE

Je vais vous donner un exemple pour vous aider à comprendre plus rapidement la question de perception des valeurs.

- **Exemple 1 :**

Je pense à une mère qui était extrêmement fâchée. Elle me demandait comment elle pouvait faire une plainte à l'école, parce qu'elle avait appris que sa fille avait reçu des cours d'éducation sexuelle à l'école. Sa fille avait 14 ans et la mère trouvait qu'elle n'était pas prête. Bien sûr, sa fille était fâchée et gênée par l'attitude de sa mère. J'ai alors demandé à la mère si elle avait déjà parlé avec sa fille de la sexualité et aussi, si elle lui avait déjà expliqué comment cela s'était passé pour elle quand elle était jeune. Sa réponse fût négative : « On ne parle pas de cela ». Alors, je l'ai amenée à réfléchir sur le fait que si elle ne parlait pas de ses valeurs à sa fille, sa fille ne connaîtrait que la vision de l'école et de la société québécoise. Tandis que, si elle en parlait avec sa fille, celle-ci aurait une autre vision et elle pourrait éventuellement choisir ce qui lui convient à partir des deux informations reçues. Avec la jeune, je lui ai dit que probablement, sa mère était étonnée ou peut-être même jalouse parce qu'elle en connaissait beaucoup plus qu'elle à cet âge-là sur la sexualité. Ce genre d'histoire arrive aussi entre les différentes générations au Québec.

Malheureusement, toutes ces questions ne sont pas toujours aussi simples. Je vais partager avec vous deux cas pratiques pour vous aider à voir que oui, l'intervention est longue, qu'elle demande du temps, mais que c'est possible de la faire.

Nous allons chercher qu'est-ce qu'il peut faire, ce qu'il veut garder de sa culture d'origine et ce qu'il veut prendre de la culture d'accueil.

- **Exemple 2 :**

Une mère colombienne s'était séparée suite à une situation de violence conjugale et elle voulait que son fils de 12 ans participe, malgré sa volonté, à un groupe pour les enfants témoins de violence conjugale que j'animais avec une psychoéducatrice d'une maison d'hébergement, dans le cadre d'un projet de la Table de concertation.

En tant que travailleuse sociale, j'ai rencontré la mère seule, tandis que la psychoéducatrice de la maison d'hébergement rencontrait l'enfant tout seul. Après cette rencontre, la psychoéducatrice n'était pas d'accord que l'enfant y participe contre sa volonté. Bien sûr, je trouvais tout à fait légitime qu'à cet âge-là, l'enfant choisisse. Cependant, je n'étais pas d'accord de refuser l'enfant pour trois raisons : je connaissais la culture et je savais que dans cette culture, l'autorité parentale était une valeur importante à cet âge-là, car, pour les parents, « un parent sait ce qui est le mieux pour son enfant de 12 ans ». Après la rencontre individuelle avec la mère, je m'étais rendu compte qu'à cause de son cheminement personnel en tant que femme battue, elle pouvait être un membre important dans le groupe de mères et je ne voulais pas qu'on la perde. J'étais également convaincue que l'enfant aurait profité de l'intervention.

En recadrant des valeurs opposées, nous avons pu déterminer quels compromis pouvaient être acceptables pour les deux parties.

Après discussion, la psychoéducatrice accepta que nous rencontrions ensemble la mère et l'enfant pour leur proposer un compromis acceptable. Nous avons demandé à la mère si elle accepterait que son fils participe à trois rencontres et qu'à la fin de ces trois rencontres, il décide s'il voulait continuer ou pas à y participer. D'autre part, nous avons demandé au jeune s'il pouvait s'engager à participer volontairement aux trois premières rencontres. Les deux ont accepté notre proposition. Le jeune a participé aux quinze rencontres et il a convaincu son plus jeune frère de participer à un autre groupe. C'était une intervention d'ouverture. En recadrant des valeurs opposées, nous avons pu déterminer quels compromis pouvaient être acceptables pour les deux parties.

- **Exemple 3 :**

C'est un cas un peu plus complexe, c'est l'histoire d'une jeune fille d'origine portugaise, âgée de 12 ans. Cette famille m'était référée par une travailleuse sociale de l'école parce que ses parents parlaient portugais et que je parlais portugais. J'étais encore dans le processus d'évaluation, j'avais visité le domicile à quelques reprises. Un après-midi, la jeune fille s'est présentée au sans rendez-vous médical du CLSC pour la pilule du lendemain. Elle a dit au médecin que son père était très violent et qu'il allait la tuer s'il apprenait qu'elle était active sexuellement. Le médecin m'appela parce que la jeune avait dit que je connaissais ses parents. Il était dans une impasse éthique à cause de la loi, il ne pouvait pas prescrire la pilule du

lendemain, mais il était très inquiet du risque de violence de la part du père.

J'étais bien contente que le médecin me demande mon avis. Nous avons discuté de la situation et nous avons expliqué à la jeune que le médecin devait demander la permission à ses parents pour lui donner la pilule. Nous avons convenu de contacter la mère qui travaillait dans une manufacture. J'avais son numéro de téléphone au travail. Je l'ai appelée et je lui ai expliqué que sa fille était au CLSC. Je la rassurai sur le fait qu'elle n'était pas blessée, mais que c'était important qu'elle vienne au CLSC le plus rapidement possible pour nous rencontrer. La mère arriva et nous lui avons expliqué la situation. Je lui ai demandé si elle était prête à être grand-mère dans neuf mois. Lors de notre intervention avec elle, nous lui avons laissé le pouvoir de décision. La mère était prise entre le risque de devenir grand-mère et le conflit culturel de cacher ce fait à son époux, parce que dans la culture portugaise, les décisions doivent passer par le père. Nous avons vu que le risque de violence du père envers la jeune était tout à fait présent, mais la mère était déchirée à la pensée d'agir sans le consentement de son époux. Nous lui avons alors proposé de la soutenir face à ce conflit culturel imposé par son rôle d'épouse. Elle a finalement accepté d'autoriser le médecin à prescrire la pilule du lendemain à sa fille et aussi, que cette dernière rencontre l'infirmière pour avoir des conseils sur les relations sexuelles protégées, afin que la situation ne se répète pas. Dans cet exemple, nous avons donc laissé la mère faire son choix. Nous n'avions pas à lui dire quelle était la meilleure décision à prendre.

EN CONCLUSION

Je suis tout à fait d'accord avec certaines valeurs pour lesquelles nous luttons depuis des années, comme les rapports égalitaires entre hommes et femmes. Mais je trouve qu'il faut faire attention, quand les personnes viennent nous rencontrer pour un problème à notre bureau ou à domicile, car ces personnes sont souffrantes. Et il ne faut pas oublier que nous sommes là avant tout pour aider les gens dans leurs difficultés. Ce n'est pas le moment de revendiquer des valeurs et de vouloir transmettre certaines valeurs que nous prenons pour acquises dans notre société. Je pense que ce genre de revendications doit plutôt se faire au niveau social et politique, par exemple, en participant à des associations de défense des droits. Nous avons tout à fait le droit et le devoir de le faire. Merci.

Nous sommes là avant tout pour aider les gens dans leurs difficultés. Ce n'est pas le moment de revendiquer des valeurs.

Panel
Point de vue d'un enseignant

Bélaïd Serkhane

Enseignant
École Monseigneur Richard

Je tiens à vous préciser que mon intervention se présente sous la forme d'un témoignage d'enseignant et non de psychoéducateur, de psychologue ou autre spécialiste des problèmes juvéniles. Ce que je vous livre donc aujourd'hui est le produit de mon expérience et non d'une étude spécialisée sur le comportement des adolescents.

Cette intervention contient deux volets. Le premier volet traite de la stratégie que j'utilise avec mes élèves des classes régulières pour les sensibiliser à la lutte contre la violence dans les relations amoureuses. Le second, je l'intitulerais « Diversité culturelle et relations harmonieuses ». Il est plutôt axé sur ma démarche pour amener les élèves des classes d'accueil, sinon à adhérer aux valeurs de leur nouvel environnement, du moins à les comprendre, à les accepter.

Ainsi, je suis professeur de français. J'enseigne depuis 1973 et j'ai exercé dans des collèges et lycées en Algérie et en République des Seychelles. J'ai immigré au Québec en 1999. En mars 2000, une école de Montréal m'a offert un poste de français pour des classes de secondaire quatre.

Amener les élèves des classes d'accueil, sinon à adhérer aux valeurs de leur nouvel environnement, du moins à les comprendre, à les accepter.

DES SIMILITUDES ENTRE LES CLASSES AU QUÉBEC, EN ALGÉRIE OU AUX SEYCHELLES

- **Premier constat : Une même dynamique de groupe**

La dynamique de groupe joue de la même façon dans toutes les classes mixtes, ici comme en Algérie ou aux Seychelles. Là comme ailleurs, les garçons tentent de s'imposer par la pression morale, la violence verbale ou la menace physique, s'il le faut. Leurs cibles : les filles et les « premiers de classe», les bolés, comme on dit ici. Les garçons peuvent ne pas tous se connaître dans les premiers jours d'école, mais chacun finira, à de rares exceptions qui deviendront généralement des souffre-douleur, par se fondre dans le groupe et par en adopter le langage et le comportement. Les filles, quant à elles, pour avoir la paix ou pour entrer dans leurs bonnes grâces, se font toutes petites ou acquiescent aux doléances de leurs condisciples masculins. S'il s'en trouve une qui se permet de les ignorer ou de les défier, c'est qu'elle est protégée par quelques « chums » particulièrement solides d'une autre classe.

Ils mettaient en veilleuse leurs dissensions lorsque leur statut de mâles dominants était en jeu.

Cette dynamique peut être plus ou moins sournoise, plus ou moins violente, ne se révéler que dans des situations particulières. Elle est néanmoins une réalité qui reste une contrainte incontournable dans la gestion de classe. Un fait tout singulier est cependant à noter : ces élèves de secondaire quatre, majoritairement issus d'origines ethniques (haïtienne, jamaïcaine et grecque) qui se détestaient cordialement les unes les autres et n'hésitaient pas à se le prouver mutuellement après la classe par de méchantes batailles, semblaient pourtant unis par un esprit de corps inouï et mettaient en veilleuse leurs dissensions lorsque leur statut de mâles dominants était en jeu dans la classe. Mais alors, la dynamique de groupe aurait-elle un côté positif, celui parfois de transcender les clivages ethniques ? C'est cet aspect que je ne manquerai pas d'exploiter chez mes élèves d'accueil, comme on le verra dans le second volet de cette intervention.

- **Deuxième constat : Une même stratégie pour libérer l'esprit des jeunes**

La même stratégie que j'utilisais avec succès dans mes classes en Algérie et aux Seychelles pour « soustraire », le temps d'une réflexion, ces jeunes à la pression mentale de cette dynamique, pour « libérer » leur esprit et ainsi les sensibiliser à certaines problématiques délicates, cette même stratégie semble avoir fonctionné à Mont-Royal quelques semaines après.

L'ÉTUDE DE L'ARGUMENTATION

Dans mon enseignement, un large volet est consacré à l'étude de l'argumentation. Cette étude nous donne l'occasion de débattre de thèmes relevés dans l'actualité,

choisis dans quelques textes ou prévus dans le programme. Il s'agit bien sûr de dire si l'on est pour ou contre et de défendre sa thèse à l'aide d'arguments pertinents. Le choix de thèmes aussi variés que la peine de mort, l'euthanasie, l'avortement, les méfaits du tabac, la violence à la télévision ou le décrochage scolaire ne pose généralement aucun problème : les élèves s'expriment, émettent librement leur véritable opinion. Mais deux thèmes m'ont toujours paru faire exception : le taxage et les relations amoureuses.

Pour le taxage, les élèves se contentent de ressasser à l'unisson qu'ils sont contre; pour plus de crédibilité, certains avoueront, sourire en coin, l'avoir peut-être exercé un jour, mais avoir compris depuis que « c'est immoral, pas bien, criminel même, et que plus jamais, etc. ».

Pour les relations amoureuses, la dynamique de groupe reprend ses droits. C'est elle qui définit presque ce que chaque garçon devra dire. Et chacun, au risque d'être rejeté, étiqueté, devra donner la preuve de son adhésion aux valeurs communes. Le mâle est conquérant, la femelle est conquête. L'homme prend, la femme se donne. L'amour est un rapport de force. Avouer ouvertement une quelconque faiblesse à l'égard d'une fille contrevient à ce principe, dévalorise aux yeux de ses pairs et fait risquer sa place dans le groupe. Les arguments des garçons seront alors empreints, au pire d'arrogance, au mieux, de condescendance à l'égard du « sexe faible ». Les filles, pour défendre leur orgueil, répondront par des accusations d'immaturité et d'incapacité à gérer des sentiments. Le débat est alors biaisé et l'objectif de conscientisation difficile à atteindre. Pourtant, dans l'intimité d'un tête-à-tête, le même garçon, libéré de l'écoute inquisitrice de ses camarades, sera plus ouvert, et le dialogue, autrement plus productif.

C'est pourquoi, tenant compte de ces observations, j'ai opté pour une stratégie en deux étapes : la première étape, orale, me permet, à moi professeur de langue, de jauger la qualité de leur français parlé, et aux élèves de défendre, chacun à sa façon, l'opinion qui lui convient; la seconde, écrite, où, plusieurs jours après, le temps que les esprits aient suffisamment marinés dans le thème abordé, il est demandé à l'élève de coucher sur le papier les arguments qu'il a utilisés lors du débat oral. Cette seconde étape, sous prétexte d'une évaluation des compétences à l'écrit, devient alors une sorte de tête-à-tête prof-élève, par copie interposée.

La correction de l'exercice sera collective, et consistera en l'analyse critique de la force et de la qualité des arguments relevés des copies. Les élèves sont invités, toujours dans le cadre du cours de français, à contrer ces arguments, énumérés au tableau dans l'anonymat absolu. Tous se mettent alors à corriger et inconsciemment à remettre en cause leurs propres affirmations.

Ainsi, à dynamique de groupe, j'aurai répondu par thérapie de groupe, le sens de thérapie étant évidemment limité par la nature et les contraintes de ma fonction. Certes, je ne

Pour les relations amoureuses, la dynamique de groupe reprend ses droits. C'est elle qui définit presque ce que chaque garçon devra dire.

peux dire avec certitude si cette stratégie atteint à court terme son objectif de sensibilisation, mais je reste persuadé que tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre, elle contribuera, même dans une modeste mesure, au processus de réflexion nécessaire pour une évolution positive du rapport de l'adolescent à cette problématique.

L'ENSEIGNEMENT EN CLASSE D'ACCUEIL

Dans le cursus régulier, l'élève est d'abord un adolescent avant d'être un apprenant ; dans une classe d'accueil, il est d'abord immigrant avant d'être adolescent.

L'année scolaire suivante, j'ai obtenu un poste en classe d'accueil, dans une autre école secondaire de Montréal.

C'était la première fois que j'étais confronté à un même groupe constitué d'apprenants d'âges, d'origines géographiques, raciales, culturelles et de religions aussi diverses. Certes, j'ai exercé aux Seychelles où la clientèle, de classes régulières, était pour moi presque tout aussi cosmopolite. Mais là-bas, c'était moi « l'étranger »; les élèves, eux, s'identifiaient tous à une même nation, à un même peuple, à une même histoire. Ils étaient pour ainsi dire tous liés par un vécu collectif. Ils partageaient les mêmes valeurs sociales, utilisaient un même langage. Il m'était donc assez facile, après une période de familiarisation à ces valeurs et à ce langage, d'échanger avec eux sur des sujets autres que l'étude proprement dite de la langue.

À Montréal par contre, je suis le professeur employé par les institutions de leur nouvelle terre d'accueil pour leur enseigner la langue nationale, les initier au mode de vie du pays, les gagner aux valeurs communes, bref, pour œuvrer à leur intégration dans la société qui sera désormais la leur. De par ma mission donc et malgré ma gueule de métèque, mon accent et la sonorité barbare de mon nom, ce n'est pas moi l'étranger, mais le groupe. Et ce groupe est autant de fois étranger qu'il contient d'ethnies, de cultures et de croyances différentes.

Si l'on peut aisément imaginer la difficulté d'enseigner quelque matière que ce soit dans ces conditions, qu'en est-il de la mission de les gagner aux valeurs communes de la société d'accueil ?

Une collègue, rompue à cette tâche, a eu la gentillesse de me proposer son aide dès mon installation. Notre enseignement en accueil a beaucoup recours à l'image dans un premier temps et le dictionnaire visuel est un outil appréciable pour cela. Ce dictionnaire présente des illustrations minutieusement légendées. L'un des thèmes étudiés est l'anatomie humaine. On y voit un homme et une femme complètement nus, dessinés de dos et de face. La collègue photocopie l'illustration et en remet une à chaque élève. « Au Québec, c'est tout à fait normal, me dit-elle. Et ils sont maintenant au Québec ». J'ai pensé pour ma part que c'était bien maladroit et contre-productif. Que ce n'était guère la stratégie à adopter pour atteindre nos objectifs, ne serait-ce que le premier d'entre eux : l'apprentissage du vocabulaire. Car comment faire travailler cet apprenant si le document qu'on lui propose est perçu dans sa culture comme une représentation pornographique ?

Ma réflexion m'a fait alors saisir une différence dont je ne cesse depuis de tenir compte dans ma pratique de classe : dans le cursus régulier, l'élève est d'abord un adolescent avant d'être un apprenant; dans une classe d'accueil, il est d'abord immigrant avant d'être adolescent. L'immigrant a toujours peur lorsqu'il arrive dans le pays d'accueil. C'est pour lui un grand saut dans l'inconnu. Il appréhende les préjugés, l'isolement culturel et linguistique, les difficultés d'adaptation mais surtout, les agressions contre son intégrité, son identité, ses croyances.

UNE DÉMARCHE EN DEUX ÉTAPES

Et là aussi, ma démarche est en deux étapes : la première, est de l'accueillir, c'est-à-dire – et dans cet ordre – de le reconnaître, de l'accepter, de le rassurer; la seconde sera de l'amener progressivement à réussir son passage de sa condition d'étranger à une vie d'adolescent en harmonie avec son nouvel environnement culturel.

● La première étape : faire en sorte que le message passe en tenant compte de sa réalité

L'élève immigrant est confronté à une double contrainte interculturelle. D'une part, il a ses propres croyances entretenues par le discours dissuasif de parents qui, soucieux de le maintenir dans le giron culturel d'origine, le mettent perpétuellement en garde contre la perte de ses valeurs et de son identité. Ils peuvent, pour ce faire, exploiter les aspects les plus visibles et les plus négatifs, selon leur propre conception, de la société québécoise. D'autre part, il y a les valeurs idéalisées par le professeur, réputées modernes et auxquelles semble adhérer son milieu scolaire.

Tout le monde connaît l'anecdote du petit Africain qui se retrouve dans une école de France et qui sera taxé de fourbe, d'hypocrite et de menteur par l'instituteur qui lui reprochait de ne jamais le regarder en face lorsqu'il lui parlait et qui l'avait puni pour cela. Une autre anecdote met en scène mon propre enfant, ici au Québec. Il était au service de garde sous la surveillance de Christine, son éducatrice. Mon fils est en train de jouer avec ses camarades lorsque l'un de ces derniers lui enlève un crayon. Mon enfant menace de faire appel à l'éducatrice et lance : « Chris... ». Il ne finit pas l'appel que le camarade lui rend son bien. Mais mon fils sera puni parce que son éducatrice a jugé qu'il avait émis un juron réprouvé au Québec.

Si l'instituteur français ou cette éducatrice québécoise s'étaient donné la peine de se renseigner sur la culture de ces deux enfants, ils auraient su qu'en Afrique, un enfant respectueux ne regarde jamais un adulte dans les yeux et que mon fils, musulman de naissance mais élevé dans une famille agnostique, n'avait jamais auparavant entendu parler ni de Mahomet ni de Jésus. Ces deux enfants ne peuvent comprendre les raisons de la punition puisque personne ne prend en compte celles de leurs comportements.

L'élève doit d'abord être reconnu dans son identité, dans ses valeurs, si l'on veut l'amener

L'élève doit d'abord être reconnu dans son identité, dans ses valeurs, si l'on veut l'amener à apprécier les nôtres.

à apprécier les nôtres. Pourquoi s'ouvrirait-il à votre cause si vous lui donnez le sentiment d'ignorer ou d'être complètement fermé à la sienne ? Pour se faire le médiateur entre des valeurs parfois totalement opposées (celles de l'élève et celles qu'il défend), le professeur doit être validé, accepté par l'élève, bénéficier de sa confiance. Et pour cela, il doit faire preuve d'une compréhension minimale des problématiques. Autrement, aucun message ne passe.

À la moindre manifestation de vos connaissances sur les valeurs de votre élève, une passerelle s'établit entre son univers et celui auquel on veut l'amener.

Cela demande certes un gros effort de recherche. Il faut en effet se renseigner sur la culture, les coutumes et les pays de bien des élèves, d'où peut-être, la nécessité d'une formation en éducation interculturelle pour les intervenants en milieu immigrant, mais croyez-moi, ça vaut le voyage. À la moindre manifestation de vos connaissances sur les valeurs de votre élève, une passerelle s'établit entre son univers et celui auquel on veut l'amener. L'élève se sent, pas à pas, intégré et reconnu. Il s'ouvre alors plus facilement. Il vous accepte. Le message est passé.

La deuxième étape : l'amener à adhérer aux valeurs de son environnement et à s'y épanouir

Là, il faudra déjà veiller à ne plus parler de valeurs occidentales ou québécoises, mais de valeurs universelles, progressistes et humanistes, que toutes les civilisations et toutes les croyances sécrètent, que les sociétés modernes idéalisent et qu'aucun pays n'a encore réussi à atteindre dans leur ensemble. Cette précaution a plusieurs objectifs :

- détruire un mythe (je dirais plutôt une mystification) cultivé par un centrisme occidental d'essence discriminatoire, et ce faisant, restituer son importance à la culture de l'Autre;
- montrer le danger de sacraliser des valeurs culturelles et la nécessité, pour toute société, d'amender celles susceptibles de freiner son évolution;
- prouver à l'élève que l'on n'hésite pas à le faire ici et l'encourager à porter, lui aussi, un regard critique sur sa propre culture et à réfléchir sur les archaïsmes qu'il aura su – ou qu'on l'aura aidé – y déceler;
- atténuer la pression des parents qui ne pourraient plus épingler comme contre-exemples les problèmes de la société québécoise;
- faire prendre conscience à l'élève, enfin, qu'il est tout autant concerné par l'idéal commun cité plus haut et que sa contribution à sa réalisation est précieuse;
- donner au message du professeur plus de crédibilité et ouvrir, à l'élève, des perspectives réelles d'intégration.

La dynamique de groupe, la fameuse dynamique de groupe sera cette fois un facteur autrement plus positif. La vie au milieu d'élèves issus de différents horizons, mais perçus désormais et avant tout comme des camarades, des amis vivant pleinement leur jeunesse fait renaître sa sensibilité

d'adolescent et transcende les distinctions ethniques et religieuses. Oui, il continuera d'être, encore quelque temps, choqué, heurté par certains faits, certaines images, mais ce sera comme de boire la tasse quand on apprend à nager. C'est ainsi que je conçois le processus d'adaptation progressive et harmonieuse à nos valeurs.

Voici quelques exemples pour illustrer cette stratégie :

1. Lorsque des élèves me parlent des « chandails bedaine », je leur fais d'abord remarquer que cette tenue n'est pas permise par le code de vie de l'école et ne saurait donc être considérée comme une valeur de la société québécoise. Je leur rappelle ensuite que la sari indien ou le pagne africain dévoilent, toutes proportions gardées, le nombril des femmes sans que personne n'y trouve rien d'indécent. La notion d'influences interculturelles à l'échelle universelle est installée. La migration des valeurs n'est donc pas à sens unique. C'est bien !

2. Lorsque des élèves s'offusquent de voir de jeunes couples, non pas se bécoter sans gêne dans les corridors de l'école, mais changer de partenaires deux ou trois fois dans l'année, je les invite à méditer sur cette liberté qui permet aux jeunes de vivre pleinement leurs émotions, d'apprendre à gérer leurs problèmes relationnels, de se forger au contact de l'échec sentimental. Puis, je leur demande de me parler de leurs propres expériences dans ce domaine et, en tenant compte de mon commentaire, de critiquer de façon constructive les deux manières d'être. Il ne s'agira pas pour moi de porter un quelconque jugement de valeur sur leur manière de penser, mais de semer une graine de doute positif dans le champ de leurs certitudes.

Il ne s'agira pas pour moi de porter un quelconque jugement de valeur sur leur manière de penser, mais de semer une graine de doute positif dans le champ de leurs certitudes.

3. Lorsque des élèves s'étonnent du comportement irrespectueux de certains à l'égard du personnel et qu'ils incriminent les valeurs que les familles d'ici inculquent à leurs enfants, je les presse de me parler des conflits de génération vécus par eux dans leur pays d'origine; de me fournir des exemples de ce que les jeunes, précisément parce qu'ils sont jeunes, osent faire et qui est en contradiction avec les valeurs défendues par leurs parents. Ils cherchent un moment puis ils rient, gênés. Après tout, les adolescents, de quelque origine qu'ils soient, sont tous pareils, finissent-ils par comprendre.

4. Reste la problématique du foulard islamique ou hidjab. Et là, je parle de ce carré de tissu qui recouvre la tête et non de la burka afghane ou du tchador iranien, lesquels sont en réalité étrangers à l'Islam sunnite. Mon expérience m'a appris que la conduite à tenir face à ce voile dépendait des raisons pour lesquelles il est porté. Je distingue pour ma part, et selon les motifs qui justifient son port, trois catégories de voiles : le voile choisi, le voile subi, le voile étendard.

Je distingue pour ma part, et selon les motifs qui justifient son port, trois catégories de voiles : le voile choisi, subi ou étendard.

LE PORT DU VOILE

● Première catégorie : le voile choisi

La jeune musulmane a la foi sincère et profonde. Son désir, librement exprimé, est de mettre sa conduite et ses actes en conformité avec les préceptes de sa religion. Dans ce cas, je ne vois guère de différence entre ce voile et celui que prend la jeune catholique qui entre au couvent, si ce n'est que le couvent de la chrétienne est un lieu physique, géré par un clergé, alors que celui de la musulmane est dans sa tête, le clergé n'existant pas dans l'Islam sunnite. Ces deux filles vont librement se soumettre, corps et âme, à des religions dont le moins qu'on puisse dire est que la valorisation du statut de la femme n'est pas leur préoccupation majeure. Les Québécoises en savent quelque chose. Pourquoi, dès lors, devrait-on avoir du respect pour le voile de l'une et pas pour le voile de l'autre ?

Débarrassons notre regard de toute lueur moralisatrice et écoutons la jeune élève.

● Deuxième catégorie : le voile subi

Ce voile est imposé le plus souvent par des parents généralement croyants et pratiquants et vise deux objectifs : le premier est apparemment de maintenir la fille dans le giron culturel familial et de la préserver d'une dérive identitaire, d'un éventuel reniement de ses valeurs; l'autre, inavoué, est de donner à la fille l'apparence de respectabilité nécessaire pour qu'elle se trouve un mari dans la communauté.

● Troisième catégorie : le voile étendard

Ici, deux cas de figures se présentent :

- Premier cas : la musulmane est une jeune laïque qu'un environnement hostile, dans une conjoncture particulière (l'après 11 septembre, par exemple), a interpellé culturellement. Révoltée par la profonde injustice faite à ses coreligionnaires, agressés pour ce qu'ils sont et non pour ce qu'ils auraient fait, elle se solidarise avec les victimes et, comme pour faire sien le principe de « Musulmans de tous les pays, défendez-vous », elle se radicalise et décide de porter le voile. Les préjugés et l'ignorance d'une société paniquée auront réussi à faire d'une citoyenne responsable une fondamentaliste potentielle.
- Deuxième cas : La personne qui le porte le fait par conviction idéologique plus que religieuse. Elle adhère généralement aux idéaux de mouvements politiques fascisants dont les maîtres à penser utilisent l'Islam comme fonds de commerce à des fins de pouvoir. Ce voile est alors un uniforme.

Dans ces deux cas de figure, on affiche son islamité par opposition à l'Autre. Mais, allez-vous me dire, comment savoir la raison de tel ou tel voile ? En nous rapprochant de la jeune élève; en l'abordant de façon responsable, c'est-à-dire sans préjugés ni jugement de valeur. Débarrassons notre regard de toute lueur moralisatrice et écoutons-la.

- Le voile choisi :
  La musulmane qui porte son voile par conviction est d'ordinaire ouverte et heureuse. Elle est respectueuse des lois et de la culture du pays d'accueil et ne refusera pas de faire un pas dans

notre direction si on accepte d'en faire autant vers la sienne. La négociation est possible et tout autorise à penser qu'elle admettra, en cas de nécessité, le retrait momentané de son voile, ce geste ne signifiant pas une atteinte à sa foi. Les Québécoises de souche converties à l'Islam entrent généralement dans cette catégorie.

- Le voile subi :

  La musulmane à qui le voile est imposé est ouverte et malheureuse. Elle aimerait bien pouvoir choisir, mais elle ne peut pas. Elle a besoin de notre aide. Le message passera, mais toute négociation, inutile avec elle, devra se faire avec les parents. Et ceux-ci ne sauraient être convaincus que par un médiateur validé par eux, par exemple, une autorité reconnue dans leur religion et dans leur rite.

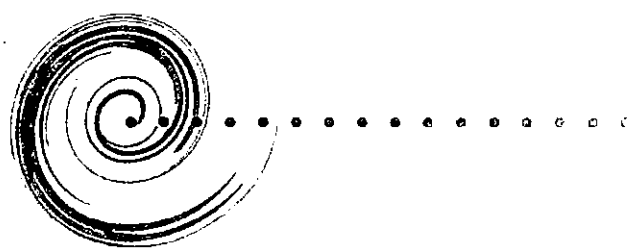
- Le voile étendard :

  Premier cas de figure : La musulmane qui porte le voile par réaction reste réceptive, parlera d'injustice, de haine de l'Islam et incriminera essentiellement les dérives de la société d'accueil, qu'elle traitera de raciste. Elle exigera, pour réviser son jugement, que cette société fasse amende honorable par des condamnations médiatisées des actes discriminatoires, un châtiment exemplaire des agresseurs, la réhabilitation des victimes et la garantie d'un arrêt de la désinformation à l'égard des musulmans et de leur religion.

  Quelle solution préconiser dans ce cas ? Je pense que celle-ci ne peut émaner que de la société entière et d'une volonté politique à mettre en place, entre autres, dès l'école primaire, un programme d'éducation portant sur les quatre ou cinq grandes religions de l'humanité. Ceci aura pour effet, à la fois de contribuer à la coexistence des communautés dans la compréhension mutuelle de leurs croyances respectives et d'isoler les extrémismes de tous bords.

  Deuxième cas de figure : La musulmane qui porte le voile pour des motifs idéologiques restera fermée et hargneuse. Le débat serein est impossible. Le seul langage à lui opposer est celui des lois et des règlements. Il s'agira de lui signifier qu'il y a des choses non négociables. Son cas devra être traité de la même façon qu'on le ferait pour un élève qui se présenterait à l'école avec un brassard à croix gammée.

Mais il faudra faire attention à ne jamais mettre dans un même sac ces jeunes musulmanes. Les meilleures d'entre elles rejoindraient les pires.



Si l'univers de l'adolescent est complexe, celui de l'immigrant de la même tranche d'âge l'est encore plus.

EN CONCLUSION

Comme j'ai pu le constater, si l'univers de l'adolescent est complexe, celui de l'immigrant de la même tranche d'âge l'est encore plus parce que s'y mêlent, s'y côtoient, s'y affrontent les appréhensions, les questionnements, les malaises identitaires et existentiels mais aussi, les rêves de l'un et de l'autre. Les intervenants doivent adapter leurs stratégies à cette réalité. La première étape étant d'accéder à ces deux univers et de s'y faire admettre, ils auront déjà à se doter des outils indispensables pour maximiser la qualité de la communication. Le premier de ces outils est la connaissance et la compréhension des valeurs défendues par ces jeunes. Une plus grande ouverture d'esprit, une recherche documentaire soutenue, un intérêt pour les cultures du monde ou une formation en éducation interculturelle sont le moyen idoine, la condition *sine qua non* pour acquérir cet outil.

Carrefour des pratiques : Échanges avec les panelistes et la salle

Un carrefour animé par
Lorraine Rondeau

Responsable du contenu
et du développement,
Projet Relations amoureuses des jeunes.

- Participante :
  Monsieur Serkhane, c'est excellent. Vous avez entre autres dit que tous les intervenants qui travaillent dans le milieu scolaire, les Centres jeunesse, etc., devraient avoir une formation au niveau culturel parce que la société d'aujourd'hui est multiethnique. Je me demandais jusqu'où peut-on aller pour rendre cela obligatoire dans nos formations collégiales et universitaires ? Je trouve que cela n'a pas de bon sens de travailler tous les jours avec des gens dont on ne connaît pas la culture, même si on s'informe personnellement.

- Participante :
  Je constate que vous utilisez très bien l'outil que vous avez entre les mains comme enseignant. Dans notre système d'éducation, on souhaite être très efficace et l'on fait souvent le focus sur les matières à enseigner et à apprendre, alors que les choses essentielles sont les valeurs sociales, le savoir-vivre en société et surtout, entrer en relation harmonieuse avec les autres. Vous faites preuve de beaucoup d'imagination et d'habiletés et c'est vraiment très rassurant de voir qu'il y a des gens qui sont soucieux dans le domaine. C'est très bien. Merci.

- Participant :
  Je me demande quel impact va avoir cette journée sur la réflexion sur l'immigration, au niveau gouvernemental. Est-ce que cette agence va produire un certain nombre de réflexions par rapport à ça ? J'ai beaucoup aimé la journée, mais je trouve qu'on n'a pas abordé les relations amoureuses et la pauvreté. Est-ce qu'il va y avoir une synthèse de ce colloque ?

- A. Battaglini :
  Au niveau de la DSP, je ne sais pas quel impact cela peut avoir. Au niveau du comité organisateur du colloque, on avait parlé de faire des actes, je ne sais pas si on va poursuivre dans cette idée, mais cela serait intéressant. Ceci dit, le colloque d'aujourd'hui avait quand même pour ambition d'assumer un rôle de transfert des connaissances. On a partagé ensemble toute la journée des notions, des visions, des approches, on a pu partager avec des gens qui, ici, font de l'intervention générale. Il y a un lien direct avec la pratique et c'était vraiment le but.

- Participante :
  Ce que j'ai compris tantôt de l'intervention de Serge Veilleux, c'est qu'il est important d'avoir des hommes qui interviennent auprès des hommes. On le dit et on le redit, mais on manque d'hommes qui sont prêts ou qui sont disponibles. Il faudrait peut-être qu'il y ait quelque chose qui se passe par rapport à cela. Pourquoi, parmi les hommes qui sont dans le milieu enseignant, très peu interviennent à ce niveau-là ? Je suis très contente aujourd'hui de voir un enseignant de français qui prend le temps et qui utilise sa matière pour parler de choses qui sont très importantes dans le développement de jeunes. Je vous dis donc merci pour l'intervention que vous faites auprès de ces jeunes hommes et femmes qui arrivent, et je me dis qu'il devrait y en avoir plus qui acceptent de le faire. Merci.

- S. Veilleux :
  C'est vrai que c'est intéressant d'avoir des hommes qui travaillent avec des garçons. Mais ce que j'aimerais dire, c'est qu'il est aussi important pour les femmes de considérer qu'on travaille différemment avec des garçons qu'avec des filles.

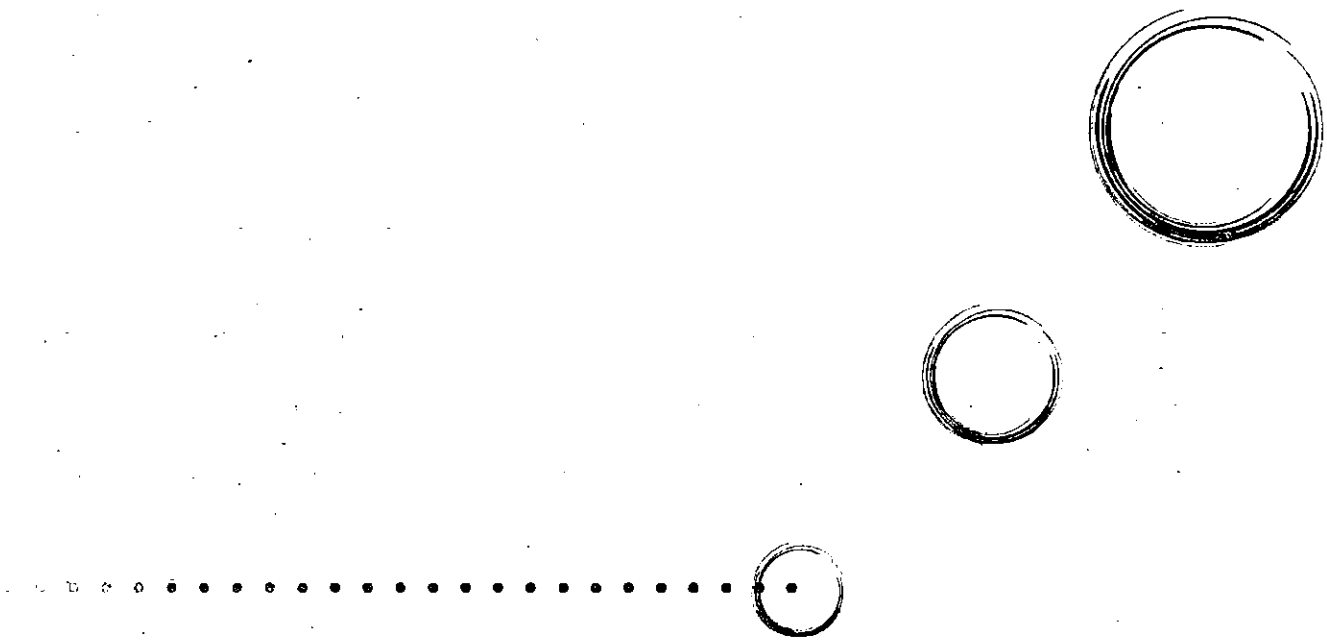
- Participante :
  Une question pour madame Da Silva. Vous avez mentionné juste à la fin de votre exposé, au sujet des rapports de pouvoir hommes/femmes, que vous gardiez ça de côté pour vos interventions. Je n'ai pas bien compris ce que vous vouliez dire parce que moi, c'est souvent au cœur de mon intervention. Quand je me suis inscrite au colloque, la question de la violence dans les relations amoureuses faisait partie de mes préoccupations. Souvent je vois de très jeunes filles qui se retrouvent dans des situations de violence dans leurs rapports amoureux. Elles ont été normalisées, banalisées dans leur façon d'entrevoir les relations de

couple par leurs parents. Et là, je n'ai pas compris ce que vous voulez dire quand vous dites que vous gardiez ça pour des revendications sociales plutôt que des rencontres d'intervention.

- M. Da Silva :
  Je pense que c'est important de bien connaître les relations et comment cela se passe. Je suis d'accord qu'il y a une ligne qu'il ne faut pas passer au niveau de la violence, mais les rapports entre hommes/femmes sont différents dans certaines cultures. Il faut savoir comment cela se passait avant, dans cette famille-là en particulier, avec cette personne, pour pouvoir comprendre et traduire au jeune et vice versa. Par exemple, ce n'est pas le moment, à mon avis, de dire au jeune dans le bureau : « Oui, tu as raison, ton père, ou tes parents, ce sont eux qui ne sont pas ouverts. Tu as des droits, etc. » Je pense que c'est dangereux. Il faut écouter, il faut essayer de voir, de comprendre, même si cela heurte des valeurs auxquelles on tient. Parfois, je trouve que dans notre intervention, on a trop hâte de faire accepter au jeune les valeurs de la majorité, ce qui peut être un piège à mon avis. Je trouve aussi que monsieur a soulevé un point intéressant au niveau de la pauvreté. Ce n'est pas vrai qu'il y a une égalité socioéconomique dans tous les groupes culturels et les opportunités sont différentes. Parfois on voit, et je sais que vous savez cela, des personnes qui ont des études dans leur pays d'origine, et qui en arrivant ici, n'ont pas un bon travail avec un salaire décent.

MOT DE LA FIN

- L. Rondeau :
  Ce colloque nous a permis encore une fois de nous questionner beaucoup. Je pense qu'il va falloir digérer le tout et revenir sur nombre d'aspects soulignés aujourd'hui. Une chose que je retiens plus particulièrement concerne la notion d'identité. Comment l'identité se construit-elle chez nos adolescents ? Il y a toutes les valeurs familiales, les valeurs culturelles, tout le développement sexuel, la question de tomber en amour, l'identité homme/femme et les relations développées à travers cela. C'est vraiment quelque chose de travailler avec des adolescents, parce qu'on travaille avec des jeunes qui sont en développement identitaire et, en contexte multiculturel, il faut vraiment partir de là où ils sont rendus. Je pense qu'une des grandes leçons aussi que vous nous avez apportées est l'importance de savoir, dans un premier temps, qui ils sont. Dis-moi qui tu es, dis-moi d'où tu viens, raconte-moi un peu ta vie et, à travers cela, c'est quoi tes besoins et tes demandes. C'est en fait aussi très palpitant parce qu'on apprend tous les jours. J'espère donc qu'on va continuer à être curieux dans l'intervention, car je pense que c'est une des bases pour être des bons intervenants. Je voulais vous remercier. Cela a été une journée très intéressante.



Conclusion

La diversité culturelle suscite des interactions parfois complexes qui soulèvent des questions auxquelles nous ne pouvons trouver de réponses simples. Elle nous amène à interroger non seulement les valeurs que véhiculent nos propres interventions, mais aussi nos interprétations de comportements quelque fois incompréhensibles à première vue. En ce sens, ce colloque représente un moment important pour la compréhension de l'intervention en milieu pluriethnique puisqu'il a offert des pistes de réponses et de réflexions à la question majeure qui animait cette journée, à savoir « Comment intervenir lorsque les jeunes et leur famille ont des valeurs différentes des nôtres ? »

L'idée forte de la journée « Comprendre ne veut pas dire adhérer » a, par ailleurs, permis à plusieurs de réaliser que nous pouvons nous ouvrir à la réalité de l'autre sans pour autant que nos propres valeurs soient menacées. De fait, il s'agit là d'une disposition essentielle pour établir une relation de confiance et égalitaire. Nous avons aussi pu constater que l'adaptation des interventions repose en partie sur une réciprocité entre le client et l'intervenant, une réciprocité qui suppose un effort de compréhension partagé; pour l'immigrant, l'adaptation fait naturellement partie de son processus d'intégration alors que pour l'intervenant, c'est le succès de son action qui en dépend. Ceci demande une attitude d'écoute et d'ouverture et un intérêt réel pour comprendre le point de vue de l'autre, ses valeurs et finalement, ce qu'il vit.

Les présentations et les discussions nous ont également permis de saisir l'importance du processus d'intégration des immigrants. Elles ont clairement montré que les jeunes immigrants et leur famille ont non seulement besoin de temps pour s'adapter à un nouveau milieu, mais aussi qu'ils adoptent différentes stratégies pour y arriver. Celles-ci peuvent grandement influencer leurs comportements et même s'inscrire en contradiction avec leur culture d'origine. Une meilleure compréhension de ces stratégies peut nous aider à interagir et nous prémunir contre des jugements trop hâtifs.

Nous nous sommes aussi longuement interrogés sur l'expérience de la rencontre amoureuse qui, tout en étant de l'ordre de l'intime, est influencée par la culture et la collectivité. Chez les jeunes, cette rencontre peut tout autant se situer dans la continuité des valeurs d'origine que

dans la transgression de celles-ci ou dans le métissage de valeurs traditionnelles et de valeurs nouvelles. La relation amoureuse peut également être un facteur de distanciation entre le jeune et ses parents, et ce, peu importe son origine. Les jeunes consultent souvent lorsqu'ils sont en opposition avec les valeurs familiales. Cette réalité n'est pas simple pour les intervenants, en particulier lorsqu'ils travaillent avec de jeunes immigrants. L'intervention doit alors tenir compte du conflit intergénérationnel et des besoins du jeune, tout en évitant d'exacerber les tensions et de le priver de cette ressource, parfois irremplaçable, que représente la famille.

D'autres enjeux importants ont aussi été soulevés au cours de cette journée, notamment l'importance de donner des repères aux jeunes arrivants afin de les aider à comprendre les valeurs et les codes de la société d'accueil et de leur permettre de se définir, que ce soit en conformité ou en opposition à ceux-ci.

Enfin nous avons pris conscience des pièges que comportent les interventions : « Je réalise que l'on pense parfois que notre intervention protège les jeunes provenant des communautés culturelles alors que nous pouvons leur faire violence si nous ne sommes pas conscients des enjeux pour eux ».

Comme nous l'espérions en organisant ce colloque, celui-ci aura été l'occasion de saisir non seulement la complexité de l'intervention en milieu pluriethnique, mais aussi toute la richesse que cela procure, ne serait-ce que par la réflexion qu'elle impose. Ce colloque représente un pas dans la bonne direction afin d'influencer le déploiement d'interventions adaptées et l'élaboration de programmes tenant compte de la réalité montréalaise. Nous devons poursuivre en ce sens, car la diversité culturelle est et demeurera désormais une caractéristique importante de notre société.

Le comité organisateur du colloque :

Alex Battaglini, Jocelyne Guillon, Chantal Hamel, Lorraine Rondeau, Pierre H. Tremblay.

Agence
de développement
de réseaux locaux
de services de santé
et de services sociaux
Québec
Montréal
Santé publique

BON DE COMMANDE

PUBLICATION ***ACTES DU COLLOQUE : Diversité culturelle et relations amoureuses - Accompagner les jeunes***

ISBN **2-89494-465-9**

Quantité :	**Prix unitaire : 10,00$ Can.**	**Total :**

DESTINATAIRE

Nom _____

Organisme _____

Adresse _____

No **Rue** **App.**

_____

Ville **Code postal**

Téléphone _____ **Télécopieur** _____

Les commandes sont payables à l'avance par chèque ou mandat-poste à l'ordre de la : Direction de santé publique de Montréal-Centre. Aucune carte de crédit n'est acceptée.

NOTE : Le paiement des commandes provenant de l'extérieur du Canada doit obligatoirement être fait par mandat-poste en devises canadiennes. De plus, en raison de frais de poste plus élevés pour ce type de commande provenant de l'extérieur du Canada, vous devez ajouter un supplément de 2 $ au prix indiqué pour chaque unité.

Pour information : (514) 528-2400, poste 3646 - http://www.santepub-mtl.qc.ca

Retourner ce bon de commande par la poste avec votre paiement :

Centre de documentation, Direction de santé publique de Montréal-Centre
1301, rue Sherbrooke Est, Montréal (Québec) H2L 1M3

Un colloque organisé par

le Projet
Relations amoureuses des jeunes

et les équipes Jeunesse et Culture et migration,
Direction de santé publique de Montréal

Agence
de développement
de réseaux locaux
de services de santé
et de services sociaux

Québec
Montréal

Santé publique

Relations amoureuses des jeunes
Promouvoir • Prévenir
Accompagner

CSSS Jeanne-Mance
Direction santé publique (Montréal)

http://www.santepub-mtl.qc.ca/relationsamoureuses